

La Peste Écarlate

1. [Notice](#)

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with hocr-to-epub (v.1.0.0)

The text on this page is estimated to be only 4.64% accurate

JAGK LONDON JLj/jI PESTE ECARL <SV'<^: <t. ""■ P i/ c't ?l
i I . I . . Î^AWIT DE t ANGLA1S PAR to^!^RUYER ex LOUIS P0ST1F ,,,,
— ■,.-., ^ ,,.■.,,, PARIS LES EDITIONS G. GREŞ ET C»« 21, RUB
HAUTEFKUH.I1B, 21 MCMX1IV

The text on this page is estimated to be only 19.33% accurate

I ECARLATE , % mt *f̣m*?.

The text on this page is estimated to be only 7.53% accurate

DU MÊME AUTEUR A LA MÊME LIBRAIRIE Le Fils du
Loup, 1 voi. in-16 (Nouvelle édition) 7 » Martin Eden, 1 voi, m-l&
[Nouvelle édition), 7 50 Jerry dans Pile, 1 voi. in-16 6 » Croc-Blanc, 1 voi,
in-16 6 SO Le Talon de Fer, 1 voi. in-16 7 » EN PRÉPARATION Michael,
l'arbre, de Jerry (Traduit de l'anglais par Paul Gruyer et Louis Postol) Le
Vagabond des Étoiles« Le Peuple de l'Abîme. Beliou-Ia-Fumée {Mêmes
traducteurs,)

The text on this page is estimated to be only 3.61% accurate

u, a *:t£ tir£ de cet ouyfrage SOIXANTE-QUINiêB
EXEMPLAIRES SUR VERGE PUR FIL LAFUMA DONT QUINZE
HORS COMMERCfi, NUM£RQTE5 DE 1 A 60 ET DE 61 A 75. Tous
droits r£serv<Ss pour tous pays. Copyright by Les tâdilions Q, Cres ei Ci9}
f9S4,

The text on this page is estimated to be only 17.89% accurate

preface des traducteurs /i." r Dan» '^ "volume nous avons
râurii un court roman et deux sonles de Jack London, excellents tous trois et
d'une remarquable tonue Ulteraire. La Peste Ecarlate est cequ'on pourrait
appeler un roman posl-historique. Vauteur imagine qu'un immense fldau,
une maladie mysterieuse, contre laquelle la science est demeure'e
impuissante, a depeupU le monde et presque completement anianti
Vhumanili. Le celebre romancier calif omien nous fait un saisissant et
tragique tableaude cetle vaste agonie humaim et de la jantastiaue
destruction de San Francisco, qui s'&roule dans des tourbilbns de flammes.
Quant aux rares surwams :ui ont Schapp^que deoiendront-ils, abandonneS à
eux-mimes, sur la terre desolee?Par une rigression successire, Us
retourneront logiquement a. Vetat prehistorique des premiers hommes du
monde, et VhumaniU devra reprendre kntement, ensuite, à travers des
milliers de siecles et de gtntm

The text on this page is estimated to be only 14.24% accurate

u fr facb dom, sa marche vers la civilisation disparue. On
retroweradans cette oeuvre curieuse toutes les qualite's d'froction
puissante, coutumUres   Jack London, Construire un Feu est un conte du
Klondike et du Pays de VOr> drame angoissant et terrible, qui a pourseuls
acteurs un homme et unchien. Par lasim* plici i des moyens employds, par
la sobriete* du syle, ddgag  de tout vain ornement, c'est une ozuvre qui
merite Vepithete de classique, au sens le plus large du mot. Elle Vest dij  en
Amerique, ou elle figure parmi les morceaux choisis de la litterature
na ionale, destinis aux ecoles. Nul doute qu'ella ne le devienne de marne en
France. Gomment disp rut Marc O'Brien a egalement pour theatre le Pays
de VOr. Cest uno amusante fantaisie, dans une note bien spéciale et d'une
ingenieuse gaiete, et qui est, contre avec un incomparaUe brio. Paul Gruyer
et Lovis P< vn# "

The text on this page is estimated to be only 4.14% accurate

LA PEȘTJE jfiCARLATE //./•: 'V '*<<;my:\. •M

The text on this page is estimated to be only 9.22% accurate

IJS.VĂ "rfANTIQUE VOIE PERRĂE I * . I Le chemin, â peino tracé, suivait ce qui avait H6 jadis le remblai d'une voie ferrée?que depuis bien des années aucun train n'avait parcourue. A droite et â gauche, la forêt, qui escaladait et gonflait les pentes du remblai, Tenveloppait d'une vague verdoyante d'arbres et d'arbustes.Le chemin n'^taitqu'une simple piste, â peine assez large pour laisser passer deux hommes de front, C'était quelque chose comme un sentier d'animaux sauvages. Qk et là, un întorceau de fer rouille apparaissait, indiquant que, sous les buissons, rails et traverses subsistaient. On voyait, â un endroit, un arbre surgir qui? en croissant, avait soulevé en Pair avec lui tout un rail, qui se montrait â nu. Lei lourde traverse avait suivi le rail, auquel elle était rivee encore par un

The text on this page is estimated to be only 11.09% accurate

4 IA PESTE ECARLATE 6crou. On apercevait au-dessous les pierres du ballast, & des rails recouvertes par des feuilles mortes. Ainsi, rails et traverse, bizarrement enlacés Pun dans l'autre, pointaient vers le ciel, fantomatiques. Si antique que fût la voie ferrée, on reconnaissait sans peine, à son étroitesse, qu'elle avait été à voie unique. Un vieillard et un jeune garçon suivaient le sentier. Ils avançaient lentement, car le vieillard était chargé d'ans. Un début de paralysie faisait trembloter ses membres et ses gestes, et il peinait en s'appuyant sur son bâton. Un bonnet grossier de peau de chèvre protégeait sa tête contre le soleil. De dessous ce bonnet pendait une maigre frange de cheveux blancs, sales et souillés, Une sorte de visière, ingénieusement faite d'une large feuille courbe, gardait les yeux d'une trop vive lumière. Et, ' sous cette visière, les regards baissés du bonhomme suivaient attentivement le mouvement de ses pieds sur le sentier. Sa barbe, qui descendait en masse, tout ébouriffée, jusqu'à sa ceinture, aurait dû être? comme les cheveux, d'une blancheur de neige.

The text on this page is estimated to be only 14.82% accurate

sur l'antique voie ferree 5 Mais,commceux,eile temoignait d'une grande n^gligence et d'une grande misere. Un sordide vetement de peau de chevre, d'une seule piece, pendait de la poitrine et des 6pauls du vieillard, dont les bras et les jambes, p^niblement d^charnäs, et la peau flättrie, t&moignaient d'un äge avane Les6corchures et les cicatrices qui les couvraient, et le ton bruni de lJ6piderme, indiquaient de leur cot6 que, depuis longtemps, l'homme 6tait expos6 a^x heurts de la nature et des elements. . j jeune gargon marchait devant, r6glant Pardeur robuste de ses jarrets sur les pas lents du vieillard qui le suivait. Lui aussi n'avait pour tout vetement qu'une peau de bete. Un morceau de peau d'ours, aux bords dâchiquet6s, avec un trou en son milieu, par ou ii avait passe la tete, Il semblait avoir douze a!ns a,u plus, et portait? coquettement juch6e sur Poreille, une queue de porc, fraîchement coupee. Dans une de ses mains ii tenait un arc, de taillexnoyenne,et une fleche.Sur son dosetait un carquois rempli de fleches, D'un fourreau, pendu ä son cou par une courroie, emergeait

The text on this page is estimated to be only 10.05% accurate

6 tA PESTE ECARLATE le mancho noueux d'un couteau de chasse. Il 6tait aussi noir qu'une mtire et sa souple allure ressemblait & celle d'un chat. Ses yeux bleus, d'un bleu profond, 6taient vifs et perçants comme des vrilles, et leur azur formait un 6trange contraste avec la peau brfttée par le soleil qui les encadrait. Ces yeux semblaient 6pier sans trêve tous les objets ambiants. Et les narines dilatées du jeune garçon ne palpitaient pas moins, en un perpétuel affft du monde extérieur dont elles recueillaient avidement tous les messages. Son ouïe paraissait aussi subtile, et à ce point était-elle exercée qu'elle opSrait automatiquement, sans même une tension de l'oreille, Tout naturellement et sans effort, celle-ci percevait, dans le calme apparent qui régnait, les sons les plus 16gers?les partageait entre eux et les élassait ; que ce fut le frolement du vent sur les feuilles, le bourdonnement d'une abeille ou d'un moucheron, ou le bruit sourd et lointain de la mer, qui n'arrivait que comme un faible murmure, ou l'imperceptible grattement des pattes d'un petit rongeur, d&gageant la terre à l'entrée de son trou.

The text on this page is estimated to be only 10.68% accurate

sur l'antique voie ferree 7 Soudain, le corps du jeune gargon s'alerta et se tendit. Simultanement, le son, la vue et l'odeur l'avaient averti. Il tendit la main vers le vieux? et Ten toucha, et tous deux se tinrent cois, Devant eux, sur la pente du remblai et vers son sommet, quelque chose avait craqué. Et le regard rapide du jeune garçon se fixa sur les buissons dont le faîte s'agitait, Alors un grand ours, un ours grizzly, surgit bruyamment, en pleine vue, et lui aussi s'arrêta net, à l'aspect des deux humains. L'ours n'aimait pas les hommes. Il grogna grincheusement. Lentement, et prêt à tout événement, le jeune garçon ajusta la fleche sur son arc et en tendit la corde, sans quitter la bête du regard. Le vieux, sous la feuille qui lui servait de visière, épiait le danger et? pas plus que son compagnon, ne bougeait. Pendant quelques instants, l'ours et les deux humains se devisèrent mutuellement. Puis, comme la bête trahissait, par ses grognements, une irritation croissante, le jeune gargon fit signe au vieillard, d'un léger signe de tête, qu'il convenait de laisser le sentier

The text on this page is estimated to be only 11.41% accurate

8 LA PESTE ECAIUATE libro et de descendre la pente du remblai. Ainsi agirent-ils tous deux, le vieux alla rit devant, l'enfant le suivant à reculons, Farc toujours banda, et prêt à tirer. Une fois en bas, ils attendirent, jusqu'à ce qu'un grand bruit de feuilles et de branches froissées, sur l'autre face du remblai, les eût avertis que Fours s'en était allé. Il regrimpèrent vers le sommet et le jeune gargon dit, avec un ricanement prudemment étouffé ; — C'en était un gros, grand-père ! Le vieillard fit un signe affirmatif. Il secoua tristement la tête et répondit, d'une voix défaussée, pareille à celle d'un enfant : — Ils deviennent de jour en jour plus nombreux. Qui aurait jamais pensé, autrefois, que je vivrais assez pour voir le temps où il y aurait danger pour sa vie à circuler sur le territoire de la station balnéaire de Cliff-House ! Au temps dont je te parle, Edwin, alors que j'étais moi-même un enfant, hommes, femmes, petits garçons et petites filles, et bébés, accouraient ici, par dizaines de mille, à la belle saison. Et il n'y avait pas d'ours alors, I* La « Maison de la Falaise », (Note des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 13.04% accurate

sur l'antique voie ferrée dans le pays, je te rassure bien. Ou du moins, ils étaient si rares qu'on les mettait dans des cages et que Ton donnait de l'argent pour les voir. — De l'argent, grand-père? Qu'est cela? Avant que le vieillard eut répondu, Edwin, se frappant la tête, s'était souvenu. Il avait insinué sa main dans une sorte de poche, ménagée sous sa peau d'ours, et en avait tiré triomphalement un dollar en argent, tout bossu et terni. Le 3 yeux du bonhomme s'illumina, tandis qu'il se penchait sur la pièce, — Ma vue est mauvaise, murmura-t-il Toi, regarde, Edwin, si tu peux déchiffrer la date qui est inscrite. L'enfant se mit à rire et s'exclama, tout hilare : — Tu es frénétique, grand-père ! Toujours tu veux me faire croire que ces petits signes, qui sont là-dessus, veulent dire quelque chose. Le vieux gémit profondément et aperçut le petit disque métallique à deux ou trois pouces de ses propres yeux : *— 2,012 ! finit-il par s'exclamer

The text on this page is estimated to be only 7.26% accurate

10 LA PISSTE ECARLATE Puis ii s'abandonna à un cocasse caquetage : TM 2.012 ! CJ<5tait l'annee ou Morgan V fut élu Pr6sident des Etats-Unis, par l'Assembtee des Magnats. Ce dut 6tre une des derniĀres pieces frappĀcs, car la Mort Ecarlate survint en 2.013, Seigneur ! SeĀgneur ! Quand j'y gonge ! Il y a de cela soixante ans, Et je suis aujourd'hui le dernier survivant qui ait connu ce temps-lĀ 1 Cette piĀce, Edwin, oi\ Fas-tu trouv^e? Edwin, qui avait 6cout6 son grand-pire avec la eondescendance bienveillante que Fon doit aux radotages de ceux qui sont faibles d'esprit, r^pondit aussitot : — Cest Hou-Hou qui me l'a donn6e ! Il Ta trouv6 en gardant ses ehĀvres, pr6s de San Jos6, au printexnps dernier. Hou-Hou dit que c'est de l'argent., Mais, grand-p&re, n'as-tu point faim? Nous remettons-nous en marche? Le bonhomme, ayant rendu le dollar Ā Edwin, serra plus fort le baton dans son poing et se hĀta vers le sentier, ses vieux yeux brillants de gourxnandise. — EspĀrons, murmura-t-il, que Bec-de

The text on this page is estimated to be only 7.94% accurate

sur l'antique VOXE FERR[^]IE 11 Li&vre aura trouv<§
un crabe.,.Peut~Stre deuxl Cest bon & manger, l'mt&ieur des crabes. Très
bon k manger, quand on n'a plus de dents,et lorsqu'on a des petits-fils qui
a ment bien, comme vous, leur grand-p&re et se font un devoir de lui en
attacher ! Lorsque j'étais enfant.,, Mais Edwin, ayant vu quelque chose,
s'^tait arrêté et,le doigt sur ses lèvres,avait fait signe   l'ancetre qu'il se tôt.
Il ajusta une flèche sur la corde de son arc et s'avanga,en se dissimu* lant
dans une vieille conduite d'eau,   moitié éclatée, qui avait en crevant fait
rompre un rail, Sous la vigne-vierge et les plantes rampantes qui le
recouvraient, on apercevait le gros tube rouillé. Le jeune gargon arriva
ainsi en face d'un lapin,assis sur son derriere?piés d'un buisson, et qui le
regarda, hésitant et tout tremblant. La distance était bien encore de
cinquante pieds. Mais la flèche fila droit au but? avec la vitesse de l'éclair,
et le  lapin,- transpercé, poussa un cri de douleur* Puis il se tra na, en
eoignant, jusqu'au buisson, pour s'y r fugier  Le jeune gar on était, comme
la flèche?un

The text on this page is estimated to be only 11.06% accurate

12 - LA PESTE ECARLATE 6clair, Un fclair de peau brune et de fourrure flottante. Tandis qu'il bondissait vers le la pin, ses muscles se d&tendaient comme des ressorts d'acier, puissants et souples dans ses membres maigres. Usesaisitderanimalbless6, Tacheva en lui cognant la tete contre un tronc d'arbre qui se trouvait â sa portie, puis, 6tant revenu vers le vieux, ii le lui donna, pour qu'il s'en chargeât, — Cest bon, le lapin, trfs bon... marmotta l'ancetre. Mais en tant que friandise d&icieuse au gout, je prtftw Io erabe. Quand j^tais enfant,, Edwin, impatienti de la vaine loquacite du vieux, rinterrompit. — Pourquoi, dit-il en lui coupant la parole, tant de phrases â propos de tout, qui ne signifient rien? Il s'exprima moins correctement, mais tel etait le sens approximatif de ses paroles. Son parler ttait guttural et imp<Hueux, et le langage qu'il employait s'apparentait nettement â celui du vieux, qui etait lui-meme un derive, tant soit peu corrompu, de l'anglais, Edwin reprit :

The text on this page is estimated to be only 10.63% accurate

sua i/antique voie ferree 13 — Cela m'agace d'entendre, & chaque instantjdes mots que je ne comprendspas.Pourquoi, par exemple, grand-pâtre, appelles-tu le crabe une « friandise » ? Un crabe, c'est un crabe, et rien de plus, Que veut dire ce sobriquet? Le vieillard soupira et ne répondit pas, et tous deux continuèrent k marcher en silence*. Le bruit du ressac se faisait de plus en plus fort et, comme ils émergeaient tous deux de la forat, la mer soudain apparut, au delà de grandes dunes de sabie. Quelques chevres broutaient, parmi ces dunes, une herbe rare, gardees par un autre jeune gargon, vetu de peaux de betes, et par un chien, qui n' ait plus qu'une faib e réminiscence du chien et semblaitbien plutotun loup* Au premier plan s'élevait la fumée d'un feu, que surveillait un troisieme gargon, non moins hirsute d'asp ct que les deux autres. Autour de lui se tenaient aceroupis plusieurs chiensloups, pareils acelui qui gardait les chevres, A Une centaine de yards1 de la côte, on voyait 1. Le yard vaut un peu moins cPun mètre, soit 0 m.91. {Note des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 6.74% accurate

LA PESTE ECARLATE un groupe de rochers déchiquetés et au grondement des vagues qui les battaient se mêlait une sorte d'aboiement profond, C'était le mugissement d'énormes lions marins, qui s'y traînaient, les uns pour s'y étendre au soleil, les autres pour se battre entre eux. Le vieillard se dirigea vers le feu, en accélérant le pas et en reniflant l'air avidement. — Des moules ! s'exclama-t-il, extasié, de sa petite voix chevrotante, quand il fut arrivé. Des moules ! Et qu'est-ceci, Hou-Hou ? N'est-ce pas un crabe ? Mon Dieu ! mes enfants, comme vous êtes bons pour votre grand-père ! Hou-Hou, qui semblait être à peu près du même âge qu'Edwin, répondit, avec une grimace qui voulait être un sourire : — Mange, grand-père, tout ce que tu veux. Les moules ou les crabes, il y en a quatre. L'enthousiasme paralytique du vieillard faisait peine à voir. Il s'assit sur le sable, aussi rapidement que le lui permirent ses membres raides tirés des charbons ardents d'une grosse moule de rocher. La chaleur avait écarté les deux coquilles et la chair de la moule apparaissait, de couleur saumon et cuite à point,

The text on this page is estimated to be only 10.16% accurate

SUR L*ANTIQUE VOIE FE1UIEE 15 F-ntrc Ic pouce et l'index, avec une hâte fébrile, le vieillard se saisit de ce succulent morceau et le porta vivement à sa bouche, Mais la ttioule était brillante et, l'instant d'après, il la recrachait violemment, en poussant des hurlements de douleur. Des larmes se prirent à couler le long de ses joues, Les jeunes gargons étaient de vrais petits sauvages, et sauvage était leur cruelle gaîté. Ils éclatèrent de rire devant la désconvenue cuisante du vieillard, qu'ils trouverent fort divertissante. Hou-Hou en faisait en fait d'interminables cabridles, tandis qu'Edwin se roulait, en pouffant, sur le sol, Attiré par le bruit, le petit chevrier accourut et partagea bientôt leur hilarité. — Fais-les refroidir, Edwin... Fais-les refroidir... supplia le vieillard, dans sa souffrance. et sans même essuyer les larmes qui continuaient à ruisseler de ses yeux. Fais aussi refroidir un crabe, Edwin,,, Tu sais comme ton grand-père aime les crabes, Un grand grésillement s'éleva du feu, qui faisait s'ouvrir et éclater, dans une vapeur humide, toutes les coquilles des moules. Ces

The text on this page is estimated to be only 17.45% accurate

16 LA PESTE ECARLATE inollusques etaicnt, pour la plupart, de forte taille et mesuraient de trois à six pouces de long. Les gamins les tirèrent hors du feu, à l'aide de petits bâtons, et les alignèrent sur une vieille souche de bois flotte, pour qu'ils y refroidissent. Le vieux gemissait : -- De mon temps, on ne se moquait pas ainsi des ariciens... on les respectait... Les jeunes garçons ne preterent nulfe attention aux plaintes et aux recriminations de l'anc6tre. Mais le vieux, cette fois, fut plus prudent et ne se brua point la bouche. Tous s'etaient mis à manger, en faisant grand bruit avec leur langue et en claquant des lèvres. Le troisieme gamin, qui s'appelait Bec-deLievre et avait envie de rire encore un peu, ddposa sournoisement une pincee de sabie sur une des moules, qu'il tendit ensuite au vieillard. Celui-ci, l'ayant portee à sa bouche, le sabie ecorcha ses genciveset ses muqueuses, et il en fit une horrible grimace. Le rire alors reprit, tumultueux. Le vieux ne se rendait pas compte que c'etait un mauvais tour qu'on lui avait joue. Il bredouillait

The text on this page is estimated to be only 10.96% accurate

sur l'antique voie ferree 17 lamentablement et crachait à force, jusqu'à ce qu'Edwin, pris de pitié, lui tendît une gourde d'eau fraîche, dont il se ringa la bouche. — Voyons, Hou-Hou, où ti sont les crabes? demanda Edwin, Grand-père, aujourd'hui, est en appétit.,. En entendant parler de crabes, les yeux du vieux s'éclaircissent de gourmandise, et Hou-Hou lui en tendit un, qui était fort gros. La carapace était au complet avec toutes ses pattes, mais elle était vide. De ses mains tremblantes, avec de petits cris d'impatience, le vieillard brisa une des pattes et n'y trouva rien que du nant, Il gémit : — Un crabe, Hou-Hou ! donne-moi un vrai crabe,*. Hou-Hou répondit : — On s'est moqué de toi, grand-père, Il n'y a pas de crabe. Je n'en ai pas trouvé un seul. Le désappointement se peignit sur le visage ridé de l'ancêtre et il se reprit à pleurer abondamment, tandis que les gamins ne s'en tenaient pas de joie. 2

The text on this page is estimated to be only 10.98% accurate

18 LA PESTE ECARLATE Subrpticement, Hou-Hou remplaga la carcasse vide, que le vieux avait d6pos6e par terre devant lui, par un crabe plein, dont ii avait fait craquer pattes et carapace, et dont la chair blanche 6mettait un fumet d^licieux. Les narines du vieillard en furent divinement chatouill6es et ii abaissa son regard, tout 6tonn6. Sa maussade humeur se mua instantan6ment en gaît6. Il renifla, renifla, puis, avec un ronron de b6atitude, ii commença à manger. Et, tout en mâchant des gencives, il marmottait un mot qui n* avait aucun sens pour ses auditeurs : — Mayonnaise... Mayonnaise.., Il fit claquer sa langue et continua : — De la mayonnaise! Voilà qui serait bon,, Et dire que voici plus de soixante ans qu'on n'en a vue ! Deux g6nérations ont grandi sans connaître son merveilleux parfum. Dans tous les restaurants, autrefois, on en servait avec le crabe ! Quand ii fut rassasié, le vieux soupira, s'essuya les mains sur ses cuisses nues, et son regard se perdit sur la mer. Puis, dans le bien

The text on this page is estimated to be only 10.57% accurate

sub l'anxique voie ferree 19 être d'un estomac bien garni, il se mit à fouiller au tréfonds de sa mémoire. — Savez-vous, mes enfants, savez-vous bien que j'ai vu ce rivage grouillant de vie? Hommes, femmes et enfants, s'y pressaient tous les dimanches. Il n'y avait pas d'ours pour les dévorer, mais là-haut, sur la falaise, un magnifique restaurant, où Ton pouvait trouver tout ce qu'on désirait manger. Quatre millions d'hommes vivaient alors à San Francisco. Et maintenant, dans toute cette contrée, il n'en reste pas quarante au total. La mer aussi était pleine de bateaux, de bateaux qui passaient et repassaient la Porte d'Orx. Et il y avait dans l'air quantité de dirigeables et d'avions, Ils pouvaient franchir une distance de deux cents milles à l'heure. 2. «Oui, c'était la vitesse minima qu'exigeaient les contrats de la Compagnie Aérienne qui assurait le service postal entre New-York et 1. On appelle ainsi l'entrée de la baie de San Francisco. [Note des Traducteurs.] 2, On sait que cette vitesse, qui semblait extrême lorsque Jack London écrivit la Pesée Écarlate, a été aujourd'hui dépassée. Récemment, en octobre 1923, aux États-Unis, un avion a volé à 243 milles 76 à l'heure, soit 392 kilomètres 65 mètres, (Idem.) ti

The text on this page is estimated to be only 9.79% accurate

20 LA PESTE fecARkATE San Francisco. Il y avait un homme, un Français, qui avait offert la vitesse de trois cents milles. Hum ! hum ! Ceci avait paru beaucoup, et trop risqué, aux gens retrogrades, N*impox^te, le Français tenait le bon bout et il aurait mené son affaire à bien^eOtetSlaGyande Peste, Au temps où j'^tais enfant, il existait encore des gens qui se souvenaient d'avoir vu les premiers a^roplanes. Moi, j'ai vu les der■ mers. Il y a de cela soixante ans,,, Les gamins l'^coutaient monologuer, d'un air distrait. Ils ne comprenaient pas les trois quarts des choses dont il parlait, et ils étaient las de Tentendre ainsi rabâcher. D'autant qu'au cours de ses reyerries à haute voix, il employait un anglais plus pur, qui n'avttit qu'un lointain rapport avec le jargon grossier dont ils se servaient et dont il usait vis-à-vis d'eux, Il continua : — Les crabes? par contre, en ce temps-la, étaient plus reres, car on les pechait partout, et c'était un mets très apprécié. La pêche en était autorisée un mois seulement, chaque année, Aujourd'hui, on peut les capturer d'un

The text on this page is estimated to be only 11.21% accurate

sur l'antique v6ie ferree 21 bout de Pan k Pautre bout. Cela, jadis, aurait pãru merveilleux ! A ce moment, une vive agitation qui sfc produisit parmi les ch6vre3 paissant sur les dunes fit se lever les trois jeunes gargons, Les chiens accroupis autour du feu coururent rejoindre leur camarade, qui 6tait iest6 h cdt6 des chfcvres et qui grognait furieusemeiit. Tout le troupeau rappliqua vers ses protecteurs humains. Une demi-douzaine de formes grises et efflanquâes ghssaient furtivetnent sur le sable, et tenaient tête aux chiens, dont le poil se h&tissait, Edwin lança vers elles une fleche qui manqua son but. Mais Bec-de-Li^vre, arme d'une fronde toute semblable à Celle qui dut servir à David dans sa lutte contre Goliath, fit tourbillonner une pierre, dont le vol rapide siffia à travers l'air, La pierre tomba en plein parmi les loups, qui disparurent vers les ftoifes pro* fondeurs de la forêt d'eucalyptus. Leui* fiiite fit faire les trois gamihs. Satisfaits, ils revinrent s'etendre sur le sâbl, prfes de Pancâtre, qui geignait lottrdetnent. Il avait

The text on this page is estimated to be only 10.67% accurate

22 JLA PESTE ECAKLATE trop mangé et sa digestion était pénible. Et, tout en tenant sur son ventre ses deux mains, aux doigts entrelacés, il poursuivait ses lamentations : — « Le travail de l'homme est éphémère et s'évanouit comme l'écume de la mer,.. » Oui, c'est bien cela, L'homme a sur cette planète, domestiqué les animaux utiles, détruit ceux qui étaient nuisibles, Il a défriché la terre et fait dépouiller de sa végétation sauvage. Puis, un jour, il disparaît, et le flot de la vie primitive est revenu sur lui-même, balayant l'œuvre humaine. Les mauvaises herbes et la forêt ont derechef envahi les champs, les bêtes de proie sont revenues sur les troupeaux, et maintenant il y a des loups sur la plage de Cliff-House ! Il parut effrayé à cette pensée, s'arrêta, puis reprit : — Si quatre millions d'hommes ont disparu, en un seul pays, si les loups féroces errent aujourd'hui à cette place et si vous, progéniture barbare de tant de génie éteint, vous en êtes réduits à vous défendre, à faire d'armes préhistoriques, contre les crocs des enyahis*

The text on this page is estimated to be only 13.03% accurate

sur l'antique voie ferree 23 scurs k quatre pattes, c'est k cause de la Mort fïcarlate ! — Ecarlate,.. Ecarlate,.. murmura Becde-Ltevre k l'oreille d'Edwin,.. Grand-pere rāpïte souvent ce mot, Sais-tu ce qu'il signi» fie? Le vieux avait entendu la question et declama de sa voix aigrette : — « TJăcarlate de Fâtable* â la saison iVautomne9 me fait tressaillir comme une sonnerie de clairon qui passe... » a dit un poete, Edwin expliqua k Becde-Lievre : — L?6carlate, c'est rouge,.. Tu ne saispas cela, parce que tu as 6t6 61ev6 .dans la Tribu du Chauffeur* Aucun de ses membres n'a jamais rien su. L'ecarlate est rouge,*, Je le sais, moi. Bee-de-Li&vre protesta : — Si l'ecarlate est rouge, pourquoi ne pas dire rouge? A quoi bon compliquer les choses par des mots que Ton ne comprend pas? Rouge est rouge, Et voilà tout. — Rouge n'est pas le mot propre, rōtorqua le vieux. La peste n'etait pas rouge, elle etait ^cariate. Le corps et la figure de celui qui en

The text on this page is estimated to be only 7.58% accurate

24 I, A PESTE KCAItATE «hait alcint devenaient dcarlates, dans
Fespacc d'une heurc. Je le sais, je Tai vu. Cest dcarlate qu'il faut dirc, Mflis
Bcc-dc-Li6vro n'ftait pas convaincU; ii s'obstina : — llouge est assez bon
pour moi. Papa n'emploie pas d'autro mot. Il dit que tout le monde mourut
de la Mort Rouge. Lo vieux s'irrita. — Ton pire, coramc Ta dit Edwin, est
un hommc du commun, 116 d'un homme du cornmun. Il n'a jamais cu
aucune âducation. Ton grand-p&rc Stait un chauffeur, un domestique. Ta
grand'm&rc, ii est vlai, <5tait de bontie souhc. C'&ait uno lady, mais ses
ttifants ni ses petits-enfants, ne lui ressemblerent. Avânt la Mort Ecarlate
elle ftait la femme de Van Warden, un des douze Magiiats de l' Industrie,
qui gouvernaient l'Amârique. Il valait plus d'tiii milliard de dollars — tu
entends bien, Edwin, plus d'un milliard de petites pieces pareilles â celles
que tu as dans ta poche. Puis viiit la Mort Ecarlate. Et cette femme devint la
f etame de Bill, le ehauuffeur. Il avait Thabitude de la battre. Je lai

The text on this page is estimated to be only 9.24% accurate

SUR L'ANTIQUE VOIE FERRÉE 25 vu de mes propres yeux.
Voilà, Bec-de-Lièvre, qui fut la grand'nière. Hou-Hou, durant cette
discussion, pâtes\$uscxaent allongé sur la sabie, s'amusait à y creuser du
pic d'une tranchée. Tout à coup il poussa un cri. Son orteil s'était heurté à un
corps dur, auquel il s'était écorché. Il se redressa et se mit à examiner le
trou qu'il avait creusé. Les deux autres garçons se joignirent à lui, et
rapidement tous trois continuèrent à fouiller, enlevant le sable avec leurs
mains. Trois squelettes apparurent, Deux étaient des squelettes d'adultes et
le troisième avait appartenu à un adolescent. L'un d'eux vint, sur ses genoux,
jusqu'au trou au-dessus duquel il se pencha, — Ce sont, annonça-t-il, des
victimes de la Peste fœtale. Voilà comme on mourait, n'importe où, Ceci
fut sans doute une famille qui fuyait la contagion et qui est tombée ici, sur
la grève de Cliff-House. Ils...Mais que fais-tu là? Edwin? Edwint, avec la
pointe de son Couteau de chasse, avait commencé à faire sauter les

The text on this page is estimated to be only 11.49% accurate

26 - ^ LA PESTE ECARLATE dents de la mâchoire d'un des squelettes* — Seigneur, que fais-tu là? répondit le vieux, tout effaré. ~ C'est pour en fabriquer un collier. . . répondit le gamin, Les deux autres gars imitèrent Edwin, grattant ou cognant, de la pointe ou du dos de leurs couteaux. Le vieux gémissait : — Vous êtes des sauvages, de vrais sauvages. La mode vient déjà de porter des parures de dents humaines. La prochaine génération se percera le nez et les oreilles; et se pèrera d'os d'animaux et de coquillages, Aucun doute là-dessus. La race humaine est condamnée à s'enfoncer de plus en plus dans la nuit primitive, avant de reprendre un jour sa reascension sanglante vers la civilisation. Le sol, aujourd'hui, est trop vaste pour les quelques hommes qui y survivent. Mais ces hommes croîtront et multiplieront et, dans quelques générations, ils trouveront la terre trop étroite et commenceront à s'entretuer. Cela, c'est fatal. Alors ils porteront à la taille les scalps de leurs ennemis, comme toi, Edwin, qui es le plus gentil de mes petits*

The text on this page is estimated to be only 11.28% accurate

* sur i/antique voie febrée 27 enfants, tu commences déjà à porter sur l'oreille cette horrible queue de cochon. Crois-moi, mon petit, jette-là, jette-là au loin ! — Quelle tapette ! grogna Bee-de-Lièvre ! L'extraction des dents des trois squelettes était terminée et les trois jeunes gargons se mirent en devoir de se les partager à qui* tablement» 11\$ étaient vifs et brusques, dans leurs gestes et dans leurs paroles, et la discussion fut chaude. Ils s'exprimaient par monosyllabes, en phrases courtes et hachées. Puis, satisfaits de leur trouvaille, ils s'assirent en rond, autour de Pancette, et tout en jouant avec les petits bouts d'ivoire, Bec-de-Lievre demanda : — Veux-tu, vieux, nous parler un peu de la Mort Rouge ? — De la Mort Ecarlate...
rectifia Edwin,

The text on this page is estimated to be only 5.86% accurate

II AU TEMPS OU SAN FRANCISCO COMPTAIT QUATRE
MILLIONS d'hommes Le bonhomme parut flatté de la demande. Il
éclaircit sa gorge en toussant et commenta : — Il y a seulement vingt ou
trente ans, on me demandait souvent de conter mon histoire. Aujourd'hui, la
jeunesse se défend de plus en plus du passé... — Tâche seulement,
observa Bec-de-Lievre, de parler clairement, si tu veux que nous te
comprendions. Penses-tu que ces mots savants ! Edwin
poussa du coude Bec-de-Lievre. — Ypyons, tais-toi, dit-il. Sinon grand-
père va se fâcher. Il ne parlera pas et nous n'en saurons rien. Ce n'est pas de
sa faute s'il s'exprime mal. Le vieux, en effet, était prêt déjà à l'irriter

The text on this page is estimated to be only 11.30% accurate

30 LA 3PESTE ECARLATE et à entreprendre un grand discours, tant sur le manque de respect des enfants actuels que sur le triste sort de l'humanité, retournée à la barbarie des premiers âges du monde, — Vas-y, grand-père... insinua Hou-Hou, d'un ton conciliant. Le vieux se décida. — En ce temps-là, dit-il, le monde était très peuplé. Rien qu'à San Francisco, on comptait quatre millions d'habitants,.. — Un billion, qu'est-ce que c'est? interrompit Edwin. Le vieux le regarda de côté et expliqua, avec bonté : — Tu ne sais pas compter plus loin que dix? je ne pignore pas, Mais je vais te faire comprendre. Lève en Pair tes deux mains. Sur les deux, tu as, en tout, dix doigts. Bon, Je ramasse maintenant ce grain de sable, Tends la main, Hou-Hou. Il laissa tomber le grain de sable dans la paume de Hou-Hou et poursuivit ; — Ce grain de sable représente les dix doigts d'Edwin. J'y ajoute un autre grain. Voilà dix autres doigts en plus, Et j 'ajoute encore un

The text on this page is estimated to be only 13.81% accurate

AU TEMPS OU SAN FRANCISCO... 31 troisi^{me}, un quatri^{me}, un cinqui^{me} grain, et ainsi de suite jusqu'à dix. Cela fait dix fois dix doigts d'Edwin. C'est ce que j'appelle une cexrtaine. Tous trois, rappelez-vous bien ce mut : une centaine. Je prends maintenant ce petit caillou et je le mets dans la main de Bec-de-Lidvre. Il repr^{sente} dix grains de sable ou dix dizaines de doigts, c'est-à-dire cent doigts, Je mets dix cailloux, Ils repr^{sentent} mille* doigts, Je continue et prends une coquille de moule, qui represente dix cailloux, c'est-à-dire cent grains de sable ou mille doigts,.. Laborieusement, de la sorte, Pancâtre, par repetitions successives, reussit tant bien que mal à édifier dans l'esprit des jeunes gargons une conception approximative des nombres. A mesure que les chiffres montaient, il mettait dans les mains des enfants des objets différents, qui les symbolisaient. Quand il en fut aux millions⁷ il les figura par les dents arrachées aux squelettes. Puis il multi^{*} plia les dents par des carapaces de crabes, pour exprimer les milliards, Il s'arreta la, car ses auditeurs donnaient m^{an}ifestement des signes de fatigue»

The text on this page is estimated to be only 9.53% accurate

32 hA PESTE ECARLATE 1 j H ! \ '■ (Il reprît : — - Il y a vait donc quatre millions d'hommes k San Francisco. Soit quatre dents,,. Le regard des jeunes gargons se porta des dents aux cailloux, puis des cailloux smx grains de sabie, et des grains de sabie aux doigts leves d'Edwin. Aprds quoi, ils pareoururent en sens inverse la srie ascendante des symboles, en s'efforgant de concevoir les sortimes inoules qu'ils repr<5sentaient. — Quatre millions d'hommes, cela faisait un nombre consid^rable, hasarda enfm Edwin, — Tu y es, mon enfant ! approuva le vieux, Tiç peux faire encore une autre comparaison avec les grains de sabie de ce rivage, Suppose que chaeun de ces gx^ains 6tait un hommo, une femme, ou un enfant, Voilà I Ces quatre millions d'hommes vivaient k San Francisco, qui etait une grande viile, sur cette xneme baie ou ugus sommes. Et les habitants s'etendaient au delâ de la viile, sur tout le contour de la baie et au bord de la mer, et dans les teires, pwmi plaines et collines. Cela faisait au total sept millions d'habitants. Septdents l

The text on this page is estimated to be only 10.52% accurate

AU TEMPS OU SAN FTT ANCISCO... 33 < De nouveau, les yeux des jeunes gargons coururent sur les dents, sur les cailloux, sur ' { ■ les grains de sable et sur les doigts levés. j1 — - Le monde tout entier fourmillait d'hom- ! mes. Le grand recensement de Pan 2.010 ' ; avait donné huit milliards pour la popula- t ion de l'univers. Huit milliards ou huit co- ; ! quilles de crabes... Ce temps ne ressemblait . : \ guère à celui où nous vivons. L'humanité < était étonnamment experte à se procurer de la nourriture. Et plus elle avait à manger, ; : plus elle croissait en nombre. Si bien que huit ; ; milliards d'hommes vivaient sur la terre quand la Mort ficalate commença ses ravages* ! J'étais, à ce moment, un jeune homme. J'avais ' vingt-sept ans. J'habitais Berkeley, qui est i ; sur la baie de San Francisco, du côté qui ' fait face à la ville. Tu te souviens, Edwin, de] ces grandes maisons de pierre que nous avons ; < rencontrées un jour, dans cette direction.,. Par là... Voilà où j'habitais, dans une de ces maisons de pierre, J'étais professeur de littérature anglaise. fi Une forte partie de ce discours dépassait l'entendement des gamins. Mais ils s'effor- % 3 U fi

The text on this page is estimated to be only 9.92% accurate

34 I.A PUSTE ECARLATE caient à saislr, de leiir mieiiix, quoiqtie obscur6ment, ce r6cit du passe. _ . Qu'est-ce tjiie tti falsdis, daiis ces thâisons? questlonna Bec-de-L16vr&. — Ton p6re, tu t'en souvieris, t'â apptîs «ti jour â nager... Bec-de-Lievrb fit un signc affirtiiatif. Eh l bieçi, â l'Universite de Californie (c'est ainsi qtie s'appfelâlent ces iiiaisons), oh apprenait aux jeiiines getis et âttx jetirles filles toutes sortes de choses. Ori leur âpprehait â penser et â s'histruire l'esprit. Tout cotnme je viens de vous eriseigner, â l'aide du sâbie, des caillotix, des dents et des cdquiîles, â ealculer comblen d'habitahts vivâient alors sur ia terfe, Il y avait beaiicoup â ensfeigncr. Les jeuiiies geiis etaient appeles dds « âtudiants ». Il y avait de vastes salles, ou iibi et ies aiiitres professettrs, noiis leiifr fâisidhs la leton. Je parlaisj â ia fois, â qdârante ou cinquaiite âuditeurs, tdut cointrie je VoUs parle aujdurd'hui, a vous trois. Je leiir parlais des livres ecrits par les homnleS qiii avâieht vecu avânt etix ; parfois aiissi de ceux &rits & cette epoque m£me.

The text on this page is estimated to be only 8.49% accurate

AU TEMPS bV SAN FRANCISCO., 35 — Et c'est là tout ce que tu faisais? Irrttertogea Hou-Hoil. Pafrler, parler, parler, et rien d'autre. Qui donc chassait pour la viande? Qui tfrâit le lait des chivteS? Quî pâchâit le poisson? — Bravo, Hou-Hoii ! La questioii que tu me poses est tout à fait sens^e. ÎSh bieii, la ndtirritufre, cowiîie je* te Tai d6j& ditj 6tait pourtfent tl^fes äbdîidant& Car iiotlg 6tions des lioiîimes tres sages, QUelqUes-Unss'oCsetfpaient spSciâlemefit de estte Aourritutc fet les autres, pendant ce temps, vaquaient â d'autres occupatîotîs. Moi, je parlais, je patiais cohstamment. Et, en fchaiige, on me dontxait mon manger. Un manger copieux et delicat. Oh ! oui, delicat! Jamais, depuis soixante ans^ je n'en ai gout6 de semblable, et sftrement je h'en gouterâi jamais plus; J'ai sbuvent sbtigâ que Pceuvte la plus magnifique de noti'e anfcienne civilisatîon etait cette âbondande de rioitiritufe, sa vari6t6 inflnte et son râffirîehent itieroyable. Oh! mes feiîfants! La vie ^ otii, Vâlâit alors la peirte d'etre vefcue^ quand iiriUs avions de si bonnes choses â manger ! Les gâmitis contîiîuaient â acolit er âtten

The text on this page is estimated to be only 11.46% accurate

36 LA PESTE à CARLATE tivement. Et tout ce qu'ils ne comprenaient pas ils le niettaient au compte du radotage senile du vieillard. ~ Nous appelions, en thSorie, ceux qui produisaient la nourriture des hoînmes libres. Il n'en 6tait rien et leur libert6 n'&ait qu'un mpt. La classe dirigeante possedait la terre et les machines. C'est pour elle que peinaient les producteurs, et du fruit de leur travail nous leur laissions juste assez pour qu'ils puissent travailler et produire toujours d'avânt age. — Quand j'ai 6t6 chercher de la nourriture dans la forat, d6clara Bec-de-Li6vre, si quel' qu'un pr6tendait me Fenlever et se l'approprier, je le tuerais ! Le vieux Relata de rire, „ Mais puisque la terre, la foret, les ma" chines, tout nous appartenait, à nous qui 6tions la classe dirigeante, comment le travailleur aurait-il pu refuser de produire pour nous ? Il serait lui-m6me mort de faim. Voilà pourquoi ii pr6ferait besogner, assurer notre manger, nous faire nos vêtements et nous f ournir millş et une coquilles de moules, Hou

The text on this page is estimated to be only 11.79% accurate

AU TKMPS OU SAN FRANCISCO... 37 Hou ! mille delices et
plaisantes satisfactions. Ha ! ha ! ha ! Or donc, en ce temps, j'étais le
professeur Smith — James Howard Smith. Mon cours était très fréquente.
Ce qui veut dire que beaucoup de jeunes gens, beaucoup de jeunes filles
aimaient à m'entendre parler des livres écrits par d'autres hommes. J'étais
très heureux. Ma nourriture était excellente. J'avais les mains douces, car
elles ne se livraient à aucun dur travail. Mon corps était propre et bien
entretenu, et mes habits on ne peut plus souples et agréables à porter. Ici
l'ancêtre laissa tomber sur sa peau de bique, toute galeuse, un regard de
dégout. — Tels n'étaient point nos vêtements. Même nos travailleurs-
esclaves en portaient de meilleurs. Et nos soins corporels étaient grands.
Nous nous lavions la figure et les mains plusieurs fois par jour, Hein ? qu'en
dites-vous, vous autres, qui ne vous lavez jamais, sinon quand vous tombez
dans l'eau ou quand vous vous exercez à nager ? — Toi non plus, tu ne te
laves jamais ! riposta Hou-Houf — Je le sais, je le sais bien. Je guis aujour

The text on this page is estimated to be only 7.80% accurate

38 Î.A PESTE ECAÎtLATE d'hui un vîeux d6go0.tant. Mais les temps sont chang^s. Personne ne se lave mainten^tt On n'en a plus les moyens. Voici soixante aus que je n'ai vu un morceau de savon. Vous 7ie savez pas ce que c'est que du savon? Je ne perdrai pas mon temps â vous Tapprendpp, puisque c'est Fhistoire de la, Mort ^cariate que je suis en train de vous racputer,,. Vous epu^ naissez ce qu'est une maladie. Autrefofe pn disait une « infection ». Il 6taît admis que les maladies proyenaient de gennes malfais^xi7s, J'ai dit « germe ». Reteuez bien ce paot* Ufl. germe est quelque chose de 7out petit* De p7us petit eiicore que les tiques qui s'accypche7i7, au printemps, au poil des chiens e7 h leur efrair, loysqu'ils epurent dans la fore7. Qu7, uu germe est beaucoup plus pe7i7 s\ pe777 qu'on ne peut le voir. tfou-Hou s'eselaffs ? — Tu es drole, gr^ucl-p&re, tu noi7s parlçs de choses que l'ou ne peut pas voir. Mais ajor7 commerrt sait-QU qu'elles existent? Qet n'& pas de bou sens, — Bien, tres bien ! Hou-Hou, excelleu7g questipn que la tieunp, Appreuds dpnc que

The text on this page is estimated to be only 5.54% accurate

AU TEMPS OU SAN FRANCISCO., 39 pour voir pes choses, ot
biciť d'autřcs pncore, nous possidions des instruments appc!6s «
jnicroscopes ». Microscopes, entends-tu bien?... Microscopes et «
ultvamicropes », Gťâce h ces iĩs truments que noiis approchions de nos
yeux, les objets nous appqraissaient phjs grands qu'ils ue souť en rřalit\$. Et
uous percevioťis aťnsi peux mejne dout nous ignorions Fexiřtence. řjes
tticťlleurs de ces ulťramipfoscopes grossĩssaient un geyme quarante milje
fois. Quarante miile, c'est-â-dire quarante coquijles de moijjcs» qui
yepr^sentent cJlcs-jViemes miile doigts., Pťiis, â l'aide d'un sepond
ipstfuťĩei^ť qup poťiř ^ppelioťis le cinřmatograpľť, qxti « ci-u^-ťiia-ťo-gra-
pho »? ces geťťpes, 4řJ3 gvossjř quq^aute miile fois?nous appřrpissptťent
gy^i^is dps miJJieys et des lUJJJiers cje fois eticQFp. Prpue? un grain. (Je
sq^Je, řnes eqfapťs! Paťtagez-le en ř\\x. puis Pfetťez un de pes diť irťofceaux
et Jnĩřez-Jc erťcorp e\\ dix. fuis un de ppř dix paťtages dprecťief pn flpc,
Puis de ces 4*x en di* tpujournst Coťitinuez; ainsi toute la journee et peut-
etre ai; poucher du řoťeij, aurezť-vous ^ťťpipt â }a petitesse \$vľq de eps
gerťnes. Mi

The text on this page is estimated to be only 11.31% accurate

40 LA PESTE ECAULATE Les jeunes gargons paraissaient incr[^]dules. Bcc-de-Liivrc poussait des reniflements moqueurs et Hou-Hou ricanait sous cape, Edwin les fit taire et le vieux reprit ; . — La tique des bois suce le sang des chiens. Mais le germe, grâce â sa petitesse extreme, p⁶netre d^îscr^fctement dans le sang du corps et s'y multiplie k Tinfini. Dans le corps d*un seul homme, ii y avait, en ce temps-lâ, un milliard de germes. Un milliard., une carapace de crabes³ s'il vous plaît ! Ces germes nous les appelions des microbes. Des « jnicrobes », Parfaitement, Et quand un homme en avait un milliard dans le sang, on disait qu'il ⁶tait « infecte », qu'il ⁶tait malade, si vous pr^êf⁶rez. Ces microbes ⁶taient de plusieurs esp[^]ces, Celles-ci etaient innombrables comme les grains de sable de ce rivage. Nous ne les connaissions pas toutes, Nous savions trds peu de choses de ce monde invisible, Nous connaissions bien le bacillus anthracis et encore le micrococcus, le bacterium termo et le bacterium lactis, Cest celui-ci, soit dit en passant, qui continue k faire tourner le lait de chftvre, pour en faire du fromage. Tu me

The text on this page is estimated to be only 10.60% accurate

AU TEMPS OU SAN FRANCISCO., 41 suis bien, Bec-de-Lievre. Que dirai-je des schizomic&es, dont la famille n'en finit pas? JPen passe et des meilleurs... Ici le vieillard se noya dans une longue dissertation sur les germes et sur leur nature, Il se servait de mots d'ime telle longueur et de phrases si cotnpliquées que les gamins se regard&rent ea faisant la grimace et que, reportant leurs yeux sur l'ixnmense océan, ils laiss&rent Fex-professeur Smith p6rorer tout à son aise. A la fin, Edwin lui tira le bras et suggera : — Et la Mort fîcarlate, grand-pere? L'ancetre sursauta et, de sa chaire de l'Université de Berkeley, où il s'imaginait pontifier encore, devant un tout autre auditoire, il revint brusquement à la réalité de sa situation présente. — Oui, oui, Edwin, dit-il, j'avais oublié, Parfois la mémoire du passé remonte en moi, si puissamment, que je me prends à oublier que je suis un très vieil homme sale^etud'une peau de bique, errant avec mes petits-fils sauvages, eux-mêmes bergers dans un monde primitif et solitaire, « Le travail de l'homme

The text on this page is estimated to be only 7.91% accurate

42 LA PESTE J3CAJÏLATE est âpfySmdre et ş'ivanouit comme l'Scume de la mer... » Ainsi s'est 6vanouiet notre grandiose et colossale civilisation. Et je suis aujoufd'hui Tancetre, je suis un vieillard tras las, j'appartiens à la tribu actuelle des SantaRosa. Cest dans cette tribu que je me suis marié. Mes fils et mes filles se sont mariés h leur tour, soit dans la Tribu des Chauffeijts, soit dans celle des Sacramentos, ou dans eelle encore des Palo-Altos. Toi, Bec-de-Li&vre, tu appartiens aux Chauffeurs. Toi, Edwin, aux SacrgTtientos. Toi, Hou-Hou, aux Palo-Altos, Et vous êtes tous trois mes petits-fils., Mais je voulais vous parler de la Mort Ecarlate. Ou en étais-je donc de mon récit? — Tu nous parlat des germes, répondit vivement Edwin, de ces toutes petites choses que Ton ne peut voir et qui rendent les Jiommes malades. — OuijC'est bien là que j'en étais, Aux premiers âges du mopde, lof squ'il y avait tras peu d'hommes pur la terre, ii n'existait que peu de ces germes et, par suite, peu c[® maladies. Mais, h mesure quş les hoxnmes devettaient plus nombreux et se rassemblaient dans les

The text on this page is estimated to be only 9.07% accurate

* AU TEMPS OU SAN FRANCISCO... 43 !: % grancjes villes, pour y vivre tous ensemble, pressâs et serrâs, de nouvelles espâcêa de germes pñn6traient dans leur corps, et des maladies inconnues apparurent, qui 6taient de plus en plus terribles. Cest ainsi que, bien avânt mon temps, â l'6poque que Ton nomme le moyen âge, ii y eut la Peste Noire qui balaya l' Europe. Puis vint la Tuberculose, la Peste Bubonique. En Afrique, ii y eut la Maladie £ du Sommeil. Les bact6riologistes s'atta- sJt quaient â toutes ces maladies et les dâtrui- f saient. Comme vous, enfants, vous 4loignez)!; les loups de vos ch&vres ou ecrasez les mous- ^ tiques qui s'abattent sur vous. Les bact^rio- : ■[; logistes,.. — Gomment dis-tu, grand-p^re?..* interrompit Edwin. — « Bac-t6-rio-lo-gis-tes »... Ta tâche, Edwin, est de garder les chävres. Tu les sur* veilles tout le jour et tu connais beaucoup de choses les concernant. Un bac-t£-rio-lo~giste est celui qui surveille les germes, les çtudie et, quand ii le faut, se bat avec eux et les d^truit, comme tu fais des loups, Mais, pas plus que toi, ii ne r^ussissent toujours. Cest ainsi qu'il ;.j. ^
V I

The text on this page is estimated to be only 12.93% accurate

44 LA PESTE ECARLATE * y a vait un mal aflreux, appel6 la « Lfepre ». Un silele — cent ans — avânt ma naissance, les bact&riologistes ont d^couvert le germe de la L&pre. Ils le connaissaient tout & fait bien, Ils Tont dessinâ, et fai vu ces dessjns. Ils n'ont pas trouvâ pourtant le moyen de le tuer, En 1894, survint la Peste Pantoblast, Elle 6clata dans un pays nomm6 le Brâsil, et fit pârir des milliers de gens. Les baetâriologistes en dâcouvrirent le germe, reussirent â le tuer, et la Peste Pantoblast n'alla pes plus loin. Ils fabriquerent ce qu'on appelait un « s6rum», un liquide qu'ils introduisaient dans le corps humain et qui ddtruisait le germe du pantoblast, sans tuer l'homme. En 1947 t'avait 6t& un mal itrange, qui s'attaquait aux enfants âgfs de dix mois et au-dessous, et qui les rendait ineapables de mouvoir leurs mains ni leurs pieds, de manger et de faire quoique ce fut. Les bacteriologistes furent onze ans avânt de trouver ce germe bizarre?de le pouvoir tuer et de sauver les bebes, En d&pit de ces maladies et de leurs ravages, le monde continuait k croître* et toujours davantage les hommes se massaient dans les

The text on this page is estimated to be only 12.25% accurate

AU TEMPS OU SAN FRANCISCO.*» " 45 grandes villes. D&s 1929, un illustre savant, nomm^e Soldervetzsky, avait annoncé qu'une grande maladie, mille fois plus mortelle que toutes celles qui avaient précédé, arriverait un jour, qui tuerait les hommes par milliers et par milliards. Car la fécondité des alliances, ainsi disait-il, est sans fin... Ici Bec-de-Lièvre se mit sur ses pieds et? avec une moue méprisante, déclara : — Tu radotes, grand-père ! Veux-tu, oui ou non, nous parler de la Mort Rouge? Si tu ne veux pas, il faut le dire, et nous regagnerons le campement ! Le vieux, froissé de se voir ainsi interpellé/ se remit à pleurer silencieusement. De grosses larmes roulerent lentement dans les rides de ses joues. Sa mine douloureuse trahissait toute la déchéance physique et morale de ses quatre-vingts ans, — Voyons, Bec-de-Lievre⁷ rassieds-toi, dit Edwin. Grand-père parle bien, Et il va justement arriver la Mort Écarlate» Il va tout de suite nous la raconter...N'est-cepas grandpère? Un peu de patience, Bec-de-Lièvre. » ■j| •vi

The text on this page is estimated to be only 7.14% accurate

HI hA pfcSTfc £cÂi*tAtE Le vieillard gssuya ses laimes, de ses
doigts crafeseux, Puis ii reprit son rdcit^ d'une Yoi3£ chevrotante, qui
devint plus ferme, k mesure qu'il s'animait aii eours de son r6cit, — Ce fut
J>endant l'£t6 de 2.013 que se declara la Peste Ecdrlate.u Bec-de-Li&vre
hianifesta bruyamment sa joie, en bâttant des mains, — ..iJ'avais vingt-sept
aiis. Des t616gframmes.u Bec-de»Lî£vre f ros ça le sourcil. — Des quoi?
demandâ-t-il, Encore des mots qu'on ne comprend pas... Edwin le fit taire et
Tancetre contiriuâ i — En ce temps-la, Ies hoihmes parâient eritrfe cux^ â
travers Fespace^â des milliers et des millîers de millierâ de inilles de
distâie'fe;

The text on this page is estimated to be only 13.13% accurate

48 LA PESTE £CAR*,ATE Cest ainsi .que la nouvelle arriva â San Francisco qu'un mal inconnu s'6tait d6clax6 â New- York. Dans cette viile, ia plus magnlfique de toute FAm6rique, vivaient dix~sept millions de personnes. Tout d'abord, on ne s'alarma pas outre mesure. Il nyy avait eu que quelques morts, Les d&chs cependant avaient 6t6 tr&s prompts, paraît-il. Un des premiers signes de cette maladie etait que la ffigure et tout le corps de ceûi qui en 6tait atteint devenaient rouges. « Au cours des vingt-quatre heures qui suivirent, on apprit qu'un cas s'6tait d6cîar6 â Chicago, une autre grande viile, Et, le meme jour, la nouvelle fut publice que Londres, la plus grande viile du monde apr&s New- York et Chicago, luttait secretement contre ce mal, depuis deux semaines deja. Les nouvelle^ en avaient 6t6 censurees..* je veux dire que Ton avait empeche qu'elles se repandissent dans le reste du monde. « Cela semblait grave, £videmment. Mais nous autres, en Californie, et ii en etait partout de meme? nous n'en fumes pas affoles. Il n'y avait personne qui ne fut assure que les bac

The text on this page is estimated to be only 10.95% accurate

LA PISTE ECARLATE 49 ! teriologistes trouveraient le moyen d'amii* hiler ce nouveain germe, tout * comme ils l'avaient fait, dans le passé pour d'autres germes. « Ce qui était pourtant inquiétant? c'était la prodigieuse rapidité avec laquelle ce germe détruisait les humains, et aussi que quiconque était atteint mourait infailliblement. Pas une guérison, On avait déjà connu la Fièvre Jaune, une vieille maladie qui, elle non plus, n'était pas tendre. Le soir vous étiez attablé avec une personne en bonne santé et, le lendemain, si vous étiez assez tôt levé, vous pouviez voir passer sous vos fenêtres le corbillard qui emportait votre convive de la veille. « La Peste nouvelle était plus expéditive encore, Elle tuait beaucoup plus vite, Souvent une heure ne s'écoulait pas entre les premiers signes de la maladie et la mort* Parfois on traînait pendant plusieurs heures. Mais parfois aussi, dix ou quinze minutes après les premiers symptômes, tout était terminé, « Le cœur, tout d'abord, accélérerait ses battements, A

The text on this page is estimated to be only 10.29% accurate

50 LA PESTE KCARLATB tements et la temp&raturc du corps s'flevait. Puis une 6raption, d\m rouge violent, sJ6ten~ dait comme un 6r6sypfle, sur la figure et sur le corps, Bcaucoup de gens ne se rendaient pas corupte de l'accf16ration du cceur ni de la hausse de leur temp6rature. Ils n'6taient avertis qu'au moment ou l'âruption se mani* festait. « Des eonvulsions aceompagnaient d'ordinaire celte premiere phâse de la maladie. Mais elles ne semblaient pas graves et, apres leur passage, eelui qui les avait surmontees redevenait soudain trfes calme. C'^tait maintenant une sorte d'engourdissement qui l'envahissait. Il montait du pied et du talon, puis gagnait les jambes, les genoux, les cuisses et le ventre, et montait toujours. Au moment meme oft ii atteignait le cceur, c'etait la mort. « Aucun malaise,nidfliren'accompagnaient cetengourdissementprogressif.L'espritrestait clair et net, jusqu'à Tinstant ou le cceur se par&lysait et cessait de battre, Et ce qui etait non moins surprenant, c'6tait, aprSs la mort, la rapidit6 de ddecomposition de la victime.

The text on this page is estimated to be only 12.28% accurate

LA PESTE ECARLATE 51 Tandis que vous la regardiez, sa chair semblait se désagréger, se dissoudre en bouillie. « Ce fut une des raisons de la rapidité de la contagion. Les milliards de germes du cadavre se retrouvaient en liberté instantanément* Dans ces conditions, toute lutte de la science était vaine. Les bactériologistes périssaient dans leurs laboratoires, à l'instant même où ils commençaient l'étude de la Peste écarlate. Ces savants étaient des héros. Dès qu'ils tombaient, d'autres se levaient pour prendre leur place. « Un savant anglais réussit, à Londres, le premier, à isoler le germe. La nouvelle en fut télégraphiée partout et chacun se mit à espérer, Mais Trask (c'était le nom de ce savant) mourut dans les trente heures qui suivirent. Le fameux germe était trouvé cependant, et tous les laboratoires luttèrent d'ardeur, afin de découvrir le germe contraire qui tuerait celui de la Peste écarlate, Tant d'efforts échouèrent. » Bec-de-Lièvre? ici, interrompit : — Les hommes de votre temps étaient fous, grand-père ! Ces germes étaient invi

The text on this page is estimated to be only 9.17% accurate

* > ". V i 52 LA PESTE ECAÛATE sibles, avez-vous dit? et ils prStettdaient les combattre avec d'autres germes, invisibles eux aussi..* C'est bien pour cete qu'ils sont morts... Lutter contre ce qu'on ne sait pas, k l'alde de ce qu'ott ignore ! En voilà des sornettes ! L'ancâtre, aussitfit, rouvrit la fontaine de ses pletlrs. Edtvitt fee hâta de le consoler et de morig6ner Bec-de-Li6vr0. — Ecoute-moi un peu ! dit-il k celui-ci. Tu crois bien toi k des tas de choses qu4 tu tife peux voir... Et, comme Bcc-de-Lifivre setouait le t£te 5 — Parf aitement, poutsuivit-il. Tu crois aux morts qui marchent, Et tu n'eii as jamais vit se7itomefter... BeC-de-Llevî^ protesta : — Si ! Si ! J'en al vu e«er, l'hiver derfaier, lofsque f 6tâis avec papa â la chasse aux loups. — Je l'admets... conceda Edwiti. Mais tU ne nieras pas \$iie tu craehes toujours dans l'eatt, chaque fois que tu tfraVerseâ une riviere ou un tortent?

The text on this page is estimated to be only 6.92% accurate

LiA PESTB ăCARMTIS 53 — Soit | Cest pour 61oigiter de moi le Mauvais Sort, — Tu crois donc au R̃tauyais Sort? — Certainement. Ed^yvin conolut victorieusement ; — Peux-tu me dire ou tu l'as jamais vu le Mauvais Sort? Nulle part n'est-ce pas? Tu es donc tout pareil à grand-père^vecsesgermes* Tu crois h des choses que tu ițe vois pas... Continu, grand-père. Bec-de-Liâv^e, fort mortt̃fi6 p^rceț^ișonnement topique^demeura penaud et ne yăpondit rjeu, L'aîeul reprit la parole, IVf^iit̃tes fois encore ii fut ințcțȚoțțipu p^r les quest̃tons des enfaixts et par leurs disputes, țandis qu'ils se jetaient de Tun à l'autre ieurs doutes et leurs objections, s'efforeant de suivre J'aîeul daus ce monde 6vanoui, qui leur 6tait inconnu. Mațs, afin d'alléger ce r̃cit? nousne fe^onspas comme les enfants et ne le couperous plus de leurs reflexions* — - La Mort Ecarlate, contait l'aîeul, fit un jour son apparition à San Francisco. Le premier d̃fcfes? je m'en souviens encore> survint un hindi matin. Le lendemain mardi, les hom

The text on this page is estimated to be only 10.32% accurate

54 LA PESTE à CARLATE mes tombaient comme des mouches k San Francisco et k Oakland¹, « On mourait partout. Dans son Kt, k son travail, en marchant dans la inie. Le jeudi, je fus, pour la première fois, témoin d'une déces morte foudroyante, Miss Collbran, une étudiante de mes élèves, était assise devant moi, dans la salle du cours, Tandis que je parlais, je remarquai soudain que son visage devenait ^cariate. « Je m'arrêtai de parler et me mis à la fixer. Tous les autres élèves firent "comme moi. Car nous savions des lors que le terrible fleau venait de s'introduire parmi nous. Les jeunes femmes, épouvantées, se prirent à crier et se précipitèrent hors de la salle. Puis les jeunes gens sortirent à leur tour? sauf deux. « Miss Collbran fut saisie de quelques menues convulsions, qui ne durèrent pas plus d'une minute. Un des jeunes gens lui porta un verre d'esw. Elle le prit, en but quelques gouttes et s'écria : 1. Ville de Californie, qui fait face à San Francisco, du côté opposé de la Baie. Jack London y exerça dans sa jeunesse le métier de crieur de journaux. [Note des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 11.21% accurate

LA FESTE ECAHLATE 55 — Mes pieds ! Je ne sens plus mes pieds ! « Un instant après elle ajouta : — Je n'ai plus de pieds,,, ou du moins j'ignore si je les ai encore... Mes genoux maintenant sont froids! Je ne sens plus mes genoux, « Elle s'était étendue sur le parquet, un petit tas de livres et de cahiers sous la tête, Nous ne pouvions rien faire pour elle, L'engourdissement et le froid gagnaient la ceinture, puis le cœur. Et> quand il eut atteint le cœur, elle mourut. « J'avais observé Theure à l'horloge. En quinze minutes elle était morte. Là, dans ma propre classe. Morte! C'était, à l'instant d'avant, une jeune femme pleine de vie et de santé. une robuste et belle fille. Et quinze minutes, oui, pas plus, s'étaient écoulées entre le premier symptôme du mal et le décès, « Tandis que, durant ce quart d'heure, j'étais demeuré dans ma classe avec la moribonde, l'alarme avait été donnée dans l'Université. Partout les étudiants, nombreux de plus d'un millier, avaient fui les salles de cours et les laboratoires. Quand je sortis, afin

The text on this page is estimated to be only 9.07% accurate

56 LA PESTE ECARLATE d'allcr prfiser mon rapport au Prdsident de la Facultâ, je trouvai devant mol le desert, Seuls quelques traînards traversaient encore los cours intârieures pour s*enfuir chez eux. Ccrtains couraient. « Je trouvai le Prâsident Hoag dans son bureau, seul et pensif. H me pârut plus vieux et plus blanchi, avec les rides de sa figure qui se marquaient d'une façon anormale. « Quand il m'apergut, ii pârut revenir k lui, se leva,et se dirigea en titubant vers la porte de son bureau qui etait oppos6e h celle par ou j'dtais entre, Il sortit, fit claquer cette porte derrifere lui, il en ferma â clef la serrure. « Il savait; vous comprenez bien, que j'avais <5te exposâ k la contagiori,et il prenait peur. A travers la porte il me eaa de m'en aller, Je fis ainsi et jamais je n'oublierai la sensation terrible que j'^prouvai en retraversant les cours et les corridors deserts. Ce n'etait pas que je craignisse. J'avais ete expos6 et deja je me consid6rais comme mort. « Mais devant cet arret soudain de l'exktence,dont j'avais ete temoîn autourd moi,il me semblait que j'assistais â la fin du momde.

The text on this page is estimated to be only 4.80% accurate

LA PESTE ECARLATE 67 Cette Université avait été ma vie, ma r uson d'etre. Mon père y avait  ti pi^ofesseur av nt moi, et son père av nt lui. Moi, j'y avais fait toute ma cam re, h  laquelle, en naissant> j'dtais predestina. Depuis un silele et demi cette immense maison avait toujours  nar ti  eans arret aucun, cpmme une machine  nerveilleuse. Kt maintenant, tout   coup, elle avai  ces\$6 de vivre. Le flambeau, trois fo s sacré, de mon autel s'était éteint. J'étais anéanti d'horreuv, d'une horreur inexprimable   ((Je rentrai chez moi. Dès qu'elje mo vit, ma gouvernante se mit a hurler et prit la f  fuite. Je sonnai la femme de chambre. Per- i sonne ne vint. Elle était p rtie, elle aussi, Je | fis le tour de la maison et  trouvai, dans la cui- ; sine, la cuisinière qui preparai  sa valise, Elle poussa de grands cm   mon aspect et se i sauva en laissant tomber la valise, avec to  s   ses effets personnels. Elle traversa lapropri te ; en courant et en criant toujours, Aujourd'hui ?, encore j'ai ses eris dans J'oreille, *.'   « Ce n'était pas l'usage,  nes enfants,vous e (: comprenez comme moi, d'agir aifcsi, en temps l'ordinaire, avec les malades, Npn! on w s'aff pi ir* .! 'j

The text on this page is estimated to be only 8.35% accurate

58 I-A PESTE ^CABLATE lait pas de la sorte. On envoyait chercher les docteurs et les infirmiers, qui vous appliquaient tranquillement un traitement approprié. Ici le cas était différent. Le mal tuait sans manquer son coup. Il n'y eut pas un seul exemple de guérison, « Je me trouvais seul dans la maison, qui était fort vaste, J'y attendais le retour de mon frère, lorsque j'eus la sonnerie du téléphone, En ce temps-là je vous ai dit, les hommes pouvaient à distance communiquer entre eux, & Taide de fils qui couraient en l'air ou dans le sol, ou même sans fils, C'était mon frère qui me parlait. Il me disait qu'il ne rentrerait pas à la maison, de peur de se contaminer à mon contact, et qu'il avait conduit mes deux sœurs chez le professeur Bacon, mon collègue, Il me conseillait de demeurer tranquille au logis, jusqu'à ce que je connusse si, oui ou non, j'avais gagné la Peste. « Je ne disconvins pas qu'il eut raison et restai chez moi. Comme j'avais faim; j'essayai, pour la première fois dans ma vie; de me faire un peu de cuisine. La Peste ne se déclarait pas. Par le téléphone, je pouvais

The text on this page is estimated to be only 10.37% accurate

LA PKSTE £CARLATE 59 eaiser avec qui je voulais et connaître les nouvelles du dehors. Je pouvais également communiquer avec le monde extérieur par le truchement des journaux. Je donnai l'ordre qu'on m'en lançât des paquets, par-dessus la grille d'entrée de la propriété. « Je sus ainsi que New- York et Chicago étaient en plein chaos. Il en était de même dans toutes les grandes villes. Le tiers des policemen de New- York avait déjà succombé. Le Chef de la Police et le Maire étaient morts. Tout ordre social, toute loi avaient disparu, Les corps restaient étendus dans les rues, là où ils étaient tombés, sans sépulture. Les trains et les navires, qui transportaient coutumièrement, jusqu'aux grandes villes, les vivres et toutes choses nécessaires à la vie ne fonctionnaient plus, et les populations affamées pillaient les boutiques et les entrepôts. « Partout régnaient le meurtre, le vol et l'ivresse, Des millions de personnes avaient déjà quitté New- York, comme les autres villes, Les riches, d'abord étaient partis dans leurs autos, leurs avions et leurs dirigeables, Les masses avaient suivi, à pied, ou en véhicule

The text on this page is estimated to be only 7.37% accurate

60 L.A PFSTË ECARLATE cules de louage pu vol6s, portant la Peste avec ellcs h travers les campagnesjpillant et aflamant sur leur passage les petites yilles, les villages et les fcrmes qu'elles reucontraient. «L'homme qui, de New- Ypyk, expddiait ees nouvelles â trayers J'Anidrique, l'opevatpur du t6l6graphe sans fii, etait seul, avec son instrûueut avt faite d'une tour 6ley6et Il annouç^it que les quelques habitants deiriev^r^s dans la viile, une centaipe de miile enviroti, «Haient comme fous, de terreur et d'ivresse, et qup, tout autour de lui, s'elevaient de grands fcux d^vastateurs. Cet Jtorome, reste par devoir & son pošte, quelque obspur journaliste sans doute,fut,comme les savants peneh^s sur leĩrs eprouvettes, un heros. ce Depuis viugt-quatre heures, aĩmpjiĩatĩ-ij, pas un a^yoplane, pas uĩĩ transatlantiqije jti?6tait plus anive d'Kurope 3 plus weme un ĩnessage. Le dernier qui lui £\$ĩ parveĩiu venait do Berlin, une viile d'un pays nomme FAlJemagne. Il disait qu'un ijlustre bacteriologiste, nomm6 Hofĩmeyer, avait decouvert enfin le sĩrum de la Peste Ecarlate. Ce fut la deyui^re noiĩvelle qui noys parvinĩ d'Europe.

The text on this page is estimated to be only 5.65% accurate

LA PESTE ECARLATE 61 * « Ce cjui est eu tous cas cfeHdiii,*
c'est que cette d^duverte fitait ve^ue tit>p ta*d, pour l'Europe comme pdtttf
noUs.Saiisquoi le&derniers feUrvivafcts am<5ticâin\$ a'auraient pas
mânqu6 de voit artfvefc un jotir, de l'Ancien Monde, quelques explorateurs
curieux, d6sireux de se reiidre fcompte de ce (Jue hdUfc 6tiohs deVenUs. Il
pafaissait Evident que le fteau avait fait uiie fcemblable extermination de
l'hutoatiit6; dans Ftin fcomme dans i'autre hemispheie, et qtlfe qufcclques
vingtaihes d'hommes, lâ-bas cdniffie ici, aVaient seuls surv^cu, « Durdnt un
joi* encbre, les sâns-fils de NeW-York nous parvinrent. Puis ils firent
d&Faut, L'homme qui les exp6diait?perche sur sa tour, 6tait mon fcans
doute de la Peste Ecarlate, k moins qu'il n'eftt &U consuma par cet
imiii^mse ihcendie que lui-m6ihe avait dSerit et qui d6vastait tout autout de
Iul. « Ce qui s'âtait produit â New -York avait eu lieu de façon identique â
San Francisco et dans sa banlieue, Des ie mardi, les gens mouraient si
râpideirtent qtte les SWVÎvants ne pouvaient plus prendre soin des V: V. H

The text on this page is estimated to be only 7.55% accurate

62 LA PESTE 13CARLATE cadavres, qui gisaient partout. Au cours de la nuit suivante ce fut la panique, et l'exode commença vers les campagnes. « Imaginez-vous, mes enfants, des troupes d'hommes plus nombreuses que des bandes de saumon que vous avez vues souvent remonter le fleuve Sacramento¹, des troupes d'hommes que d[^]gorgeaient les villes, qui, comme des bandes de fous, se deversaient sur les campagnes, dans un inutile effort pour fuir la mort qui s'attachait à leurs pas, « Car ils emportaient les germes avec eux, ces germes invisibles, mes chers enfants, dont je vous parlais tout à l'heure. Même les avions des riches, qui fuyaient vers les montagnes et vers les déserts, espérant y trouver la sécurité? Les transportaient sur leurs ailes* « Des centaines de ces avions s'enfuirent vers Hawaï. Ils y trouvèrent la Peste déjà installée. Cela encore nous rapprîmes par les dépêches des sans-fils, jusqu'au moment où il y eut 1. Le Sacramento est un des principaux fleuves de la Californie. Il coule du nord au sud, arrose la vallée du même nom et vient se jeter dans une des profondes ancrures de la Baie de San Francisco»
(Noks des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 8.06% accurate

, 63 LA PESTE ECART.ATE ne resta plus d'opérateurs dans les postes pour recevoir et expédier les messages. Il y avait de la stupeur dans ce manque progressif de communications avec le reste du monde, Il semblait que le monde lui-même cessait d'exister, qu'il s'évanouissait et disparaissait, « Voilà soixante ans qu'il a cessé d'exister pour moi. Je sais qu'il doit y avoir des territoires qui furent New- York, l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Mais jamais plus, depuis soixante ans, j'en ai entendu parler. Ce fut un effondrement total, absolu, Dix mille années de culture et de civilisation s'évaporerent comme l'écume, en un clin d'œil, »

The text on this page is estimated to be only 9.19% accurate

IV DANS LES TOXJRBILLONS DE FUMMES « Je vous parlais tout à l'heure des aéroplanes des riches, qui emportaient la Peste sur leurs ailes, en sorte que ces riches mouraient comme les autres hommes. Un seul d'entre eux survécut, à ma connaissance, et c'est lui qui épousa Mary, ma fille bien-aimée. « Il vint à la Tribu des Santa Rosa huit années après le désastre. Il avait alors dix-neuf ans, et il dut en attendre douze, avant de pouvoir se marier. Car il n'y avait aucune femme qui fut libre et la plupart des jeunes filles, tant soit peu avancées en âge, étaient fiancées déjà. C'est pourquoi il lui fallut attendre que ma fille Marie eut atteint ses seize ans, Court - Toujours, un de ses fils? votre cousin, a été pris, Tan deraier, par le Hon de la montagne, vous vous souvenez... 5 f. i. » ■ i li

The text on this page is estimated to be only 12.11% accurate

66 LA PESTE ECARLATE
« L'homme en question, qui devint mon gendre, avait onze ans au moment de la Peste. Il se nommait Mungerson. Son père était un des Magnats de l'Industrie. C'était un homme riche et puissant. Sur son grand avion, le Condor, toute la famille s'était envolée vers les solitudes de la Colombie britannique, qui se trouve très loin vers le nord. « Une panne survint, et l'avion s'abattit sur le Mont Shasta. Vous avez entendu parler de cette montagne, qui est vers le nord... La Peste Ecarlate s'y déclara dans la famille et seul survécut ce garçon de onze ans. « Huit ans durant, il vécut seul, errant sur la terre déserte et tentant en vain de rencontrer un être de son espèce, A force de marcher vers le Sud, il trouva un jour la Tribu des Santa Rosa et se raccrocha à nous.. « Mais je m'aperçois que je vais trop vite dans mon récit et que j'anticipe sur les événements. « Je reviens au moment où débutait cet immense exode des grandes villes et où, isolé chez moi, je communiquais encore par téléphone avec mon frère. Je lui disais qu'il

The text on this page is estimated to be only 10.41% accurate

DANS LES TOURBILLONS DE FLAMMES 67 n'y avait en moi aucun symptôme de la Peste et que le mieux que nous avions à faire était de nous réunir, pour nous isoler dans un local sûr. Nous convînmes finalement de nous retrouver dans le bâtiment de l'Université qui était affecté à l'école de Chimie. Là, nous emporterions avec nous une réserve de provisions, Puis, nous étant solidement barricadés, nous empêcherions, fut-ce par la force des armes, quiconque de nous imposer sa présence et nous attendrions les événements. « Ce plan arrêté? mon frère me supplia de demeurer encore vingt-quatre heures au moins dans ma maison, afin que la certitude que j'étais indemne fut absolue, J'y consentis et il me promit de venir me chercher le lendemain. « Nous étions en train de causer des détails de notre approvisionnement et comment nous organiserions la défense de l'Ecole de Chimie, lorsque le téléphone mourut. Il mourut tandis que nous parlions. Le soir, il n'y eut plus de lumière électrique et je restai seul dans ma maison, au milieu des ténèbres. « Comme l'impression de tous jours

The text on this page is estimated to be only 13.61% accurate

68 LA PESTE ECARLATE avait cessé, j'ignorais tout ce qui se passait dehors. J'entendais seulement le bruit des émeutes, les détonations des coups de revolvers, et j'apercevais dans le ciel la lueur d'un grand incendie, dans la direction d'Oakland. Ce fut une nuit d'angoisse et je ne pus fermer l'œil un instant, « Au cours de cette nuit, un individu, j'ignore exactement dans quelles conditions, fut tué sur le trottoir qui faisait face à celui de ma maison, J'entendis soudain les détonations rapides d'un pistolet automatique et, quelques minutes après, le malheureux homme se traînant blessé jusqu'à ma porte, y sonnait en gémissant et en implorant du secours. « M'armant moi-même de deux pistolets automatiques, je descendis et allai vers lui, Je l'examinai à la lumière d'une allumette, à travers la grille, et je constatai que, tandis qu'il se mourait de ses blessures, il était atteint également de la Peste Ecarlate. Je rentrai rapidement chez moi et, pendant une demi-heure encore, je l'entendis se plaindre et crier au secours. « Le matin venu, je vis mon frère arriver.

The text on this page is estimated to be only 10.07% accurate

DANS LES TQURBILLONS DE FLAMMES 69 J'avais plac6 dans un sac â main tous les menus objets de valeur que je d^sirais emporter avec moi, Mais, ayant regardS mon frdre au v^sage, je compris qu'il ne me suivrait pas, ii avait la Peste, « Il mo tendit sa luain, pour y serrer la mi'enne. Je rcculai avec effroi, Je lu^ commandai ; — Regarde-toi dans la glace. « Il fit ainsi et, devant les flammes rouges qui lui incendiaient le visage et qui augmentaient d'intensitd, â mesure qu'il se regardait, ii se laissa tomber sur une cha^se dans un spasme nerveux, — Mon Dieu ! dit-il, je suis atteint ! Frftre, ne m'approche pas... Je suis un homme mort, a Alors les convulsions le saisirent, H ne mourut qu'au bout de deux heures et, jusqu'au dernier moment, ii garda sa pleine connaissance, envahi par laparalysie quimontait lentement jusqu'â son cceur, « Quand ii fut mort, je pris mon sac â main et je me mis en route vers l'Ecole de Chimie. Le spectacle des rues 6tait terrifiant. On y tribuchait partout sur les cadavres. Que^

The text on this page is estimated to be only 9.66% accurate

70 LA FESTE LAHLA. Tfi ques-uncs des victimes de la Peste n'6taient point encore mortes. On les voyait agoniser. Les incendies s'6tendaient. C'en^taientencoi^e que des feux isol6s a Berkeley, mais la flamme balayait Oakland et San Francisco, La fumie obscurcissait le ciel et le plein milieu du jour ressemblait a un sombre crepuscule, Parfois, quand le vent sautait et poussait d'un cote ou d'autre ces fumees le soleil perçait obscurément la brume et Ton y voyait poindre son globe, qui 6tait d'un rouge terne, En v6rit6, mes enfants, c'6tait tout l'aspect de la fin du monde* « Qk et lă, de nombreuses automobiles 6taient en panne, par suite du manque d'essence dans les garages et des fournitures necessaires, Je me souviens notamment d'une de ces voitures, off un homme et une femme, renverses en arriere sur leurs sieges, etaient morts, A c6t6, deux autres femmes et un enfant 6taient descendus sur le trottoir, et attendaient ils ne savaient quoi, « Partout s'offraient aux regards des spectacles douloureux du m6me genre. Des hommes se coulaient furtivement le long des mai

The text on this page is estimated to be only 10.20% accurate

DANS LES TQURBILLO^S DE FLAMMES 71 sons, sileneieux et pareils & des fantdmes. Des femmes, au teint livide, poi^taient des b6bds dans leur bras; Les p&re conduisait par la main les enfants plus grands, qui pouvaient marcher. Seuls, par couples ou en famille, tous ies habitants fuyaient la Cit6 de la Mort* Les uns s'6taient chargfis de provisions. D'autres portaient des couvertures. La piu* part ne portaient rien. « Je passai de vânt une ipicerie... Une fipicerie, c'Stait, mes enfants, un endroit oii Von vendait coutumierement de la nourriture» L'homme k qui elle appartenait, et que je connaissais bien7 6tait une tâte dure, point mâchante, mais obstinee. Il defendatt furieusement l'dcc&s de sa boutique. La porte et la devanture avaient et6 d^foncees. Lui, retransche derri&re son eomptoir, d6chargeait ses revolvere sur les pillards qui pretendaient entrer. Plusieurs eadavres etaient deja couchäs sur le parquet. « Tandis que j'observais â distance, je vis un des pillards, qui avait 6t6 repousse, briser la devanture d'un magasin voisin, ou se vendaient des chaussures, et, apres s'etre servi,

The text on this page is estimated to be only 13.16% accurate

72 LA PESTE KCARLATE mettre le feu. Je n'allai au secours ni du mar* chand de chaussures ni de Fâpicier, Le temps n'ôtaît plus oii Ton se d^vouait pourlesautres, Chacun luttait pour soi. « Tandis que j'allais rapidement, descendant une rue en pente, j'assistai k une autre tragedie, Deux vagues ouvriers avaient attaqué un homme et une femme bien mis, qui marchaient avec leurs enfants, et qu'ils prétendaient d^valîser. Celui que Ton assaillait ne m'ôtait pas étranger, quoique je ne lui eusse jamais été prSsente, C'était un poete connu dont, depuis longtemps, j'admirais les vers. J'hésitais à lui prêter main forte, lorsqu'un coup de revolver eclata, et je le vis s'effondrer sur le sol. Sa femme poussait des cris affreux. Une des deux brutes Tassomma d'un coup de poing. Je lançai des mer*ces aux bandits. Sur quoi ils déchargerent leurs revolvers dans ma direction et je me hâtai de fuir, en tournant au premier coin. « Mais là je fus arrêté par l'incendie. A droite et à gauche, les maisons brûlaient et la rue était pleine de flammes et de fumée, Quelque part, dans les rouges ténèbres, on \$

The text on this page is estimated to be only 11.92% accurate

DANS LES TOURBILLONS DE FLAMMES 73 entendait la voix perçante (Une femme, qui implorait du secours. Je ne m'inquiétais pas d'elle. Parmi tant de scènes semblables et tant d'appels déchirants, le cœur de l'homme le meilleur devenait dur comme la pierre. « Revenant sur mes pas, je vis que les deux ouvriers assassins étaient partis. Le poète et sa femme étaient étendus morts sur le trottoir, C'était un spectacle horrible. Les deux enfants avaient disparu. Où étaient-ils ? Je ne saurais le dire. Et je comprenais maintenant pourquoi ceux qui fuyaient se glissaient si furtivement le long des maisons, avec leurs pâles figures, « En plein cœur de notre civilisation, dans ses bas-fonds et dans ses ghettos du travail, nous avions laissé croître une race de barbares, qui maintenant se retournaient contre nous, dans nos malheurs, comme des animaux sauvages, cherchant à nous dévorer, <(Ces brutes, d'ailleurs, se détruisaient aussi bien entre elles. Elles se brûlaient le corps avec des boissons fortes et s'abandonnaient à mille atrocités, se battant et s'entretenant en une immense démence,

The text on this page is estimated to be only 8.56% accurate

74]LA PESTE âCAR^ATE « Je repris mon chemin et rencontr<*i une autre bande d'ouvriers, d'une meilleure trenpe, qui s'&taient group^s, leurs femmes ct leurs enfants au milieu d'eux, les vieux el les malades port^s sur des civieres, et qui se frayaient ainsi xm chemin hors de la Yille, accompagn6s d'un camion de provisions, tir6 par des chevaux. « Je ne pus m'emp&cher d'admirer Fordre de leur marche,quoiqu'ilş me tirasseutdessus, lorsqu'ils passărent prăs de moi. Un des leurs me cria qu'ils tuaient sur leur chemin tous lşs dâtrousseurs et tous les voleurs qu'ils rencontraient, seule fason de se dđfendre effica cement eux-memes, « Alors se passa une scene que je devais voir se renouveler plus d'une fois. Un des hommes du groupe se rev&a soudainement marquâ d'un signe infailible de la Peste. Tous ceux qui se trouvaient prĚs de lui s'ecartărent aussitât. Et lui, sans s'irriter, sortit du rang et les laissa continuer leur route. « Une femme, sa femme tres probable1 mentj qui conduisait par la main un petit jj garşon, prĚtendit ne point le quittev, Majs v

The text on this page is estimated to be only 9.59% accurate

DA!\S !LES TOURBIIIXONS DE FLAMMES 75 l'homme lui commanda de poursuivre, tandis que les autres hortimes, se saisissant d'elle, l'empêchaient de s'&oigner et Tentraînaient. J'ai vu cela et j'ai vu le mari, dont la figure flamboyait d'<5carlate, se retirer sous une porte de la rue, Puis j'entendis d'f-toner son revolver et ii tomba mort sur le sol. « Après avoir 6t6 contraint par l'incendie de rebrousser chemin à deux reprises, je r6ussis à gagner PUniversite. « En penetrant dans la grande cour, je me heurtai à un groupe d'unîversitaires qui se dirigeaient eux ausslvers Ffîcolede Chimie, tous chefs de famille, et qu'aaccompagnaient leurs proches, y compris les nurses et les domestiques. a Le Professeur Badminton me salua et j'eus quelque peine à le reconnaître. Il avait pass6 à travers les flammes d'un incendie et sa barbe avait roussi. Il portait autour de la tete un bandage tache de sang et ses vetements etaient tout souilles, Il me conta qu'il avait etf cruellement malmene par des rodeurs et que, la nuit precedente, son frere avait et6 tue? tandis que tous dwx defendaient leurs biens. j 3t*

The text on this page is estimated to be only 10.36% accurate

76 À LA PESTE ÉCARLATE « A mi-route dans la cour, il désigna soudain, de la main, le visage de Mistress Swinton. L'infaillible signe de la Peste y était marqué. Aussitôt toutes les femmes présentes se mirent à crier et coururent loin d'elle, Ses deux enfants, accompagnés chacun par une nurse, se sauvèrent aussi, et les nurses avec eux. Mais son mari, le Docteur Swinton, resta avec elle. — Continuez votre chemin, Smith, me dit-il. Prenez soin des enfants, moi je demeurerai avec ma femme. Je n'ignore point que c'est déjà comme si elle était morte, Mais je ne puis l'abandonner. Lorsqu'elle aura expiré, et si je ne suis pas contaminé j'irai vous retrouver dans l'école de Chimie, Surveillez mon armoire et laissez-moi entrer. « Je le quittai, penché sur sa femme, adoucissant par sa présence ses dernières moments, et je courus pour rejoindre notre groupe, « Nous fumes les derniers admis dans l'école. Les portes se refermèrent sur nous et, de nos carabines, nous veillâmes à écarter des lors quiconque se présenterait. Le Docteur Swin

The text on this page is estimated to be only 13.85% accurate

■ DANS LES TOURBILLONS DK FLAMMES 77 ton, lui-même, lorsqu'il se presenta, une heure aprâs, ne fut point admis. « Des places avaient 6t6 prevues dans ce refuge, pour une soixantaine de personnes. Mais chacun de ceux qui s'y 6taient donn6 rendez-vous avâit amen6 avec lui ses parents et se3 amis, et des familles entieres. En soite que nous nous trouviona âtre plus de quatre cents, Les locaux etaient heureusement fort vastes et tout ce monde y 6tait â Faise. En outrc, FEcole etant complètement isol<5e, ii n'y avait pas â y craindre les incendies qui faisaient rage par toute la viile, « Nous avons reuni d'importantes proyisions de bouche, qu'un comite fut charge de r^partir quotidiennement entre chaque famille ou chaque groupe, qui constituaient autant de tables. D'autres comites furent formes, pour des objets divers, Je fis pârte du Comite de D6fcense. « Le premier jour, aucun rodeur ni pilleur n'approcha. Ils etaient nombreux cependant et nous apercevions, des fenetres, la fumeec de leurs feux de campements,qui etaient installes tout autour de Fficole, L'ivrognerie regnait

The text on this page is estimated to be only 9.65% accurate

78 LA PESTE ECARLATE parmi ces bandits et nous les entendions, à tout moment, chanter des obscénités et hurler comme des fous. Tandis que le monde s'écroulait. autour d'eux, dans l'asphyxie d'une atmosphère saturée de fumée? ils lâchaient la bride à leur bestialité, s'enivraient et s'entretenaient, Peut-être, au fond, avaient-ils raison? Ils ne faisaient rien que de devancer la mort. Le bon et le méchant, le fort et le faible, celui qui aimait la vie et celui qui la maudissait, tous pareillement y passaient, « Après vingt-quatre heures écoulées, nous constatâmes avec satisfaction qu'aucun symptôme de Peste ne s'était manifesté parmi nous et, pour avoir de l'eau nous entreprîmes d'aménager un puits. Vous avez tous vu des débris de ces énormes tuyaux de fonte qui, au temps dont je vous parle, portaient l'eau aux habitants des villes. L'incendie en avait déjà fait éclater la plupart et les vastes réservoirs qui les alimentaient étaient taris. C'est pourquoi nous défonçâmes le dallage cimenté de la grande cour de l'Ecole et creusâmes un puits. Il y avait avec nous beaucoup de jeunes \

The text on this page is estimated to be only 11.60% accurate

DANS LES TOURBILLONS DE FLAMMES 79 hommes et des étudiants pour la plupart, et nous travaillâmes nuit et jour, Nos craintes étaient justifiées. Trois heures avant que notre puits fut terminé, le peu d'eau qui nous arrivait encore fit défaut. « Une seconde période de vingt-quatre heures s'écoula et la Peste n'avait toujours pas fait son apparition parmi nous. Nous pensions que nous étions sauvés. Nous ignorions alors le nombre exact de jours d'incubation du mal. Nous estimions, étant donné la rapidité avec laquelle il tuait, dès qu'il s'était manifesté, que son développement interne était ne moins prompt. Aussi? après ces deux jours nous pouvions croire, de bonne foi, que la contagion nous avait épargnés. Mais le troisième jour nous apporta une cruelle désillusion, « Durant la nuit qui le précéda et que je n'ai jamais oubliée, j'effectuai ma ronde de garde, de huit heures du soir à minuit. Des toits de l'Ecole j'assistais à un spectacle inouï. Comme un volcan en activité, San Francisco lançait ses flammes et sa fumée » L'éruption grandissait d'heure en heure, enveloppant

The text on this page is estimated to be only 12.77% accurate

80 LA PESTE £cARLATE le ciel et la terre de sa lueur ardente. Son flamboiement était tel que toute la fumée en était maintenant illuminée et qu'on pouvait lire, à cet embrasement, les plus menus caractères d'imprimerie. « Oakland, San Leandro, Haywards réunissaient leurs brasiers et, vers le nord, de nouveaux feux surgissaient jusqu'à la Pointe de Richmond. Le monde s'abîmait dans un linceul de flammes. Les grandes poudreries de la Pointe Pinole sautèrent, en explosions successives et rapides, qui furent terribles. Quoique solidement construite; Placole en fut ébranlée de la base au faite, comme par un terriblement de terre, et toutes ses vitres furent brisées. « Je quittai alors les toits et, par les longs corridors, j'allai de chambre en chambre, expliquer ce qui s'était passé et rassurer les femmes alarmées, « Une heure après, un grand vacarme s'éleva parmi les campements de pillards, On entendait des cris variés, cris menaçants- et cris de protestation, entremêlés de coups de revolvers. Nous pensâmes immédiatement et

The text on this page is estimated to be only 12.03% accurate

PANS LES TOURBILLONS DE FLAMMES 81 avec raison que cette bataille avait eu pour cause la prétention de ces gens qui étaient sains de chasser ceux qui étaient atteints par le fléau. « Plusieurs de ceux qui avaient été ainsi renvoyés vinrent à présenter aux portes de refuge. Nous leur notifîâmes d'avoir à passer leur chemin. En réponse, ils nous accablèrent d'injures et nous tirèrent dessus. Le Professeur Merryweather, qui se trouvait à une des fenêtres du rez-de-chaussée, reçut, juste entre les deux yeux, une balle de pistolet qui le tua net. « Nous ripostâmes par une fusillade et les agresseurs s'enfuirent, sauf trois dont une femme. La Peste les avait maudits déjà pour la mort, en sorte qu'ils ne craignaient point d'exposer leur vie, La face caricaturale dans le reflet rouge du ciel, pareils à des démons impudiques, ils continuaient à nous injurier et à tirer sur nous, « Moi-même je tuai l'un d'un coup de feu » Après quoi l'autre homme et la femme s'étendirent sur le trottoir, en dessous de nos fenêtres, et nous dûmes assister à leur agonie. 6

The text on this page is estimated to be only 13.01% accurate

82 LA PESTE ECARLATE « Notre situation devenait fort dangereuse. Par les fenêtres, démunies de vitres par les explosions, les germes de la Peste émanés de ces deux cadavres allaient entrer librement. Le Comité Sanitaire fut invité à prendre les mesures qui s'imposaient et il répondit noblement à sa tâche. Deux hommes furent désignés pour sortir de l'Ecole et emporter les cadavres, C'était, pour eux? le sacrifice probable de leur vie; Car, leur besogne accomplie, ils ne devaient plus réintégrer notre refuge* « Un des professeurs, qui était célibataire, et un étudiant, se présentèrent comme volontaires. Ils nous firent leurs adieux et nous quitterent, Ceux-là aussi furent des héros ! Ils donnèrent leur vie pour que quatre cents autres personnes pussent vivre, Ils sortirent, restèrent un moment debout près des deux corps en nous regardant, pensifs, puis ils baisèrent leurs mains en un dernier adieu et ils partirent lentement vers la ville en flammes, en traînant chacun un des deux morts. « Tant de précautions furent superflues. Le

The text on this page is estimated to be only 16.58% accurate

DANS LES TOURBILLONS DE FLÂMMES 83 lendemain matin, la Peste fit parmi nous sa première victime ; une petite nurse attachée à la famille du professeur Stout. L'heure n'était point de faire du sentiment. Espérant qu'elle était la seule atteinte, nous lui intimâmes l'ordre de s'en aller et la poussâmes dehors. Elle obéit et s'éloigna à pas lents, enserrant les mains de désespoir et en sanglotant lamentablement. Nous n'étions pas sans ressentir toute la brutalité de notre acte, Mais qu'y faire ? Pour sauver la masse il fallait sacrifier l'individu. « Nous n'étions pas au bout. Dans un des laboratoires de l'Ecole, trois familles avaient conjointement élu domicile. Au cours de l'après-midi, nous trouvâmes parmi elles quatre cadavres et, à des degrés divers, sept cas de peste. « De cet instant, l'horreur s'installa dans la maison. Abandonnant les corps là où ils étaient tombés, nous contraignîmes les survivants de ces familles à s'isoler dans une autre pièce. Les trois familles étaient contaminées et, dès que le symptôme de la Peste apparaissait, nous enfermions les victimes dans une chambre

The text on this page is estimated to be only 13.50% accurate

84 - > LA PESTE ECARLATE bre d'isolement, Et les gens devaient s'y rendre dJeux-memes7sans que nous eussioris k les toucher. Cela soulevait le cceur, « Mais la Peste continuait âgagner.Toutes les chambrcs isoteess'emplissaientsuccessivement de morts et de mourants, Ceux qui 6taient sains encore,abandonnant le premier 6tage, se retirèrent au second, Puis ils raontorent au troisi6me,devant cette maree de la mort qui, chambre par chambre, 6tage par 6tage, submergeait tout T^difice. « L'Ecole devint bientot un eharnier et, au cours de la nuit suivante, les survivants Tabandonn^rent, n'err*portant rien d'autre avvC eux que des armes, des munitions et une lourde provision de conserves. « Nous campâmes d'abord dans la grande cour et, tandis que les uns montaient la garde autour des provisions,les autres partaient en exploration dans la viile, â la recherche de chevaux et de voitures, ou charettes, 'Vautomobiles, ou de tout autre vehicule qui nous permettrait d'emporter avec nous le plus de vivres possible. Puis, comme nous Pavions vu faire aux bandes d'ouvriers, nous tente

The text on this page is estimated to be only 10.44% accurate

DANS LES TOUKBILLONS DE FLAMMES 85 rions de nous frayer un chemin vers les campagnes, « J'étais un de ceux qui furent envoyés en éclaireurs et le Docteur Hoyle, se Souvenant que son automobile personnelle était demeurée dans son garage, me pria d'aller la quérir. « Nous marchions deux par deux et Dombey, un jeune étudiant m'accompagnait. Il nous fallait parcourir un demi-mille environ à travers la ville, afin d'arriver au Pâcien domicile du Docteur Hoyle. Dans ce quartier, les maisons étaient séparées les unes des autres par des jardins, des arbres et des pelouses, et le feu, comme pour se jouer, avait détruit au hasard, « Tantôt toute une suite de maisons, incendiées par les flammèches qu'y avait secouées le vent, avait brûlé. Plus loin, d'autres maisons étaient demeurées complètement intactes. « Là comme ailleurs, les pillards étaient à l'œuvre. Dombey et moi, nous tenions à la main, bien en vue nos pistolets automatiques, et nous avions la mine si décidée et si mal commode que pas un de ceux que nous

The text on this page is estimated to be only 14.29% accurate

86 LA PESTE ECARLATE rencontrâmes ne se risqua à nous attaquer. «La maison du Docteur Hoyle ne paraissait pas avoir été touchée encore par l'incendie. Mais la fumée s'en échappa? au moment juste où nous pénétrions dans le jardin. « Le bandit qui avait allumé le feu? après avoir descendu l'escalier en titubant, ivre et des bouteilles de whisky, dont émergeaient les goulots, emplissant toutes les poches de ses vêtements, sortait du corridor intérieur et apparaissait sur le perron. Mon premier mouvement fut de décharger sur lui mon pistolet. Je ne le fis pas, et j'ai toujours regretté depuis de m'être abstenu. « Flageolant et se parlant à lui-même? les yeux injectés de sang, deux entailles à vif dans son visage broussailleux et qui provenaient sans nul doute de quelque verre brisé sur lequel il avait chu, cet individu était bien le spécimen le plus repugnant de la dégradation humaine. « Comme il traversait la pelouse, afin de gagner la rue? il nous croisa et feignit de s'appuyer contre un arbre, pour nous laisser passer, Mais, juste au moment où nous nous

The text on this page is estimated to be only 12.70% accurate

DANS LKS TOURBILLONS DE FLAMMES 87 trouvions en face de lui, ii tira soudain son pistolet, visa et tua Dombey, d'une balle en pleine tete, C'6tait un meurtre gratuit, car nous ne le menacions pas et,l'instant d'apres, je l'abattais moi-meme.Mais c'etait trop tard, Dombey 6tait mort du coup, sans articulev un cri, et je doute qu'il se soit absolument rendu compte de ce qui lui arrivait. « Abandonnant les deux corps, je courus jusqu'â l'arri&re-facc de la maison en feu, vers le garage ou je trouvai cffectivement Pauto* mobile du Docteur Hoyle. Le reservoir etait plein d'essence et je n'eus qu'â mettre la voi* ture en marche, Je revins avec elle, â toute vitesse, â travers la viile en ruines, jusqu'au campement des survivants. « Les autres escouades revinrent â leur tour» Elles avaient 6te moins heureuses que moi. Le professeur FairmePid avait seul deniche un poney des Shetland. Mais la pauvre bete, attachee dans son ecurie et abandonnee depuis plusieurs jours, etait si faible, par defaut de nourriture et d'eau, qu'elle etait incapajble de porter aucun fardeau. Quelquesuns dintre nous proposerent de lui rendre la

The text on this page is estimated to be only 11.16% accurate

i m 4 \ i ; ■ U. 88 LA PESTE ^GARliATiâ Kbertâ, mais j 'insistai
pouv que nous cmme* nions l'animal, afin qu'en cas de besoin ii pAt nous
servir de nourriture. « Nous dtions quarante-sept quand nous nous mhnes en
route. Parmi nous, beaucoup de femmes et d'enfants. Dans l'automobile prit
place tout d'abord le PrSsident de la Facult6, un vieillard que ces
ev^nements terribles avaient cotnpletement bris£. Avec lui monterent
plusieurs jeunes enfants et la rahvOf tr&s âg£e, du professeur Fairmead.
Wathope, un jeune professeur d'anglais, qui «hait grievement bless6 à la
jambe, prit le volant. Le reste de notre troupe allait k pied, le Professeur
Fairmead tenant le poney par la bride. »

The text on this page is estimated to be only 11.21% accurate

V QUAND LE MONDE FUT VIDE a Ce jour ou nous étions
aurait dû être un jour splendide d'été. Mais les tourbillons de fumée de ce
monde en feu continuaient à voiler le ciel d'un épais rideau, où le soleil
sinistre n'était plus qu'un disque mort et rouge, sanguinolent, De ce soleil de
sang nous avions pris, depuis plusieurs jours, l'accoutumance. Mais la
fumée nous mordait les narines et les yeux, que nous avions entièrement
pourpres et qui pleuraient. « Nous dirigeâmes notre marche vers le sud-est
à travers les milles sans fin des collines basses et verdoyantes de la
banlieue de la ville, où se succédaient sans interruption de charmantes ou
superbes résidences. « Nous n'avancions que péniblement, les femmes
surtout et les enfants traînaient à

The text on this page is estimated to be only 12.17% accurate

90 LA PESTE ECARLATE patte. Alors, voyez-vous, mes chers pelits enfants, nous uvions tous, tant que, nous dtions, d&sappris plus ou moins â marcher, Nous avions trop de v6hicules â notre disposition. Dcpuis la Peste, j'ai râappris â marcher. Mais alors j'6tais comme les autres. « Nous allions donc lentement, reglant nos pas les uns sur les autres, afin de maintenir la coh&don^de notre troupe, Les pillards 6taient devenus moins nombreux. Une bonne quantit6 de ces betes de proie humaines avaient succombe ; mais ceux qui restaient 6taient enoore pour nous une perpetuelle menace. ((De toutes les belles rSsidences abandonnees, devant lesquelles nous passions, un grand nombre etait demeure6 intact, Nous ne manquions pas d'aller visiter leurs garages, â la recherche de quelque autre automobile ou d'essence, Mais sans succes. Tout ce qui pouvait etre utile avait deja ete emporte. (c Au cours de ces recherches, Calgan, un aimable jeune homme, perdit la vie, Il fut tue par un pillard, embusque derriere un buisson. Cette mort fut le dernier accident de

The text on this page is estimated to be only 14.12% accurate

QdTAND LE MONDE FUT VIDE 91 ce genre qui nous advint. Il y eut bien encore une espece de brute qui ouvrit d6liberement le feu sur notre groupe, Mais ii tirait si stupidement, dans Taveuglement de sa rage folie, que nous l'abattîmes avânt qu'il ne nous eut fait aucun mal. « A Fruitval, un des plus beaux endroits de cette banlieue, la Peste Ecarlate frappa encore Tun de nous. Sa victime fut le Professeur Fair* mead. D6s qu'il s'aperçut qu'il etait atteint, ii nous fit comprendre par signes que sa mare, qui se trouvait dans Pauto, n'en devait pas etre infoivn£e. Puis, s'6cartant de nous, ii alia s'asseoir, d6sespere, sur les marches de la verandah d'une superbe villa, qui se trouvait la. J'etais â Tarriere de notre groupe et lui envoypj de la main un dernier adieu, « Au cours de la journee, cinq des notres eurent le meme sort, Nous n'en poursuivîmes pas moins notre route et, le soir, â plusieurs milles au delâ de Fruitvale, nous campâmes. Dix de nous perirent dans la nuit et? chaque fois? nous dAmes lever le camp pour nous ecarter de ces morts. Nous n'etions plus que trente au matin*

The text on this page is estimated to be only 11.57% accurate

02 LA PESTE ECARLATE « Pendant la première étape, la femme du Président de la Faculté, qui allait à pied, fut atteinte. Son malheureux mari, en la voyant s'éloigner, voulut à toute force descendre de l'automobile et rester avec elle. Nous fîmes tout ce qui était possible pour le dissuader de cette résolution. Finalement nous cédâmes à sa volonté, « La seconde nuit de notre voyage, nous étions, quand nous campâmes, en pleine campagne. Nous avions eu onze morts dans la journée, Nous en eûmes trois autres pendant la nuit. En sorte que le lendemain matin nous n'étions plus que onze présents. Car Wathope, le professeur à la jambe blessée, s'était enfui avec Tautou, emmenant avec lui sa mère et sa sœur, et emportant presque toutes nos provisions* « Ce fut au cours de cette journée qu'étant assis pour me reposer au bord de la route, j'ai aperçu le dernier avion. La fumée dans la campagne était beaucoup moins épaisse et je le vis qui semblait tourner dans le ciel, complètement désorienté, à deux cents pieds de haut environ, Que lui était-il

The text on this page is estimated to be only 11.33% accurate

QUAND LE MONDE FUT VIDE 93 advenu? Je ne saurais le dire. Mais, au bout d'un moment, je le vis qui baissait de plus en plus. Puis le réservoir à essence du moteur prit feu et explosa, et Pavion, après avoir un instant encore, vacilla sur ses ailes, tomba perpendiculairement sur le sol, comme un bloc de plomb, « Depuis ce jour, je n'ai jamais revu un avion, Bien souvent, pendant les années qui suivirent, j'examinai le ciel, espérant, contre toute espérance, en voir un apparaître et que, quelque part dans le vaste monde, un îlot de l'ancienne civilisation avait survécu. Il n'en était rien, et ce qui s'était passé en Californie était arrivé de même partout dans l'univers. « A Niles, le lendemain, nous n'étions plus que trois, et nous trouvâmes, au milieu de la route, Wathope et son automobile. L'automobile était en pièces et, sur les couvertures qu'ils avaient étendues par terre, gisaient morts, Wathope, sa mère et sa sœur. « La nuit, je dormis lourdement. Ces marches forcées m'avaient anéanti de fatigue. A mon réveil, j'étais seul au monde, Canfield et

The text on this page is estimated to be only 12.50% accurate

94 LA PESTE ECARLATE Parsons, mes deux compagnons, Staient morts de la Peste. Des quatre cents personnes qui s'^taient refugiees avec moi dans l'Ecole de Chimie, et des quarante-sept qui vivaient encore au d6but de notre exode, je demeurais, moi, unique, avec le poney des Shetland, « Pourquoi? Je ne tenterai pas de l'expliquer. Je ne fus pas contamin6. Voilà tout. J'avais eu une chance contre un million Je devrais dire contre plusieurs millions. Car telle fut la proportion de ceux qui, comme moi, survécurent. « Durant deux jours, je campai sous un délicieux bocage, loin de tout cadavre. Là, quoique fort d6prim6 et pensant que mon tour de mourir allait venir d'un instant à l'autre, je me refis quelques forces. Il en fut de même du poney. « Le troisième jour, commençant à me persuader que j'étais dScid^ment immunisé, je chargeai sur le poney la petite provision de conserves qui me restait et repris ma route dans un monde désolé, Je ne rencontrai pas un seul être vivant, homme, femme ou enfant. Rien que des morts parsemés sur mon chemin

The text on this page is estimated to be only 14.38% accurate

QUAND LE MONDE FUT VIDE 95 « Les aliments naturels ne manquaient point. La terre, à cette époque, n'était point comme aujourd'hui. Elle était couverte de forêts et de taillis immitiles, elle était partout bien cultivée. Il y avait autour de moi de quoi nourrir des millions de bouches. Et cette nourriture, mûre à point, se perdait. Je récoltais à ma volonté, dans les champs et dans les vergers, fruits et légumes, et toutes sortes de baies. Dans les fermes délaissées, je trouvais des œufs fraîchement pondus et j'attrapais des poulets. Dans les armoires, je mettais la main sur de nombreuses conserves. « Ce qui advint des animaux domestiques est tout à fait étrange. Ils retournaient à l'état sauvage et s'entre-dévorèrent. Les poules, poulets et canards furent les premiers détruits, Les cochons, au contraire, s'adaptèrent merveilleusement à leur vie nouvelle, ainsi que les chats et les chiens. Ceux-ci devinrent rapidement un véritable fléau, tellement ils étaient nombreux. Ils devoraient les cadavres et n'arrêtaient pas d'aboyer ni de hurler, la nuit comme le jour. »

The text on this page is estimated to be only 12.51% accurate

96 LA PESTE RARLATE « Tout d'abord, ils demeur&rent solitaires, soupçonneux envers ceux de leurs frères qu'ils rencontraient, et prompts à engager la lutte avec eux. Au bout de quelques temps, ils se rassemblèrent et coururent en bandes. Cet animal est naturellement sociable et, la compagnie de l'homme lui manquant, il se rabat* sur ses semblables. « Il y avait, avant les derniers jours du monde, de très nombreuses espèces de chiens : chiens à poil ras et chiens à belle et chaude fourrure ; chiens tout petits, si petits qu'ils auraient à peine pu faire une bouchée pour d'autres molosses, aussi robustes que les lions des montagnes. Tous les roquets et petits chiens, trop faibles pour la lutte, furent tués rapidement par leurs frères. Les très grandes espèces ne s'adaptèrent pas davantage à la vie sauvage. Il ne subsista finalement que les chiens de taille moyenne, mieux constitués dans leurs organismes et plus souples aux conditions nouvelles qui leur étaient imposées. Ce sont les chiens-loups, que vous connaissez bien et qui courent aujourd'hui la campagne, »

The text on this page is estimated to be only 12.20% accurate

QVATSD tE MONDE FUT YIDE 97 — Et les chats, interrogea Hou-hou, pourquoi ne courent-ils pas par bandes, comme les chiens. Pourquoi, grand-père? — Le chat, répondit l'aïeul, n'est pas un animal sociable, Je me souviens d'un grand écrivain, qui vécut jadis au XIX^e siècle et qui l'a proclamé : le chat est un solitaire. Avant que l'homme ne l'attirât à lui et ne le domestiquât, au cours de la longue civilisation passée, il vivait seul. Cette civilisation déroulée? il a repris de lui-même sa liberté et son isolement. « Le cheval retourna, lui aussi, à l'état sauvage. Toutes les belles espèces, que l'homme possédait et élevait jadis, ont dégénéré et se sont fondues dans un type unique, le mustang-horse, que vous connaissez. De même les vaches, les moutons et? parmi les oiseaux domestiques, les pigeons. Quant aux poules et aux poulets, ceux et celles qui ont survécu ne ressemblent plus en rien aux volatiles qui peuplaient autrefois nos basses-cours, 1. Le mustang-horse est un petit chervat que Ton trouve encore, notamment, dans le Texas, au Mexique, en Californie. [Note des Traducteurs.) ^ ' " ' ' ' tynt&

The text on this page is estimated to be only 11.38% accurate

93 LA PESTE fcCARLATE « Mais je reprends le fii de mon histoire. Je marchais donc â travers un monde desert. A mcsure que le temps passait, je commençais â soupirer de plus en plus apres des etres humains. Mais je n'en rencontrais aucun et me sentais do plus en plus seul. Je traversai la Valide de Livermore, puis les montagnes qui la separent des hautes altitudes de la Valide de San Joachim. Vous n'avez jamais, mes enfants, vu cette valide. EUe est immense et magnifique, et peuplee aujourd'hui de cbevaux sauvages. qui y vivent par grands troupeaux, de milliers et de dizaines de milliers de tetes x. « J'ysuis retourne, voilà trente ans environ, et elle etait telle que je vous le dis. Vous pensez, mes enfants, que les chevaux sauvages sont nombreux dans les vallees de la cote que vous frequentez habituellement. Eh bien ce n'est rien, en comparaison des hnnienses troupeaux de la Vallee de San Joachim. Et 1 l.e fleuve San Joachim, qui arrose la valtee du mame nom se dirige, en Californie, du sud au nord. Il prend sa source dans la Sierra N6vada et va se Jeter dans la baie de San Francisco, pres de Vembouchuro du Sacramento. [Note des Tra< ducletm.)

The text on this page is estimated to be only 11.97% accurate

QUAND LE MONDE FUT VIDE 99 veuillez observer que les vaches une fois redevenues sauvages, établirent leurs colonies dans des vallées moins hautes et plus tempérées, où elles pouvaient davantage se protéger du froid. « A mesure que je m'éloignais des grands centres urbains, je trouvais plus de villages et de petites villes intacts, Les pillleurs et les incendiaires étaient venus moins nombreux jusque là. Mais toutes ces agglomérations étaient emplies de cadavres de pestiférés et je passais soigneusement au large, « Près de Lathrop, afin de tromper ma solitude, je recueillis une paire de chiens coolies, qui semblaient fort embarrassés de leur liberté retrouvée et qui revinrent . d'eux-mêmes, avec joie? à l'obéissance de l'homme. Ces Mtes m'ont accompagné ensuite, durant bien des années, et leurs instincts étaient les mêmes que ceux des chiens que vous possédez. Mais, en soixante ans, ceux-ci ont perdu presque toute leur éducation ancestrale et ils ressemblent bien plutôt à des loups domestiques, » Ici Bec-de-Lievre se leva, jeta un regard

The text on this page is estimated to be only 14.79% accurate

100 IA PESTE ECARLATE vers les chèvres, afin de s'assurer si rien de mal ne leur était advenu. Puis il observa la position du soleil; qui commençait à décliner sur l'horizon, et témoigna quelque impatience de l'abondance extrême des détails où s'attardait le vieillard, Edwin se joignit à lui pour solliciter de Taneetre un peu plus de rapidité dans son récit, « Je n'ai plus grand'chose à vous dire, reprit le vieux. Accompagné de mes deux chiens, de mon poney, qui me servait de monture de charge, et d'un cheval que j'avais réussi à capturer et sur lequel j'étais monté, je traversai la Vallée de San Joachim et atteignis, dans la Sierra, une autre vallée non moins magnifique, appelée Yosemite. « Là, dans le Grand Hotel, je trouvai une énorme provision de conserves de toutes sortes, Le gibier abondait dans les pâturages environnants et la rivière torrentueuse, qui bondissait au fond de la vallée, était pleine de truites. « Je demeurai trois ans à cet endroit, dans une solitude absolue, dont seul peut comprendre la poignante mélancolie l'homme qui a

The text on this page is estimated to be only 11.00% accurate

QUAND LE MONDE FUT VIDE 101 connu la grandeur et le charme de la civilisation. Puis un moment arriva où je ne pus supporter davantage cet isolement. Je sentais que je devenais fou. Comme le chien, j'étais un animal sociable et je ne pouvais vivre sans la compagnie d'autres Stres de mon espèce, « Le raisonnement me persuada que, puisque j'avais survécu à la Peste ficalate, il y avait chance pour que quelques autres hommes eussent échappé comme moi. Je pensai en outre que, depuis trois ans, tout mauvais germe avait dû disparaître et que la terre était, sans nul doute, redevenue habitable, Vii ;1 l'f.' fii

The text on this page is estimated to be only 9.16% accurate

VI VESTA VAN WARDEN ET LE CHAUFFEUR « Monté sur mon cheval, et toujours flanqué de mes deux chiens et de mon poney, je me mis en route. Je traversai à nouveau la Vallée de Sari Joachim et, abandonnant les montagnes, je redescendis vers la vallée de Livermore. « La transformation qui s'était opérée dans les choses depuis ces trois années, était surprenante. C'est à peine si je pouvais reconnaître le pays, Hier merveilleusement cultivé, il avait été envahi par un océan de végétation sauvage et vigoureuse, qui avait submergé le travail des anciens agriculteurs. « Comprenez bien, mes enfants, que le blé, les divers légumes, les arbres des vergers, qu'il nous donnaient leurs fruits, entretenus de tous temps et couvés par Thomine/étaient

The text on this page is estimated to be only 12.80% accurate

.1 i 104 LA PESTE & CARLATE tendres et doux, Les mauvaises herbes au contraire et les arbustes épineux, auxquels l'homme avait de tout temps fait la guerre, étaient d'une race plus dure et plus résistante. Si bien que le jour où la raie de l'homme se rotirait, cette seconde végétation prit le dessus et étouffa la première» « Je rencontrai également un grand nombre de coyotes x, qui s'étaient multipliés à foison, puis de petites troupes de loups qui allaient deux par deux, ou trois par trois. et qui, comme moi, redescendaient des montagnes vers les anciens territoires d'où ils avaient jadis été chassés. « C'est au lac Temescal, non loin de ce qui avait été autrefois la ville d'Oakland, que je retrouvai les premiers êtres humains encore en vie. « Ah ! mes enfants, comment pourrais-je vous dire mon émotion, quand, à califourchon sur mon cheval et devalant de la colline qui domine le lac, j'ai aperçu la fumée d'un feu. Les coyotes, ou loups des prairies, sont une sorte de petit mammifère qui tient à la fois du renard et du loup. (Note des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 11.83% accurate

VESTA VAN WARDEN 105 feu do campement, qui s'elevait parñi les arbres? Mon cceur cessa presque de battre et ii mc sembla que ma raison s'6garait. Puis je perçus le vagissement d'un b6b6? d'un b6b6 huinain. Des chiens aboyerent, auxquels r6pondirent les miens. J'avais cru longtemps que j'&ais le seul survivant sur la terre, de rimmense desastre. Et voilâ que j'apereevais une fumee, que j'entendais crier un b&b6. a Je ne tardai pas â voir au bord du lac» lâ? devant mes yeux, â moins de cent yards, un homme se dresser. Ce n'etait point un etre chitif ni malade, Non, Il semblait cn excellente sant£ et, se tenant debout sur un rocher qui surplombait l'eau du lac, ii pechait. « J'arretai mon cheval et appelai. L'homme, qui s'£tait retourne, ne me repondit pas. J'agitai la main? pour lui souhaiter lebonjour. Il ne repondit pas xion plus â mon geste. Alors je pris ma figure dans mes mains et je Ty cachai. Je n'osais plus relever la tete et les yeux, Il me semblait que j'avais 6te la proie d'une hallucination et qu'au moment ou je voudrais la fixer â nouveau, elle aurait dispãru. Je craignais de detruire cette vision

The text on this page is estimated to be only 10.94% accurate

106 LA PESTE à CAHLATE qui m'était si chère, Tant que je ne l'aurais pas fait fuir sous mon regard, elle subsisterait en ma pensée. « Je demeurerai donc ainsi, immobile, jusqu'au moment où je fus tiré de mon rêve par des grognements de chiens et par la voix de l'homme, qui me parlait. Savez-vous ce que cette voix disait?... Non, n'est-ce pas?... Eh bien, elle me disait : — - D'où diable viens-tu? « Oui, telles étaient les paroles textuelles que j'entendais prononcer, Bec-de-Livre, en guise de bienvenue, sur les bords du lac Temescal, il y a cinquante-sept ans exactement. Et jamais mots ne me semblèrent plus doux. Je rouvris les yeux. « Devant moi je vis un homme de haute taille, au regard sombre et dur, à la mâchoire lourde, au front oblique, Je me laissai glisser, plutôt que je descendis de cheval, et tout ce que je sais, c'est que 7 la minute d'après, je pressais ses mains dans les miennes en pleurant. Je l'aurais embrassé. « Il ne répondit point à mes effusions, me jeta un coup d'oeil soupçonneux et s'éloigna »

The text on this page is estimated to be only 11.53% accurate

VESTA VAN WARDEN . 107 gna de moi. Je courus aprfes lui, me crampon* nai & ses mains et sanglotai de plus belle. » A ce souvenir, la voix de l'aieul părut se briser et des larmes coulărent derechef le long de ses joues. Tandis que les gamins l'observaient en ricanant, ii reprit : '— Je voulais le serrer dans mes bras, ĩe couvrir de baisers, Et lui ne voulait pas, C'ĕtait une brute, une brute parfaite, L'ătro le plus antipathique qui se puisse imaginei\ Il s'appelait... Comment donc s'appelait-il ? Je ne me souviens plus de son vvai nom. Mais on le dĕnommait le Chauffeur. C'ftait le nom de son ancienne profession, et ii l'avait conserva Et voilă pourquoi la tribu qu'il a fondĕe s'appelle la Tribu des Chauffeurs. « C'etait un vilain individu, violent et injuste, Je n'ai Jamais pu comprendre pourquoi la Peste fĕcarlate l'avait epargne, Il serablait, a le voir, qu'en dăpit de nos risibles leĕons de philosophie ii n'y eut pas de justice dans FUnivers, Maintenant qu'il ne pouvait plus parler automobiles, moteurs et essence, ii etait incapable de plus rien dire, sinon de se vanter de tous lestourspendables

The text on this page is estimated to be only 12.76% accurate

108 LA PESTE E CAR LATE qu'il avait joué à ses anciens patrons, comment il les escroquait et volait. Il ne tarissait pas sur ce chapitre, et se rengorgeait de ses méfaits. Et pourtant il fut éparpillé tandis que des millions et des milliards d'hommes, meilleurs que lui, furent détruits. « Je le suivis jusqu'à son campement, où je fis connaissance avec sa femme. « Voilà surtout qui était stupéfiant et pitoyable! Je reconnus cette femme, C'était Vesta Van Warden, l'ancienne jeune épouse du banquier John Van Warden. Oui, elle-même qui, vêtue de haillonset pleinede cicatrices, les mains calleuses, déformées par les plus durs travaux, était penchée au-dessus du feu du campement et cuisinait le dîner comme un simple marmiton ! Vesta Van Warden, née dans la pompe opulente du plus puissant baron de la finance que le monde eut jamais connu! « Son père, Philip Saxon avait été, jusqu'à sa mort, président des Magnats de l'Industrie. Nul doute que s'il avait eu un fils le fils ne lui eut tout naturellement succédé, comme un rejeton royal héritier de la couronne.

The text on this page is estimated to be only 13.55% accurate

VESTA VAN WARDEN 100 Mais son seul enfant avait &t& cette fille, fleur parfaite de la grâce et de la culture de notre vicieuse civilisation. En l'espousant, John Van Warden, riche & millions, reçut de Philip Saxon l'investiture de son titre et de sa fonction. Il y ajouta le titre de premier Ministre du Contrôle International des peuples, et il avait en fait, plusieurs années durant, gouverné le monde. Vesta avait-elle réellement aimé son mari?.. Avait-elle eu pour lui cette folle passion que chantent les poètes?... Je me permets d'en douter. Ce fut avant tout un mariage politique, comme il s'en pratiquait dans les anciennes Cours. « Et c'est, cette femme qui faisait cuire le ragout de poisson, dans un vieux pot encrassé de suie ! Et l'âcre fumée qui tourbillonnait au vent, irritait et rendait rouges ses yeux admirables ! » Triste était son histoire. Comme le Chauffeur et comme moi-même, elle était une des très rares survivantes de la Peste. Sur une des collines qui dominent la baie de San Francisco, Van Warden avait édifié un superbe palais d'été, entouré d'un parc

The text on this page is estimated to be only 10.51% accurate

110 LA PESTE & CARLATE immense. Van Warden y envoya sa fille dès qu'elle clata le fléau. Des gardiens en armes défendaient à quiconque l'entrée de la propriété et rien n'y pénétrait, vivres ou lettres, qui n'eût été au préalable rigoureusement désinfecté. « La Peste cependant était entrée, tuant les gardiens à leur poste, les domestiques dans leur travail et balayant toute l'armée des intendants et des serviteurs — de ceux du moins qui n'avaient pas pris la fuite pour aller mourir ailleurs. Si bien qu'à la fin Vesta se trouva être la seule en vie dans le harnier de son palais. « Le Chauffeur était l'un des anciens domestiques qui s'étaient enfuis. Il revint dans la propriété, deux mois après, et découvrit la jeune femme, dans un petit pavillon du parc, où elle s'était installée. « Effrayée à la vue de cette brute, elle se sauva, en se dissimulant parmi les arbres. Elle marcha à l'aventure tout le jour et toute la nuit, elle dont les tendres pieds et le corps délicat n'avaient jamais connu la meurtrissure des cailloux et la blessure sanglante des

The text on this page is estimated to be only 10.11% accurate

VESTA VAN WARDEN 111 6pines. Le Chauffeur la poursuivit et ii la rejoignit vers l'aube. « Il commenca â la frapper. Vous me comprenez bien, n'est-ce pas? Il frappait de ses 6normes poings la frele jeune femme. Il voulait que, ddsornais, elle lui obfît en tout. Il prâtendait qu'elle fât d^sox^mais son esclave. C'6tait elle qui ramasserait le bois pour faire le feu,pour s'occuperde la cuisineet des plus viles besognes.Elle qui, de sa viejn'avait eonnu le moindre travail manuel. Et elle ob6it, Elle subit son airibur et se fit sa domestique, Tandis que lui, un vrai sauvage, se reposait tout le jour, en donnant des ordres â son esclave, en surveillant leur ex6cution. En dchors du soin de chasser la viande et de pecher le poisson, ce fainâant se tournait les pouces,du matin an soir,du soir au matin,» Bec-de-Lievre approuva et declara aux autres garçons : — Cest bien lâ le portrait du Chauffeur* Je Tai connu avânt sa mort.C'etaitun homme peu ordinaire. Il fabriquait, pour se distraire, des mecaniques qui marchaient toutes seules. Mon père k moi avait epouse sa fille. Il les

The text on this page is estimated to be only 12.03% accurate

112 IA PESTE ECARtATE battait tous les deux, et moi aussi, qui
étais tout gosse, Tout le monde devait lui obéir c'était une ignoble brute.
Comme il était en train de mourir et comme je m'étais approché trop près
de lui, il empoigna un long baton qu'il avait toujours à portée de sa main et
faillit m'ouvrir le crâne. A "ce souvenir rétrospectif, Bec-de-Lièvre frotta sa
tête ronde, comme s'il y avait encore mal, tandis que les autres enfants
faisaient cercle autour de lui et que le vieillard, les yeux levés au ciel, se
marmotait à lui-même on ne sait quelles mystérieuses paroles, au sujet de
Vesta Van Warden, la squaw qui fonda la Tribu des Chauffeurs. Il
poursuivit : — Vous ne pouvez saisir, mes enfants, toute l'horreur de la
situation. Le Chauffeur était hier encore ce qu'on appelait un domestique.
Oui, un do-mes-ti-que. C'est-à-dire qu'il passait sa vie à obéir, à baisser la
tête et à faire des courbettes devant celle qui était devenue maintenant son
esclave. Elle était là. C'est le nom des femmes indiennes. (Vote des
Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 14.23% accurate

VKSTA VAN WABDEN 113 une reine de la vie, par sa naissance et par son mariage. Dans le creux de sa petite main blanche et rose, elle tenait le sort de millions d'homnies et elle commandait â des centaines d'autres domestiques, tout parçils, au point de vuo social, au Chauffeur. Durant les jours qui avaient precede la Peste Ecarlate, le plus l<5ger contact avec un etre do cette sorte eut ete pour elle une incffacable souillure. Oui ii en 6tait ainsi autrefois. « Je me souviens avoir vu un jour Mistress Goldwyn, la femme d'un autre Magnat; au moment ou elle montait sur la plateforme d'embarquement de son graud dirigeable. Elle laissa choir son ombrelle. Cellc-ci fut ramasee par un domestique, qui s'oublia jusqu'à lui presentee directement l'objet ; oui, â ellc-meme, la femme toutc-puissante. Elle recula, comme si elle avait eu en face d'elle un lepreux, et fit un signe â son secretaire, qui ne la quittait pas, afin qu'il prît l'ombrelle et la lui remit. Elle ordonna en outre que fut releve le nom de Faudaeieux domestique et qu'on l'envoyât sur-le-champ, Vesta Van Warden 6tait une femme de ee

The text on this page is estimated to be only 10.17% accurate

114 LA TESTE ECAKLATE genre, Et le Chauffeur la battit, jusqu'à ce qu'elle consentit à être sa servante. «Bill... Voilà que son nom me revient... Bill, le Chauffeur, était un affreux coquin, un être vil entre tous, dépourvu de toute culture et de toute galanterie envers les femmes, Et c'est à lui que revint la merveille des femmes, Vesta Van Warden ! Ce sont là des choses raffinées qui vous échappent, mes petits enfants. Car vous êtes vous-mêmes de petits sauvages, des natures des primaires. Vesta à cet homme ! C'était scandaleux... « Pourquoi, aussi bien, ne m'était-elle pas échue ? Je m'en fusse parfaitement accommodé. J'étais, moi, un homme cultivé, bien éduqué et honorable, professeur d'une grande université. Il n'y a pas, je vous l'ai dit, de justice sur cette terre, « Au temps de sa grandeur, elle était tellement au-dessus de moi qu'elle n'eut même pas daigné s'apercevoir que j'existais. Mais, après la Peste Écarlate, j'eusse été pour elle un excellent parti. Au lieu de cela, voyez dans quel abîme de dégradation elle tomba ! Et elle m'eut aimé, aimé, oui, j'en suis persuadé.

The text on this page is estimated to be only 9.21% accurate

VESTA VAN WARDEN 115 Car le cataclysme effroyable qui nous reunit me permit de la connaître de près, d'interroger ses beaux yeux, de converser avec elle, de prendre sa main dans la mienne, de l'aimer et de savoir qu'elle aussi éprouvait pour moi les sentiments les plus tendres. Elle me préférait au chauffeur, c'était visible. Pourquoi la Peste, qui avait détruit tant de millions d'hommes, avait-elle justement épargné celui-là? « Un après-midi, tandis que le Chauffeur était parti à la pêche et que j'étais demeure seul avec elle, elle me conjura de le tuer, Elle m'en supplia, avec des larmes dans les yeux. Mais le bandit était robuste et redoutable, et je n'osai pas tenter l'entreprise, Je lui offris, quelques jours après, un cheval, mon poney et mes chiens, s'il consentait à me céder Vesta. Il me rit au nez et refusa avec insolence* « Il me répondit que, dans les temps anciens, il avait été un domestique, de la boue que foulait aux pieds les hommes comme moi et les femmes comme elle, Maintenant la roue avait tourné. Il possédait la puissance

The text on this page is estimated to be only 10.93% accurate

116 J.A PESTE ECAUtATE belle femme du monde, elle lui pr[^]parait sa nourriture et soignait les enfants qu'il lui avait faits* — Tu as eu ton heure, camarade ! me dit-il. J'ai la mienne, aujourd'hui. Et elle me convient fort, par ma foi ! Le passé est fini, bien fini. et je ne tiens pas à y revenir, <(C'est ainsi qu'il me parla. Mais pas avec les mêmes mots. Car c'était un homme horriblement vulgaire et il ne pouvait rien dire sans protraiter les plus épouvantables jurons, Il ajouta que, s'il me surprenait à cligner de l'œil vers sa femme, il me tordrait le cou et la battrait, jusqu'à ce qu'elle en reste sur le carreau. Que pouvais-je faire ? J'avais peur, car il était le plus fort. « Dès le premier soir où je découvris le campement du Chauffeur, Vesta et moi, nous avons eu une longue conversation, touchant bien des choses aimées de l'ancien monde évanoui. Nous avons causé livres et poésie. Le Chauffeur nous écoutait, en grimaçant et en ricanant. Cela l'ennuyait et irritait d'entendre parler de ce qu'il ignorait et ne pouvait comprendre*

The text on this page is estimated to be only 10.25% accurate

VESTA VAN \VaHDEN 117 « Il nous interrompit h la fin et declara : — Je te présente, professeur Smith, Vesta Var Warden, qui fut jadis la femme de Van Warden, le Magnat. Cette beauté arrogante et majestueuse est maintenant ma squaw. Elle va, devant toi, me retirer mes mocassins. Femme, fais vite ! Montre h Mister Smith comme je t'ai bien dressée. « Je vis la malheureuse grincer des dents et une flamme de colère lui monter au visage « Le Chauffeur dégagea son bras et recula son pomg noueux, prêt k frapper. La crainte s'empara de moi et je me levai, pour m'éloigner, afin de n'être pas témoin. Mais le bourreau se mit à rire et me menaça moi-même d'une volée en règle, si je ne demeurais point h admirer la scène. « Contraint et force, je me rassis donc près du feu du campement, au bord du lac Temescal, et je vis Vesta Van Warden s'agenouiller devant cette brute humaine, grimagante et poilue, et tirer l'un après l'autre les deux mocassins du gorille S <* Non, non, vous ne pouvez comprendre, mes chers enfants, vous que la sauvagerie

The text on this page is estimated to be only 10.62% accurate

118 h\ PESTE feCAttATE environne et qui n'avez rien connu
dupasse.,. « Le Chauffeur semblait la couyer des yeux, tandis qu'elle peinait
k cctte besogne immonde. — Elle est, dit-il, rompue à la bride et au licoI?
professeur Smith. Un peu tetue parfois, Oui, tun peu tetue. Mais un bon
coup de poîng ou une forte gifle sur la joue la rendent rapidement aussi
gentille et douce qu'un agneau, « Un beau jour, le Chauffeur me paria
comme suit : — Tout est â refaire ici-bas, professeur. Cest â nous de
multîplier ct de repeupler la terre. Tu n'as pas de femme et je ne suis point
dispos6 â te preter la mienne. Ce n'est pas ici le Paradis Terrestre. Mais je
suis bon bougre. Ecoute-moi, professeur Smith ! « Il xne inontra du
doigt leur derniere enfant â peine âge d'un an. — Cest une fille, continua-t-il.
Je te la donne pour femme. Seulement ii te faudra attendre qu'elle ait un peu
grandi. Riche idee, n'est-ce pas? Ici nous sommes tous 6gaux et, s'il y avait
une hierarchie, c'est moi

The text on this page is estimated to be only 8.73% accurate

VESTA VAN WARDEN qui serais le plus gros crapaud de la mare. Mais jo ne suis pas intraitable, oh non I Je te fais donc l'honneur, professeur S;mith, le très grand honneur de t'accorder comme flanele ma fille et celle de Vesta Van Warden... Tout de meme, dommage, n'est-ce pas? que Van Warden ne soit pas ici, dans un corn, pour etre témoin !

The text on this page is estimated to be only 7.71% accurate

VII POUR RBPI2UPLER I<A TERRK « Je demeurai, l'âme angoissée, durant un mois environ, au campement du Chauffeur. Jusqu'au jour où, sans doute de me voir et irrité de la mauvaise influence qu'à son jugement j'exerçais sur Vesta, il jugea bon de se débarrasser de moi, « Dans ce but, il me conta, d'un air détaché; que, l'année prudente, comme il errait parmi les collines de Contra Costa, il avait aperçu une fumée. « Je tressautai. Cela signifiait que, de ce côté, il existait d'autres créatures humaines! Et il m'avait caché, pendant un mois, cette inestimable et précieuse nouvelle ! « Je me mis en route aussitôt, avec mes deux chiens et mes deux chevaux, à travers les collines de Contra Costa, vers les Détroits de Carquinez.

The text on this page is estimated to be only 8.27% accurate

122 Î«A PESTE ^CARIATE « Je n'aperçus, du faite des collines aucune fum<5e. Mais à leur pied, à Port Costa, je dŕœouvris un petit bâteau en acier, amarrâ à la rive. J'y embarquai avec mes animaux. Un vieux bout do toile, qui me tomba sous la main, me servit de voile, et une brise du sud me poussa jusqu'aux ruines de Vallejo, « Là, dans les faubourgs de la viile, je rencontrai les traces certaines d'un campement, r^cemment abandonn6. De nombreuses coquilles . de peignes m'expliquaient pourquoi ceux qui les avaient laissees derriere eux 6taient venus jusqu'aux D4troits K « Ils'agissaitjeomme jel'appris paria suite, de la Tribu des Santa Roŕa, et je suivis ses traces par l'ancxen sentier qui longeait le chemin de fer, à travers les marais saîants qui s'^tendciit jusqu'à la vallee de Sonoma 2. « Je dSeouvris le campement des Santa 1. Espece de mollusque comestible, dont la large coquille plate s'evase en forme do peigne de femme; d'ofc son nom. Les Delroits sont ceux qui reunissent entre elles les diverses parties de la baie cie San Francisco (Noie des Traducteurs.) 2. Cest dans la vallee de Sonoma, au nord de la baie de SanFrancisco, et a Glen EHen, que Jack London se constitua la belle et vaste propri6t6 oii H est mort en1916, à quarante ans. Santa Roŕa est une viile nu nord-ouest de Sonoma. [Idem.)

The text on this page is estimated to be only 8.32% accurate

POUR REPEUPLER LA TERRE 123 Rosa dans rancienne
briqueterie de Glen Ellen. Il y avait en tout dix-huit personnes, Dcux d'entre
clles ^talent des vieillards : un nomrn6 Jones, ex-banquier, et un certain
Harrisson, usurier en retrăite, qui avait pris pour femme Pcx-intendante de
l'Hospice des Fous de Napa, qu'il avait rencontrSe, De tous les habitants de
la viile de Napa et des petites villes et villages de cette populeuse valide,
cette femme «Stait la seule survivante1. « Puis venaient trois jeunes
hommes : Cardiff et Hole, anciens fermiers, et Wainwright, un homme du
commun, ancien journalier. <c Tous trois avaient, en errant, trouve femme.
Hole, un rustre illettre, etait tomb6 sur Măstress Isadora, qui «Hait, avec
Vesta Van Warden, la plus belle femme de Californie qui eut 6chapp6 āla
Peste Ecarlate, C'etait une cantatrice admirable, cĕlĕbre dans FUnivers
entier, et cile se trouvait en tournee ā San Francisco, lorsqu'eclata le fleau.
Eĭle me 1. Napa est situ6, corame Vallejo, sur la cOte nord de la baie de San
Francisco, au sud-est de Sonoma. {Noie des Traducieurs.) r

The text on this page is estimated to be only 8.74% accurate

124 IA PESTE ^CABLATE ; t j .' conta, des heures durant, ses aventures, jusqu'au moment oix elle fut enfin recueflle, ■ j et sans nul doute sauv6e do la mort, par Hole, dans la Foret de Mendocino. Elle devint — et elle n'avait rien de micux a faire — la femme de cet honlmc qui, sous sa rude Acorce et en dâpit de son ignorance, 6tait honnête et bon. Aussi 6tait-elle bien plus heureuse en sa compagnie que Veste* Van Warden dans celle du Chauffeur. « Les f emmes de Cardiff et de Wainwrîght &aient des filles du peuplc, solides et bien' constitudes, et accoutum6es aux travaux manuels, le type voulu pour la nouvclle existence qu'elles etaient appelees à vivre. « Ajoutez, pour parfaire le compte, deux idiots 6chapp6s de l'Hospice de Napa, six jeunes enfants, n6s depuis la formation de la colonie, et finalement Bertha. «Bertha 6tait une brave, une excellente femme, Bec-de-Lievre, en d6pit des sareasmes que ton pfere lui decochait constamment. Je la pris pour femme et m'en trouvai bien. l\ Puis, ce fut votre grand'mere, Edwin et Bec-de-Lievre, et la tiennc aussi, Hou-Hou. r i \ l

The text on this page is estimated to be only 10.99% accurate

VOUU ttEPUUPLEft tA TI-UUIE 125 Ta grand'mfere maternelle, Bec-de-Li&vre, car ton pere, qui 6tait lui-mfime le fils aîn6 de Vesta Van Warden, et du Chauffeur, convola avec Vera, notre fille aînêe. « Je devins donc le dix-neuvieme membre de la Tribu des Santa Roça. Elle s'augmenta, après moi, de deux autres membrcs. Le premier fut Mongerson. C'6tait un descendant des Magnats. Je vous ai d6jâ parii de lui. Apres avoir fui en avion, ii crra, pendant huit annees, parmi les solitudes de la Colombêe, avânt do s'en revenir vers le sud, et de nous rejoindre. Il attendit douze ans encore, avânt que Mary, ma deuxieme fille, fut nubile et qu'il pftt l'epouser, « Le second fut Johnson, qui fonda la Tribu d'Utah. Il arrivait de la province d'Utah, un pays tras eloigne d'iei, au delâ des grands dcsrts, vers l'Est.Ce n'est que vingt-sept ans apres la Peste Ecarlate qu'il atteignit la Californie. « Dans tout le pays d'Utah, nous dit-il, ii n'y avait eu, k sa connaissance, que.trois survivants. Tous trois de sexe mâle. Pendant de nombreuses annees, ces trois hommes chas

The text on this page is estimated to be only 12.63% accurate

* 126 LA PESTE ECARLATE : t serent et vdcurent ensemble, jusqu'à ce qu'enfin, las de leur solitude el desireux de procr[^]er, pour que la race humaine ne disparat point de notre planete, ils firent route vers l'oucst, esp[^]rant trouver des femmes vivantes en Californie. « Seul Johnson soi'tit indemne du Grand Desert, ou ses deux compagnons avaient peri, Il avait quarante-six ans quand ii se joignit à nous. Il 6pousa la troisi[^]me fille de Hole et d'Isadora, et son fils aînc convola avec ta tante, Bcc-de-Lievre, ta tante qui etait ellememe la troisifeme fille du Chauffeur et de Vesta Van Warden. « Johnson etait un homme plein de force et d'initiative. Il se separa des Santa Roça, pour faire bande à part et aller f ormer, à San Jose, une tribu nouvelle, la Tribu d'Utah. Ce n'est encore qu'une toute petite tribu de sept membres. Johnson est mort aujourd'hui ; mais ses descendants ont heritd de son iniei* ligence et de son energie. Nul doute qu'eux et leurs enfants ne soient appeles à jouer un role important dans la rccivilisation de Punivers.

The text on this page is estimated to be only 11.61% accurate

POUR REPEUPLER LA TERRE 127 « Je ne connais, en dehors de ces trois tribus, que deux autres groupements humains : la Tribu de Los Angelitos et celle des Carmelitos ; celle-ci fut fondée par un homme, nommé Lopez, descendant des anciens Mexicains, qui était très sombre de peau et qui avait été vacher dans le ranch, et puis une femme, ancienne servante au Grand Hotel del Monte. Nous ne nous rencontrâmes avec eux qu'au bout de sept ans, comme ils étaient venus en exploration jusqu'en cette région. Ils habitaient beaucoup plus vers le sud, un beau pays où il fait excessivement chaud, « Je ne crois pas, mes enfants, qu'il existe à l'heure actuelle, sur la terre, plus de trois à quatre cents habitants. Depuis que Johnson a traversé le Grand Desert, en venant d'Utah aucun signe de vie, aucune nouvelle ne nous sont venus de l'Est, ni de nulle part. « Le monde magnifique et puissant que j'ai connu, aux jours de mon enfance et à ceux de ma jeunesse, a disparu. Il s'est anéanti. Je suis, à cette heure, le dernier survivant de la Peste Écarlate et seul je connais les merveilles du passé lointain. L'homme

The text on this page is estimated to be only 8.82% accurate

128 LA PESTE ECARLATE qui fut jadis le maître de la planète, maître de la terre, de la mer et du ciel, l'homme, qui fut un vrai Dieu, est retourné à son primitif état de sauvagerie et cherche sa vie long ! ' des cours d'eau 1 « Mais il se multiplie rapidement. Ta sœur, | Bec-de-Lièvre ? a déjà quatre enfants. Nous préparons la voie & un autre saut vers la civilisation, voie lointaine encore, assurément, très lointaine même, mais insurmontable. Dans une centaine de générations, nos descendants, trop nombreux en ce pays, traverseront les : Sicras et, génération par génération, se répandront vers l'Est, sur le grand continent américain. « Beaucoup de temps s'écoulera d'ici là, Nox, sommes redescendus très bas, désespérément bas. Si seulement un homme de science, physicien ou chimiste, avait survécu ! Quelle aide précieuse il nous apporterait ! Mais cela ne devait pas être et de la science ' nous avons tout oublié. « Le Chauffeur s'était remis à travailler le) fer. C'est lui qui a construit cette forge que { nous utilisons aujourd'hui. C'était ? malheur

The text on this page is estimated to be only 11.39% accurate

TOUR HEPEUPLEU LA TERRE 129 reusement? un paresseux qui borna lâ son effort et qui, quand ii niourut, emporla avcc lui tout ce qu'il connaissait de la m6canique et de Part de travailler les metaux. Moi, je n'entendais rien â ces choses. J'6tais un Iettr67 sans plus, un humaniste. Et les autres survivants 4taient d6nu6s de toute instruction. Le Chauffeur avait r6ussi encore deux op6rations, que nous connaissons par lui : la fabrication, par fermentation, de Palcool et des boissons fortes, et la culture du tabac. Il en profitait pour s'enivrer, et c'est dans un accâs d'ivresse qu'il a tu6 Vesta Van Warden. De cela je suis fermement persuade, quoiqu'il ait toujours prfitendu qu'elle s'etait noy6e en tombant dans le lac Temescal. ce Et maintenant, mes chers petits enfants, laissez-moi vous donner quelques bons conseils, dont vous aurez interet â faire votre profit dans la vie. « Mefiez-vous, tout d'abord, des charlatans et des sorciers, qui se disent medecins. Ce sont des gens dangereux au premier chef, qui avilissent et deshonorent, dans notre

The text on this page is estimated to be only 12.19% accurate

130 t«A PESTE äCAKtATE petit monde, ce qui itait autrefois la plus noble des professions. « Je vois, autour de moi, la superstition en leur pouvoir, faire chaque jour des progres nouvcaux, Et ce mal ira toujours en empirant, tellement l'homme s'est d6grade. Ces pr6tendus docteurs sont, je vous l'assure, de fiefffs voleurs, des mâcrfa.iits issus de l'Enfer, qui n'ont qu'un but, mettre sur vous leur emprise et tirer de vous tont ce que vous possfdez. « Voyez, par exemple, ce jeune homme aux yeux de travers, connu parmi nous sous le nom du « Louoheur », Il vend â tout le monde des charmes ct sortil&ges contre les maladies, et ne revient jamais bredouille de ses tourn6es. Il va meme jusqu'â promettre le beau temps, en 6change de bonne viande et de bonnes fourrures. A ceux qui se permettent de le contredire et de se proclamer ouvertement ses ennemis, ii envoie ce qu'il appelle le baton de la mojt. « Moi, Tancien Professeur Smith, James Howard Smith, j^ffirme qu'il se vante et qu'il ment effrom,ement. Je le lui ai dit en

The text on this page is estimated to be only 13.30% accurate

POUR REPEUPLER LA TERRE 131 pleine figure. Pourquoi ne m'a-t-il pas, en rdponse, envoy£ le baton de Ia mort? Parce qu'il sait bien qu'avec moi ses jongleries ne prennent pas, Mais toi, Bec-de-Liivre, tu es tellement enfonc<§ dans cette superstition que si, cette nuit, en t^veillant, tu trouvais â cote de toi le baton de Ia mort, tu en tnourrais sans aucun doute. Et tu mourrais, non pas parce que ce baton a un pouvoir quelconque, mais parce que tu n'es qu'un petit sauvage, â l'esprit credule et obscurei ! <(Il faut dāruire tous ces exploiters de la cr6dulit6 publique, et puis aussi retrouver ces inventions utiles que nous avons per-t dues. C'est pourquoi, c'est pour vous aider dans ce travail, que je dois vous dire certaines choses que vous, mes enfants, repeterez â votre tour â vos enfants, quand vous en aurez. <(Vous devrez leur repeter que Feau, lorsqu'elle est chauffee par le feu, se transforme en une substance merveilleuse qu'on nomme vapeur, que cette vapeur est plus forte et puissante que dix miile hommes reunis, et que, convenablement maniee et dirigee, elle

The text on this page is estimated to be only 11.99% accurate

132 I, A PESTE ECARLATE est susceptible d'accomplir toutes les besognes de l'homme. « Il y a encore d'autres choses fort utiles à savoir. L'électricité, qui produit dans le ciel les éclairs, est aussi une servante de l'homme, Elle a été jadis son esclave et elle le redeviendra un jour. « L'alphabet est une invention toute différente, mais non moins précieuse. Sa connaissance me permet de lire dans les livres et de comprendre le sens d'une foule de petits signes qui y sont imprimés, tandis que vous, mes petits enfants sauvages, vous ne connaissez que l'écriture grossière des images figurées, qui représentent les divers objets. « Dans la grotte de la Colline du Telegraph, qui est fort sèche et que vous connaissez bien, et vers laquelle vous me voyez souvent me diriger, sur cette falaise, j'ai réuni beaucoup de livres, retrouvés par moi, et qui contiennent un résumé de la sagesse humaine. J'y ai placé aussi un alphabet, avec clef explicative, qui permet de lire et de comprendre son rapport avec l'écriture des images. Un jour viendra où les hommes, moins

The text on this page is estimated to be only 11.92% accurate

POUR REPEUPLER LA TERRE 133 occupSs des besoins de leur vie matérielle, r^apprendront à lire, Alors, si aucun accident n'a d^truit ma grotte et son contenu, ils sauront que le Profcsseur James Howard Smith a v6cu jadis et a sauv6 pour eux le legs spirituel des Aneiens. « Ce que Thomime futur ne manquera pas aussi de retrouver, j'en suis assur6? c'est la formule de pr6paration de la poudre à fusil. C'est cette poudre noirâtre qui nous permettait autrefois de tuer à longue distance. Certaines matiâres, que Fon retire du sol, m6lang6es en proportions convenables, donnent la poudre à fusil. Cela doit etre explique dans mes livres. Mais je suis trop vieux et je manquerais, du reste, des ustensiles necessaires pour r6ussir dans cette fabrication. Je le regrette. Car mon premier coup de fusil serait ppur d^barrasser la terre du Loucheur, de ce charlatan qui fait fleurir d6jâ la superstition et commerce à empoisonner d'elle rhumanitS qui renaît. » Mais Hou-Hou protesta : — Le Loucheur, dit-il, est un grand savant! DSs que je serai homme, firai le trouver.

The text on this page is estimated to be only 11.55% accurate

134 I-A PESTE ECARLATE Je lui donnerai toutes xnes châvres, toute la viande et toutes les fourrures que je pourrai me procurer, afin qu'il m'enseigne ses secrets et m'apprenne à devenir comme lui un docteur. Alors je serai craint et respecté, comme il l'est lui-même. Tout le monde s'aplatira à mes pieds, dans la boue. Le vieillard secoua gravement la tête et murmura : — Il est étrange d'entendre les mêmes absurdités et sottises, que formulaient les anciens hommes, tomber des lèvres d'un petit sauvage, sale et vêtu de peaux de bêtes. L'univers a été à l'envers, et l'homme demeure toujours identique... Bec-de-Lièvre intervint dans la discussion et se mit à gourmander superbement Hou-Hou : — Tu ne m'en feras pas accroire, je te préviens ! dit-il. Si je te paie un jour, pour envoyer à quelqu'un le bâton de la mort, et s'il ne fonctionne pas, je te défonce la tête, Hou-Hou ! Oui, je te défonce la tête ! Tu m'entends bien ? — Moi, dit Edwin doucement, je veux ne

The text on this page is estimated to be only 12.50% accurate

POUR REPEUPLER LA TERRE 135 jamais oublier ce que grand-père nous a dit de la poudre à fusil. Quand j'aurai trouvé le moyen de la fabriquer, c'est moi qui vous ferai marcher tous, Toi, Bec-de-Lièvre, tu chasseras pour moi et tu me rapporteras ma viande. Et toi, Hou-Hou, quand tu seras Doc*teur, tu enverras le bâton de la mort où je voudrai, et chacun me craindra. Si Bec-de-Lièvre essaye de te défoncer la tête, c'est à moi qu'il aura affaire, et je le tuerai avec ma poudre- Grand-père n'est pas si sot que vous croyez. Je mettrai ses leçons à profit et je vous dominerai tous. L'âeul secoua la tête avec tristesse. — La même histoire, dit-il en se parlant à lui-même, recommencera. Les hommes se multiplieront, puis ils se battront entre eux. Rien ne pourra empêcher, Quand ils auront retrouvé la poudre, c'est par milliers, puis par millions, qu'ils s'entretueront, Et c'est ainsi, par le feu et par le sang, qu'une nouvelle civilisation se formera. Peut-être lui faudra-t-il, pour atteindre son apogée, vingt mille» quarante mille, cinquante mille ans. Les trois types éternels de domination, le

The text on this page is estimated to be only 9.37% accurate

13G XA. PESTE feCARLATE pretre, le soldat, le roi y
reparaîtront d'eux-mêmes. La sagesse des temps écoulés, qui sera celle des
temps futurs, est sortie de la bouche de ces gamins. La masse peinera et
travaillera comme par le passé. Et, sur un tas de carcasses sanglantes, croîtra
toujours l'étonnante et merveilleuse beauté de la civilisation. Quand bien
même je détruirais tous les livres de la grotte, le résultat serait le même,
l'histoire du monde n'en reprendrait pas moins son cours éternel ! Bec-
de-Lièvre se leva. Il regarda le soleil qui baissait de plus en plus et jeta un
coup d'oeil sur ses chèvres qui continuaient à brouter paisiblement. — Le
vieux nous assomme, à ronchonner comme il fait. Il est aux trois quarts
gâteaux, il est temps de s'en retourner au campement. Aide de Hou-Hou et
des chiens, Bec-de-Lièvre rassembla les chèvres et les poussa, par la piste de
la voie ferrée, vers la forêt profonde où ils disparurent. Edwin, sa queue de
cochon sur Poreille, était resté seul avec l'aïeul, qui continuait à

The text on this page is estimated to be only 12.06% accurate

POUH REPEUPLER LA TERRE 137 se parler à lui-même. Il observait avec amusement un petit troupeau de chevaux sauvages, qui étaient venus s'écabattre sur le sable de la grève, Il y en avait une vingtaine environ, des jeunes poulains de l'année pour la plupart et plusieurs juments, que conduisait un superbe étalon. La bête ardente se tenait face à la mer, dans l'écume du ressac, le cou renversé et la tête levée, les yeux étincelants d'un sauvage éclat, et reniflant des naseaux frais salés. — Qu'est cela? demanda le vieillard, en sortant enfin de sa rêverie. — Ce sont des chevaux, répondit Edwin.¹ C'est la première fois que j'en vois venir jusqu'ici. Les lions des montagnes, qui y deviennent de plus en plus nombreux, les chassent vers la mer. Le soleil allait disparaître à l'horizon. Dans le ciel où roulaient des gros nuages, son disque enflammé dardait un éventail de rayons rouges. Au delà des dunes du rivage pâle et désolé, où piaffaient les chevaux et venaient mourir les vagues, les lions marins se traînaient toujours sur les noirs récifs, où s'ébat

The text on this page is estimated to be only 11.55% accurate

133 tA PESTE ECAR1A/TE taient dans les flots, avec des meuglements de bataille ou d'amour, le vieux chant des premiers âges du monde. — Viens, grand-père, dit Edwin, en tirant le vieillard par le bras. Et tous deux, silhouettes hirsutes, vetues de peaux, tournant le dos au rivage, emboîterent le pas aux chèvres, vers la forêt? sur la piste de la voie ferrée.

The text on this page is estimated to be only 27.67% accurate

CONSTRUIRE UN FEU

The text on this page is estimated to be only 12.38% accurate

CONSTRUIRE UN FEU L'aube, ce jour-là, était froide et grise, très grise et très froide, lorsque Phomme, quittant le large tracé que dessinait le Yukon gelé, gravit le haut coteau qui s'élevait sur une des rives du fleuve et où se dessinait confusément une piste étroite, qui s'en allait vers Test, à travers l'épaisse forêt de sapins *. Le coteau était à pic. Une fois arrivé au sommet, Thomnie fit une pause, pour reprendre haleine ; puis, machinalement, il regarda sa montre. Elle marquait neuf heures. 1. Le Yukon, ou Yakou, dont le cours est long d'environ deux mille kilomètres, coule d'abord du sud au nord, sur le territoire canadien, parallèlement aux Montagnes Rocheuses et à la côte du Grand Océan Pacifique. Puis, traversant le Klondike et le Territoire d'Alaska, il tourne brusquement vers l'ouest, pour aller se jeter dans la mer de Behring. {Note des Traducteurs-}

The text on this page is estimated to be only 14.64% accurate

142 LA PESTE ECARLATE II n'y avait pas de soleil, pas un soupçon de soleil, quoique aucun nuage ne fut au ciel. Le firmament était pur, Et cependant un impénétrable voile semblait s'étendre sur toutes choses. De ténues et fines ténèbres, qui n'étaient pas la nuit, mais l'absence du soleil, tamisaient le plein jour et Tobscurecissaient. De cela, l'homme n'était pas inquiet. Depuis bien des semaines il n'avait point aperçu le soleil. Il savait que beaucoup d'autres devraient s'écouler encore avant que le globe joyeux, rompant la longue nuit polaire, commençât, pendant quelques secondes tout d'abord, à émerger vers le sud, au-dessus de la ligne d'horizon. Mais, se retournant, l'homme jeta un regard en arrière, vers la longue piste qu'il venait de parcourir. En dessous de lui s'étendait le Yukon, large d'un mille et prisonnier sous trois pieds de glace. Et cette glace elle-même était ensevelie sous trois pieds de neige. La neige, immaculée, ondoyait en molles ondulations, là où elle recouvrait les blocs

The text on this page is estimated to be only 12.87% accurate

CONSTRVIBE UN FEX7 143 chaotiques qui s'étaient formes
lors du gel du fleuve. Vers le nord st vers le sud, aussi loin que l'ceil pouvait
porter, s'étendait cette blancheur infinie, sur laquelle une ligne gri- " sâtre,
mince comme un cheveu, serpentait, en contournant les îles, recouvertes de
noirs sapins, qui 6gr^naient sur le fleuve leur chapelet. Cet imperceptible
trăit 6tait celui que venait de suivre Thoname, la piste connue qui? longue
de cinq cents milles vers le sud, s'en allait, dans cette direction, vers les
passes du Chilcoot, vers Dyea et le Pacifique, Vers le nord, la piste du
fleuve conduisait à Dawson, distant de soixante-dix milles, puis, milles
apres milles, vers le Detroit de Behring et le Fort Michel, sur la Mt. Polaire
2. Mais ni la ligne mystérieuse de Phorizon lointain, ni Pabsence du soleil?
ni le froid terrible qui s^vissait, ni toute cette ambiance de fantastique
desolation, ne troublaient 1. Dawson est un des principaux centres mîniers
du Klondike et du Pays de l'OrXe Fort Saint-Michel est situe dans
FAlasfea, sur le Golfe de Norton, qui s'ouvre entre la mer et le Detroit de
Behring. Rappelons que le miile anglais vaut un peu plus d'un kilometre et
denii, soit 1.609 metres. [Noie des Tradudeurs.)

The text on this page is estimated to be only 9.50% accurate

144 LA PESTE ECABLATE Thomnie au delà de ce qu'il était nécessaire; Ce n'était point qu'il fût autrement blasé de ce spectacle, Il était un nouveau venu, un Chechaquo⁷ et c'était son premier hiver sur la Terre du Nord *. Mais nulle imagination superflue ne venait jeter la peur dans son cerveau, D'esprit énergique et net devant les réalités, il ne s'attardait point à philosopher sur elles, En face de la formidable nature qui Petreignait, il ne m'était point sur la fragilité de l'être humain, sur la place qu'il lui a été assignée dans l'univers, sur les limites extrêmes du chaud et du froid, qui lui permettent d'y vivre ou Vy condamnent à mourir, et, s'il succombe, sur l'immortalité de son âme. Cinquante degrés sous zéro ne rimpressionnaient pas plus, en eux-mêmes, que quatre-vingts 1. Dans White-Fang, ou Croc-Blanc (Ch. XVI, le Dieu Fou), Jack London nous apprend que : « ...Les quelques hommes blancs qui se trouvaient à Fort-Yukon se denommaient eux-mêmes, avec orgueil, les Sour-Doughs, ou les Pâtes-Aîgres, parce qu'ils préparaient, sans levure, un pain légèrement acidulé. Ils ne professaient que du dédain pour les autres hommes blancs qu'amenaient les vapeurs et qu'ils désignaient sous le nom de Cheehacos, parce que ceux-ci faisaient, au contraire, lever leur pala pour le cuire. » {Note des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 12.90% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 145 degrds*. Tout ce qui Tint&ressait dans un pareil froid, c'est qu'il en Stait incommod<§. La morsure du gel faisait mal, et ii importait de s'en prdserver en fourrant ses mains dans d'6paisses mitaines, en rabattant sur ses oreilles les pattes de sa casquette, en prot<5geant ses jambes et ses pieds dans des bas et dans des mocassins 6pais. Cinquante degres sous z6ro, cJftait un fait, et rien de plus. Tournant donc â nouveau le dos au Yukon, ii s'appreta â continuer sa route. Afin de se renseigner approximativement sur le froid qu'il pouvait faire, ii cracha. Il entendit un bruit aigu, pareil â une petite explosion. Ce qui le fit un peu tressaillir. Il cracha derechef et, pour la seconde fois, avânt de choir sur la neige, la salive claqua dans l'air, L'homme n'ignorait pas qu'â cinquante degräs sous zero la salive claquait au moment ou elle touchait le sol Mais, pour avoir ainsi explosâ dans l'air, c'est que le froid, sans aucun doute, d^passait cinquante degres. De 1, Rappelons qu'il s'agit ici de Uegr6s Farhenheit. {Note des TraducUurs.) 10

The text on this page is estimated to be only 12.09% accurate

146 hA PESTE ECATILATE combien? Il ne le savait pas, Et que lui importait, en somme? Tout ce qui l'intéressait, c'était de rejoindre sans encombre d'autres hommes qui Fattaient sur la fourche gauche de PHenderson Creek, petit affluent du Yukon, où se trouvait leur a claim » *♦ Les camarades avaient gagné directement le but, par une piste de traverse, tandis que lui-même s'était détourné de son chemin, afin d'explorer la vallée du Yukon et de vérifier si les forêts de sapins de ses îles et de ses rives fourniraient, au printemps prochain, des rondins de taille voulue, pour l'exploitation de la mine, D'après ses prévisions, il rejoindrait ses compagnons au campement, vers six heures du soir. La nuit serait déjà tombée, Mais il se retrouverait en société, un feu joyeux crâpiterait, et un bon souper bien chaud l'attendrait, Pour ce qui était du déjeuner, il portait sur lui le nécessaire. Il posait la main sur une grosse bosse qui faisait saillie sous lui. Le claim est le lot & exploiter, devota à une équipe de chercheurs d'or. [Note des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 16.77% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 147 son vStement. Là, sous la chemise, à mSme sa peau nue, était un paquet de biscuits, enveloppés dans un mouchoir. C'était le seul moyen d'empêcher les biscuits de geler. Il se sourit à lui-même, satisfait en songeant que chacun de ces biscuits, après avoir été fendu en deux, avait été trempé dans du lard fumé, préalablement fondu, et renfennait, comme un sandwich, entre ses deux morceaux rapportés, une tranche grillée de ce même excellent lard. L'homme s'engouffra sous les grands sapins. La piste qu'il suivait était à peine tracée. Une couche de neige était tombée, depuis le passage du dernier traîneau. Et il se jouissait d'aller à pied, légèrement, sans autre charge que son déjeuner dans sa chemise. Ce froid, pourtant, le surprenait. De sa main, sans la sortir de la mitaine, il se frotta le nez, qui était gourde, puis la saillie de ses pommettes. Une barbe rousse abondante lui encadrait tout le visage. Mais les poils drus ne protégeaient point les pommettes qui saillaient, ni le nez qui, comme un cap, se projetait en avant, agressif, dans l'air glacial.

The text on this page is estimated to be only 11.82% accurate

148 LA PESTE ECARLATE Sur les talons de l'homme trotait un chien, un Enorme husky du pays, le type du vrai chien-loup, à la robe grise, et dont la nature, ni l'aspect ne semblaient guère différer de ceux de son frère, le loup sauvage, L'animal était déprimé par le froid prodigieux, Il savait que ce n'était pas là un temps pour voyager. Son instinct Ten avertissait plus sûrement que le raisonnement n'avait su le faire pour l'homme, Celui-ci eut-il eu un thermomètre, ce n'étaient pas, en effet, cinquante degrés, ni soixante, ni soixante-dix, mais soixante-quinze au-dessous du point de congélation que l'appareil eut marqué. Le chien ignorait tout des thermomètres, Sa notion du froid n'avait point la précision des calculs humains. Mais, en son cerveau rudimentaire, une crainte vague naissait, qui traversait sous sa menace. La bête, angoissée, se glissait derrière l'homme, silencieuse, interrogeant ardemment tous ses gestes, comme si elle s'attendait, à tout moment, à le voir s'en revenir vers le dernier campement où, s'arrêtant, chercher

The text on this page is estimated to be only 13.31% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 149 quelque part un abri, pour y construire un feu. Le husky connaissait la nécessité du feu, par un tel froid. En l'absence de la flamme bienfaisante, il eut du moins souhaité de se creuser un trou dans la neige, pour s'y taire à l'abri de l'air. Son haleine congelée avait poudré d'un givre blanc et cristallin ses bajoues, ses sourcils et son museau. La barbe rousse de l'homme et ses moustaches étaient congelées, elles aussi, mais plus solidement. Le dépôt de givre s'y transformait en un dépôt de glace, dont l'épaisseur augmentait à chaque bouffée de vapeur et de respiration qu'il exhalait. L'homme, de plus, chiquait et la muselière de glace qui lui encastrait les lèvres les rendait à ce point rigides qu'il lui était impossible de les faire jouer pour expectorer le jus de tabac. En sorte que celui-ci, mêlé à sa salive, ruisselait sur sa barbe, en stalactites, qui avaient la couleur brunâtre et la dureté de l'ambre, et dont la longueur augmentait sans cesse au-dessous de son menton. Si l'homme était tombé, sa barbe se fut

The text on this page is estimated to be only 11.53% accurate

150 LA PESTE ECARLATE brisée en morceaux. Mais ii se souciait peu de cet appendice. Tous les chiqueurs payaient au froid le même tribut, dans le Northland. Deux fois déjà, ii s'était trouv  dehors, avec des sautes de froid de cinquante et de soixante degr s du thermomètre   alcool, et le même phénomène s'était produit. Plusieurs milles durant, l'homme poursuivit son chemin   travers de vastes forêts plates. Il traversa ensuite un grand marecage g l  semé de bouquets d'arbustes noirs, et? arrive dans une vallée, ii descendit jusqu'  la berge d'un petit cours d'eau glacé, C' stait FHenderson Creek, Il consulta sa montre, Dix heures. Il sa vait qu'il marchait   une allure de quatre milles   l'heure, et ii en conclut qu'il serait arrivé, pour midi et demi,   la première fouille de la rivière, distante encore de dix milles. Il d cid  que, pour c lebrer cet beureux  v nement, ii mangerait son déjeuner, une fois arrive   ce point. Le chien, découragé? la queue pendant entre les jambes, reprit sa place derrière les t lons de son maître qui, de sa marche lege

The text on this page is estimated to be only 13.51% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 151 rement bălanele, se mit & suivre le lit de la rivifere. Plus profonde, la piste laissée par les derniers traîneaux qui avaient passé là était encore visible, Mais la neige avait recou* vert toute trace de pas humains. Il y avait un mois que personne n'avait remonté ni descendu le sileneieux vallon. L'homme allait toujours, d'un pas rSgulier* Son cerveau ne remuait pas de réflexions inutiles ; il ne pensait à rien, sinon au d6jeuner dont l'instant approchait, et qu'à six heures du soir il aurait retrouvé ses camarades. Il ne disait rien non plus, pour la raison majeure qu'il n'y avait personne avec qui engager la conversation, Et, d'ailleurs, eut-il voulu parler qu'il ne l'aurait pu? par l'effet de cette muscli&rc de glace qui lui fermait la bouche. Il se contentait de mâcher uniformément son tabac et d'allonger ainsi sa barbe d'ambre. La seule pensée qui lui revenait parfois, c'est qu'il faisait rfellement froid, que jamais encore il n'avait connu une pareille froidure. Tout en cheminant, il frottait automatiquement de ses mitaines, tantôt d'une main,

The text on this page is estimated to be only 13.77% accurate

ii fi i 152 LA PESTE ECARLATE tantôt de l'autre, ses pommettes et son nez* Mais ii avait beau frotter, la circulation ne semblait pas se rétablir. Dès qu'il cessait la friction, nez et pommettes redevenaient inertes. Il était certain maintenant, et ii s'en rendait compte, qu'il avait une partie du visage gelée* Et ii regrettait de ne s'être point fabriqué, avec du cuir, un masque special, retenu par des courroies, tel que celui que portait Bud, son camarade, lorsque la temperature baissait brusquement. Mais bah ! le malheur n'était point considerable. Avoir le nez et les joues gelées était fâcheux assurément, et fort douloureux par la suite, Mais on n'en mourait pas, et c'était le principal, L'homme allait, et la seule preoccupation de son cerveau indifferent était d'observer sans treve, et tres attentivement, la piste qu'il suivait, les crochets et les courbes de la riviere gelée, les amas de branches entraînées par les inondations printanieres, et qui formaient aujourd'hui de petits monticules neigeux qu'il convenait d'eviter, Il scrutait le sol, chaque fois presque avant d'y poser le

The text on this page is estimated to be only 14.32% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 153 pied. Il y eut un moment où il fit soudain un écart, comme un cheval qui prend peur, et où, se reculant de plusieurs pas, il contourna à distance la piste tracée. La rivière était entièrement gelée, jusqu'à son lit. Il ne l'ignorait pas, et connaissait qu'aucun cours d'eau ne saurait conserver une goutte liquide durant l'hiver arctique. Mais il savait aussi que des sources souterraines jaillissaient, en bouillonnant, des flancs des collines et se frayaient leur course sous la neige, pour rejoindre sous la glace le lit de la rivière et y continuer leur chemin. Même durant les plus grands froids, ces sources, que la neige et la glace protégeaient du contact de l'air, ne se prenaient jamais. Un grave danger en résultait et elles constituaient de vraies chausse-trappes. La couche neigeuse, qui les recouvrait et dissimulait, était épaisse, parfois, de trois pouces seulement, Parfois aussi de trois pieds, Il arrivait encore qu'une série de nappes d'eau et de couches de glace se superposaient sous la neige. En sorte que si la carapace supérieure venait à s'effondrer,

The text on this page is estimated to be only 12.54% accurate

154 LA PESTE à ARLATE celles qui suivaient en faisaient autant, et quiconque tombait dans Tun de ces traquenards était exposé à se trouver dans Feau jusqu'à mi-corps. Telle était la cause de l'effroi qui, tout à l'heure, s'était emparé de l'homme, Il avait senti la glace se dérober sous ses pas et entendu sous lui un craquement sinistre. Or, par cette température, avoir seulement les pieds mouillés pouvait être cause de graves et dangereux désagréments. Le moins, pour lui, qu'il en pût résulter, était de retarder son voyage, en l'obligeant à construire un feu, qui lui permit de se déchausser et de sécher à la flamme ses bas et ses mocassins. L'homme s'arrêta de marcher, pendant un instant, et observa la configuration de la vallée* Il conclut que les sources devaient venir de la droite, Tout en continuant à se frotter de temps à autre le nez et les pommettes, pour tâcher d'y ramener le sang, il reprit sa route en appuyant vers la rive gauche du fleuve. Il allait avec précaution, éprouvant du pied, à chaque pas, la solidité de la glace, Puis le sol parut redevenir plus > il

The text on this page is estimated to be only 11.48% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 155 ferme et le danger disparaître. Il prit dans une de ses poches une nouvelle chique, la souffla entre ses lèvres et, accélérant son allure, reprit sa marche à quatre milles à l'heure. Pendant les deux heures qui suivirent, il rencontra encore plusieurs de ces trappes. La neige, légèrement affaissée à ces endroits, y prenait une apparence cristalline particulière, qui Pavertissait du piège. Mais, comme un passage lui paraissait plus spécialement suspect, il contraignit le chien à marcher devant lui. L'animal, de plus en plus collé à ses talons, s'y refusa tout d'abord. Il fallut que l'homme le menât et le poussât en avant. Et, de fait, le chien, qui se hâtait, n'avait point parcouru la longueur d'une vingtaine de pas, qu'il enfonçait soudain et culbutait dans un trou d'eau. Il se remit vivement sur ses pattes et s'éloigna vers un sol plus solide. Les pattes du chien avaient été mouillées et la peau s'y était instantanément transformée en glace. L'animal, se laissant tomber sur la neige,

The text on this page is estimated to be only 13.00% accurate

156 LA PESTE ECARLATE */ > \ commen\$ a aussitôt k se
l6cher, puis, cette opération 6tant insuffisante, k enlever â coups de dents
les lamelles de glace qui pendaient de" tous ses poils. Un mysUrieux
instinct lui commandait d'agir ainsi. L'homme, qui savait qu'autrement la
bête ne pourrait plus continuer son chemin, vint â son secours. Il sortit de la
mitaine sa main droite et ^rracha aussi les glagons. Il n'exposa pas [ses
doigts, plus d'une minute, k la morsure de Vaiv et fut stup^fait de
l'engourdissement rapide dont ils étaient saisis. Oui, certes, ii faisait grand
froid. Il remit en hâte sa mitaine et se frappa violemment la main contre la
poitrine. A midi, la clarte atteignit son apog6e. Le]' soleil, cependant, dans
sa course hivernale, 6tait trop loin vers le sud pour pouvoir surgir :* â
rhorizon arctique. Le ciel était toujours < pur et sans nuages, et pourtant le
corps de £ Thomme ne pro j était aucune ombre sur FHenderson Creek, A
midi et demi précis, l'homme arrivait â * la première fourche de la rivière.
Il était satisil fait de la vitesse â laquelle ii avait marche. ♦ * V

The text on this page is estimated to be only 13.76% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 157 S'il la maintenait, ii aurait certainement, à six heures, rejoint les camarades. Il déboutonna sa veste et sa chemise pour sortir son d6jeuner. Cel acte indispensable ne lui prit pas plus d'un quart de minute, Mais ce cours laps de temps avait 6t6 suffisant poui; qu'â nouveau Tengourdissement s'emparât de ses doigts exposds â l'air. Il tint bon cependant et, sans remettre sa mitaine, par douze fois, avec Energie, ii frappa ses doigts contre sa jambe. Puis ii s'assit sur une souche d'arbre recouverte de neige, afin de manger. Une vive piqure s'etait,tout d'abord, fait sentir dans ses doigts, tandis qu'il les battait contre sa jambe. Puis si brusquement cette piqure avait cessd qu'il s'en etonna, Les doigts etaient comme insensibles, et ii n'avait pas encore reussi â porter le biscuit a ses levres et â y mordre. Il frappa encore ses doigts sur son mollet, â plusieurs reprises, et, les renfonçant dans

The text on this page is estimated to be only 12.60% accurate

158 X-A PESTE fiCARLATE sa mitaine, d6couvrit son autre main. De celle-ci, hâtivement, ii leva le biscuit vers sa 1k ache. Mais sa bouche 6tait close par la muselière de glace qui r6unissait sa barbe à sa moustache, et vainement ii tenta de croquer tant soit peu de nourriture. Il avait oubliâ de construire un feu, pour se d^geler. Et, k cette pens6e, qui lui revînt soudain, ii se mit à ricaner en songeant combien ii 6tait sot, Mais, tout en rieanant, ii remarqua que les doigts de sa main gauche, qui demeuraient exposSs k Tair, âtaient en train de s'engourdir comme Tavaient fait ceux de sa main droite, 11 remarqua encore que la pique qu'il avait, en s'asseyant, ressentie â ses deux orteils, avait dispãru. La chaleur etait-elêe revenue ou, au contraire, etait-ce l'effet accru du froid ? Ii se le demanda. Il remua ses pieds dans ses mocassins ; les deux orteils 6taient gourds, Il remit pr^cipitamment sa main gauche t dans la mitaine et se leva, tout de meme un K peu effraye. Il battit la seWlle, jusqu'à ce

The text on this page is estimated to be only 12.48% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 159 qu'il sentît & nouveau une sensation de piqu&re à ses doigts de pied, Il faisait froid, évidemment, très froid. Le vieux bonhomme qui avait sa cabane sur le Sulphur Creek¹, et avec qui il avait causé avant de se mettre en route, n'avait pas menti en lui disant combien il faisait froid parfois, dans le pays, Il s'était alors moqué de lui ! Cela prouvait qu'on ne doit jamais inconsidérément juger de ce qu'on ignore* Il n'y avait pas d'erreur possible : Il faisait froid. Et l'homme continuait à marcher de long en large, à frapper des pieds, à battre des bras, jusqu'à ce qu'enfin, la circulation s'étant rétablie, il se rassura. Alors il entreprit de construire son feu. Sous les broussailles qui bordaient la rivière et où la crue du printemps dernier avait apporté, par paquets, des brindilles aujourd'hui desséchées, il trouva le bois qui lui était nécessaire. Il établit avec soin un petit foyer, puis tira de sa poche une allumette, en même temps qu'un morceau d'écorce de bouleau, 1. La Rivière-du-Soufre, [Note des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 10.26% accurate

160 LA PESTE à CARLVTE sur lequel il la frotta. Le bouleau s'enflamma plus rapidement encore que ne l'eut fait un bout de papier, et le feu jaillit, en sifflant. L'homme, se courbant sur la flamme, fit fondre la glace qui lui recouvrait la figure. Puis, devant la bienfaisante chaleur, il sortit ses mains de ses mitaines, et se risqua à manager ses biscuits. Il avait dominé le froid. Le chien, satisfait lui aussi, s'allongea tout près du feu, le plus près qu'il lui fut possible, sans se roussir les poils. Son dîner terminé, l'homme bourra sa pipe et la fuma tranquillement. Puis il renfilâ ses mitaines, rabattit sa casquette sur ses oreilles et reprit la piste sur la fourche gauche de l'Henderson Creek. Le chien, d'un point, quitta le feu en renchissant. Cet homme, songeait-il, ne savait réellement pas ce qu'était le froid. Effectivement, aucun atavisme ancestral n'avait sans doute inculqué à l'homme la notion du froid, du vrai froid, du froid à cent sept degrés sous zéro. Il n'en était point de même du chien. Ses ancêtres, à lui, lui avaient transmis leur expérience. Il n'ignorait pas qu'il est

The text on this page is estimated to be only 10.03% accurate

CONSTRUIRE UN FETJ 161 mauvais de s'aventurer au loin par une pareille température. C'est le moment, bien au contraire, de se coucher douillettement au fond d'un tronc, dans la neige, et d'attendre, pour en sortir, qu'un rideau de nuages, s'étendant, entre la terre et le ciel, vienne intercepter le rayonnement atmosphérique d'où provient ce grand froid. Il n'existait, entre le chien et son compagnon humain, aucune intimité d'ordre affectif. L'un était l'esclave de l'autre, la seule caresse qu'il en recevait était celle de la main du fouet, et toutes les bonnes paroles qu'il connaissait étaient ces bruits de gorge, rauques et menaçants, qui annonçaient les coups. Aussi le chien, en aurait-il eu les moyens, n'eut fait aucun effort pour communiquer à son compagnon ses appréhensions. Le bien-être de Thonime ne l'intéressait aucunement et c'était pour lui-même qu'il souhaitait demeurer auprès du feu. Mais l'homme siffla et paria au chien, d'un claquement de fouet. Le chien reprit sa place aux talons de son maître et continua à le suivre. Le marcheur renouvela sa chique. La u

The text on this page is estimated to be only 10.67% accurate

162 LA PESTE & CARLATE barbe d'ambre recommença à se former, tandis que, non moins rapidement, son haleine commençait à se saupoudrer de givre sur ses moustaches, ses sourcils et ses cils. Sur la fourche gauche de l'Henderson Creek, les sources semblaient moins nombreuses et, pendant une demi-heure, l'homme n'en aperçut aucun indice. Puis rapidement arriva. A un certain endroit qui ne révélait aucun signe suspect, où la neige, régulière et lisse, paraissait indiquer en dessous un terrain solide, l'homme enfonça. Le trou n'était pas profond et il s'en tira en se mouillant seulement jusqu'à la moitié des mollets. Il n'en fut pas moins furieux et, quand il se retrouva sur le sol ferme, il se mit à pester contre son mauvais sort. Il avait espéré attendre le campement et rejoindre ses camarades à six heures, Cet accident le retarderait d'une heure. Car il lui fallait reconstruire un nouveau feu pour y sécher ses chaussures, C'était là une nécessité impérieuse, par cette basse température, il ne le savait que trop, Il se dirigea donc vers la berge du cours

The text on this page is estimated to be only 13.31% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 163 d'eau, qu'il gravit. Le bois, par bonheur, était abondant. Là encore, les grandes eaux du printemps avaient, sous les sapins, amassé un dépôt de bois mort, Il y avait de fines herbes sèches et de menues brindilles, et aussi des tas de branches et de bûches de toutes dimensions, Il commença donc par étaler et ranger sur la neige un certain nombre de grosses bûches, pour servir de foyer à son feu et empêcher la jeune flamme de se noyer dans la neige fonclue, Puis il opéra comme précédemment, en grattant une allumette sur un petit morceau d'écorce de bouleau, et en alimentant la flamme, tout d'abord avec des touffes d'herbes desséchées et des brindilles, Accroupi sur la neige, l'homme procédait méthodiquement et sans hâte, avec la pleine conscience du danger qu'il courait, Graduellement, à mesure qu'elle grandissait, il jetait à la flamme des bouts de bois de plus en plus gros. Il était certain de réussir ainsi. Et réussir était indispensable. Lorsque le thermomètre est à cent sept sous zéro, il importe de ne point commettre d'impair en construire

The text on this page is estimated to be only 10.70% accurate

164 IA PESTE ECARLATE sânt son feu, surtout sil'on
a les pieds mouillés. Avec les pieds secs, si Pon 6choue, ii suffit, pour les
râchauffer, de courir sur sa piste pendant un demi-mille. Mais, â cette
temp&a* ture, lorsque les pieds sont mouillés et en train de geler, le
proceda est contre-indiqué. Car plus rapide est la course, et plus fort les
pieds g&leront, Tout cela, l'homme le savait* Le vieux p&re, dans sa
cabane, sur le Sulphur Creek, l'en avait averti, et ii appr&ciait maintenant
ses avis, D&jà ii ne sentait plus ses orteils et; comme ii avait du, k nouveau,
pour construire son feu, sortir ses mains des mitaines, ses doigts, eux aussi,
commençaient â geler Tant qu'il avait march& â Fallure de quatre milles â
Fheure, la circulation du sang, du cceur aux extremités, s'&tait accomplie
normalement. Mais, â l'instant precis ou ii s'etait arrete, le sang avait fait de
meme. Comme le chica, le sang redoutait le froid et s'en cachaît, fuyant les
extremités, plus exposees, du corps de l'homme, pour se retirer aux
trefonds de son etre. L'homme sentait, sur toute la surface du

The text on this page is estimated to be only 10.02% accurate

CONSTRUIRE UN FEU / 165 corps, sa peau se refroidir, Mais la vie n'était pas entamée en lui. Le feu commençait à flamber superberaent. Le moment approchait où il allait pouvoir Falimenter avec de grosses b&ches, Alors il enlèverait ses chaussures et, pendant qu'elles sècheraient, il réchaufferait ses pieds au brasier, non sans . Les avoir au préalable, selon le rite coutumier, frictionnés avec de la neige. Non, sa vie n'était pas entamée. Il songea au vieux père, sur le Sulphur Creek, et sourit. L'ancien lui avait, très sérieusement, exposé que nul homme, au Klondike, ne devait s'aventurer à voyager seul, au delà de cinquante degrés sous zéro. C'était une loi absolue. Et cependant, lui, il était ici. Un accident était survenu et, tout seul qu'il fut, il s'était tiré d'affaire. Ces vieux — - pas tous, mais certains d'entre eux — ont des âmes de femmes. L'essentiel est de garder ses idées nettes, Alors tout va bien. Un homme, digne de ce nom, doit pouvoir voyager seul, Tout de même, il était surprenant que ses doigts eussent si vite recommencé à s'engour

The text on this page is estimated to be only 11.30% accurate

166 LA PESTE ^CABLATE dir. C'est k peine s'il pouvait saisir une brindille. Ils semblaient ne plus faire pârtie de son corps. Lorsqu'ils prenaient quelque chose, ses yeux devaient contrfiler s'ils la tenaient ou non. Maîs, qu'impbrtait, au fond ! Le feu aussi 6tait lk7 claquant et craquant, et chacune de ses ilammes, qui dansaient dans Fair gele, 6tait de la vie. L/homme se mit en position de delacer ses mocassins. Ils etaient recouverts d'tme croute de glace. Les bas 6pais, de fabrication allemande, qui lui enserraient les mollets, 6taient roides comme des fourreaux d'acier. Les lacets des mocassins ressemblaient, eux aussi, â des fils d'acier, tout noirs et tordus, comme s'ils avaient passe par quelque incendie. Il.tira dessus, pendant un instant, avec ses doigts gourds. Puis, se rendant compte qu'ainsi ii cherchait Pimpossible,il tira son couteau de sa gâine. Mais? avânt qu'il put couper les lacets, le second evenement arriva. Ce fut de la faute de rihomme. Il avait comm5s une grave erreur en etablissant son feu sous Vin sapin. Un feu doit etre construit

The text on this page is estimated to be only 11.08% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 167 à d^couvert, Mais la place lui avait paru plus confortable. Or le sapin était chargé, jusqu'à son faite, d'une épaisse carapace de neige. Le vent, depuis plusieurs semaines, n'avait pas soufflé la neige s'était accumulée, et chaque branche portait tout ce qu'elle pouvait soutenir. L'homme avait, pour les jeter sur son brasier, brisé quelques branches basses et, ce faisant, communiqué à l'arbre une imperceptible agitation. Elle avait été suffisante cependant pour rompre l'équilibre de la couche neigeuse et provoquer le désastre* Ce fut d'abord, au faite de l'arbre, une branche qui renversa sa charge de neige. La neige tomba sur la branche qui était au-dessous et, à son tour, celle-ci culbuta son faix. La chute continua, silencieuse et rapide, d'échelon en échelon. Puis, comme un bloc, la blanche avalanche s'abattit sur l'homme et sur son feu. Du brasier rougeoyant plus rien, la seconde d'après, ne restait. Plus rien, qu'un lit informe de neige fraîche, étalée.

The text on this page is estimated to be only 10.80% accurate

168 LA PESTE , ECARLATE L'homme en fut terrifié, Terrifié comme s'il venait d'entendre prononcer sa condamnation à mort. Pendant un moment, il resta les yeux fixés sur la place du foyer disparu. Puis il redevint maître de lui et très calme, Peut-être le vieux père lui avait-il dit vrai. S'il avait eu avec lui un compagnon de piste, le danger aurait assurément été moindre. Ce compagnon F aurait aidé à reconstruire le feu, et son intervention n'eut pas été superflue. Mais, puisqu'il était seul, seul aussi il reprendrait la besogne. Et, mieux averti, il éviterait semblable catastrophe. Sans doute, il y laisserait quelques doigts de pied, qui achèveraient de geler, le temps que le second feu fût prêt. Mais qu'y pouvait-il ? Voilà ce qu'il pensait. Cependant, il ne s'attarda point à d'inutiles réflexions. Tout en roulant ces pensées, il s'était remis au travail. Il établit de nouvelles fondations pour son

The text on this page is estimated to be only 11.84% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 169 feu, à découvert cette fois, là où aucun arbre traître ne déverserait sa neige sur lui, pour l'éteindre. Il redescendit ensuite sur la berge du fleuve afin d'y recueillir herbe sèche et brindilles, Ses doigts étaient devenus si gourds qu'il ne pouvait s'en servir pour trier sa récolte et qu'il dut prendre, patiemment, à grosses poignées, tout ce qui lui tomba sous la main, Il recueillit de la sorte beaucoup de brindilles pourries, ainsi que des touffes de mousse verte, qui s'y entremêlaient, et qu'il eut fallu enlever. Mais il ne pouvait faire davantage. Il procédait aussi méthodiquement que tout le jour, mettant de côté les plus gros morceaux de bois, afin de les employer seulement quand le feu serait pris. Le chien, pendant ce temps, assis sur son derrière, ne le quittait pas du regard, une ardente convoitise brillant dans ses prunelles, car l'homme était pour lui le pourvoyeur du feu, du feu qui recommencerait bientôt à flamber, Ces préparatifs une fois terminés, l'homme chercha dans sa poche une autre lamelle

The text on this page is estimated to be only 11.07% accurate

170 LA PESTE J&CARLATE d'6corce dcbouleau.il savait que cette laraelle s'y trouvait et, en effet, tandis qu'il farfouillait dans Tetoffe, ii cntendait le froisseraent de F6corce. Mais ses doigts ne sentaient rien ct, en d6pit de ses efforts, ne parvenaient pas k la saisir. Il avait egalement conscience que, pendant ee temps, ses pieds continuaient â geler. A cette idde, ii se sentit 6treint d'une veritable angoisse, Mais il raidit sa volonte et conserva son calme. A l'aide de ses dents, ii renfila ses mitaines, battit des mains contre ses cotes, fit aller ses bras, en avânt et en arriere, Puis ii s'asseyait et se relevait. Le chien le regardait faire, toujours assis dans la neige, le panache de sa queue touffue enroule sur ses pattes de de vânt, comme un inanchon, Les oreilles point^es en avânt, int6ress6 et curieux, L'homme, de son c6t6, tout en continuant â se battre les flancs et â taper ses mains, regardait le chien et ii enviait la chaude couverture de poils que la nature avait donnee â la bete. A force de se demener, l'homme pergut â la fin que ses doigts redevenaient sensibles. C'etait comme un picotement bienfaisant,

The text on this page is estimated to be only 12.79% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 171 qui ne tarda pas à se muer en une cuisson atrocement douloureuse, mais qu'il accueillit avec joie. Il arracha la ténacité de sa main droite et se remit à fouiller dans sa poche, pour y prendre l'écorce de bouleau. Il y réussit, non sans peine, et se saisit vigilement de son paquet d'allumettes. Mais le formidable froid avait déjà chassé la vie de ses doigts. Cependant qu'il s'efforçait de séparer des autres une allumette, tout le paquet chuta dans la neige. Il tenta de ramasser les petits bouts de bois soufflés. En vain. Ses doigts inertes ne réussissaient pas à les saisir. Il chassa de son esprit la pensée que ses pieds, son nez et ses pommettes achevaient de geler définitivement et, de toute son âme, banda sa volonté vers la conquête des allumettes. Avec d'innombrables précautions, il se pencha et, suppléant par la vue au sens du toucher, qui faillissait, il amena sa main ouverte au-dessus du petit tas. Alors il la referma. Ou plutôt il tenta de la refermer. Car les doigts refusèrent d'obéir. Entre eux et la volonté la communication était coupée.

The text on this page is estimated to be only 9.51% accurate

172 LA PESTE ECABLATE II remit sa mitaine. Puis, de ses deux mains ainsi protégées, ii ramena les uns sur les autres les petits bouts de bois et, par un travail infini, les enleva dans ses deux paumes, comme on fait d'une eau que l'on veut boire. Cela, non sans emporter en même temps beaucoup de neige. Il leva le tout vers sa bouche et, faisant craquer, d'un violent effort, la muselière de glace, desserra ses lèvres, Rentrant alors la mâchoire inférieure, ii tenta, avec la supérieure, de séparer les allumettes. Il parvint à en isoler une? qui tomba par terre. Il n'en était pas beaucoup avancé. Il eut une excellente idée. Se courbant sur Tallumelteji il l'a prit dans ses dents, puis la frotta le long de sa cuisse. Après vingt essais infructueux, le soufre se décida à s'allumer. Tandis qu'elle s'enflammait, ii l'approcha, la tenant toujours dans ses dents, de l'écorce de bouleau, Mais le soufre qui brûlait lui monta aux narines et, gagnant les poumons, le fit tousser spasmodiquement, Il desserra les dents. L'allumette tomba dans la neige et s'y éteignit.

The text on this page is estimated to be only 11.41% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 173 Le vieux type du Sulphur Creek avait d'cid6ment raison, songea l'homme, cependant qu'il se sentait envahi par un d'feses~ poir qu'il ma4trisait encore. Au del4 de cinquante degr6s sous z6ro, on ne doit jivint voyager seul. Il reitera pourtant, avec les memes gestes, ses battements de mains et de bras, Mais, cette fois, aucun sensation de vie ne reparat. Biusquement, enlevant ses mitaines avec ses dcnts, l'homme dScouvrit ses deux mains. Entre elles deux ii saisit le paquet d'allumettes. Les muscles de ses bras, qui n'6taient pas encore gelfs, lui permirent ce double mouvement. Puis? serrant fortement les deux mains, ii frotta sur sa cuisse tout le paquet. Une flamme unique en jaillit, Les soixantedix allumettes s'allumaient d'un seul coup 4 Il n y avait point de vent pour les eteindre et? tenant sa tete de cote afin d'eviter la suffocation du soufre enflamm6, l'homme approcha ce feu ardent de Tecorce de bouleau. Il lui sembla, a ce moment, percevoir aux paumes une Str4nge sensation. Cetait sa chair qui brulait.

The text on this page is estimated to be only 12.07% accurate

174 LA PESTE ECARLATE EUe brûlait assez profondément sous l'épiderme pour qu'il en sentît la douleur. La douleur s'intensifia. Et l'homme, cependant, tendait, tenant le petit faisceau de flammes au-dessus de la corce de bouleau posée sur la neige. Mais il faisait cela maladroitement et le bouleau continuait à refuser de s'allumer, tandis que les mains de Thomine continuaient à brûler. Enfin, n'y pouvant plus tenir, il lâcha tout, les allumettes tombèrent, en grésillant, dans la neige. Quelques-unes pourtant atteignirent l'écorce de bouleau, qui flamba. Sur cette flamme, Thomine se mit à étendre ses herbes sèches et ses menues brindilles, il les ramassait, tant bien que mal, entre les deux paumes de ses mains, s'il rencontrait du bois pourri, ou de la mousse verte, adhérent aux brindilles, il les bûchait avec ses dents. Tout cela fort gauchement, mais avec une inlassable ténacité. Que cette flamme vécût ou s'éteignît, cela signifiait pour lui ou la vie ou la mort. Il sentait le sang se retirer de plus en plus de la partie extérieure de son corps et il en éprou

The text on this page is estimated to be only 12.14% accurate

construire; un feu 175 vait uri tremblement qui ne faisait qu'aggraver sa maladresse, Une gro?se touffe de mousse verte tomba soudain en plein sur le petit feu de Thomme* Du bout de ses doigts ii tenta de Fenlever, Mais le tremblement qui Tagitait tout entier provoqua un mouvement trop brusque, qui d^placa le centre du feu. En sorte qu'herbes sfeches et brindilles, eparpill6es? cesserent de flamber, Il s'efforea de les rassembler & nouveau. Son tremblement Femporta sur sa yolonte. Des petites brindilles dispers6es monta une derntere fum6e et tout s'eteignit. L'allumeur de feu avait 6choue, Comme l'homme jetait autour de lui un regard apathique et vague, ses yeux rencontrerent le chien, qui se tenait en face de lui, toujours assis dans la neige, de Pautre cote du petit foyer ruine» La bete sentait, elle aussi? le froid Penvahir. Elle arrondissait le dos et Fabaissait, en herissant son poil, et, pour les rechauffer, levait successivement, en se dandinant, ses pattes de devant. Cette gymnastique n'arretait point.

The text on this page is estimated to be only 11.55% accurate

| 176 LA PESTE I5CAKLATE } La vue du chien fit naître dans la tête de l'homme une idée sauvage, H se rememora * l'histoire de ce voyageur qui, pris dans une < tourmente de neige, tua un jeune taureau qu'il 'rencontra, et qui s'abritait dans les entrailles chaudes, fut ainsi sauvé du gel et de la mort, Il ferait comme lui, Il tuerait le chien, puis \ enfouirait ses xnains dans le cadavre encore ; chaud, jusqu'à ce que leur engourdissement disparut. Alors il tâcherait de retrouver quelque allumette dans une de ses poches et reconstruirait, ' une troisième fois, son feu. Il paria au chipn et Tappela. Mais si peine d'émotion était*, voix, tellement elle tremblait, que la bête, qui jamais ne s'était entendu parler de la sorte, s'effraya. Cette voix cachait un danger» Lequel? Elle Ignorait. Mais le danger était certain et l'instinct lui disait de se de fier de l'homme, Les oreilles aplaties et sans cesser d'arrondir le dos et de battre le sol de ses pattes, le chien j't refusait de se rendre à l'appel. \ L'homme se mit alors & quatre pattes et, sur les mains et les genoux, rampa vers Pani\

The text on this page is estimated to be only 10.90% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 177 mal. La défiance du chien, devant cette posture inaccoutumée, s'accrut encore et, l'air hargneux, il se défilait sournoisement. L'homme se releva, il ne voulait pas perdre son calme. Il regarda le sol, afin de s'assurer s'il était vraiment debout, car il ne sentait plus ses pieds et n'eut pu dire s'ils touchaient la terre. Le chien, cependant, s'était rassuré en voyant que son maître avait repris sa position verticale. Et, quand une voix impudique, qui claquait comme une meche de fouet, lui parvint à nouveau, il retrouva sa soumission coutumière et s'avança. Dès que le chien fut à sa portée, l'homme, à demi-fou d'espoir, ouvrit les bras et, se baissant, les lança vivement autour de la bête. Mais il avait oublié ses doigts, qui gelaient de plus en plus. En vain tenta-t-il de les agripper au poil, ils ne lui obéissaient plus. La scène s'était déroulée rapidement avant que le chien eut pu s'échapper; l'homme le tenait solidement dans ses bras, comme dans un étau. L'animal grognait, geignait et se débattait. L'homme, qui s'était assis dans la neige avec son prisonnier, le maintenait

The text on this page is estimated to be only 9.94% accurate

178 LA PESTE & CARtATE Illoitemcnt serr6 contre son corps. Mais c'6tait tout ce qu'il pouvait faire. Il comprit qu'il ne pourrait pas tuer le chien. Il ne disposait pouv cela d'aucun moyen, Ses mains impuissantes ne lui permettaient ni de d^gaîner ct de tenir soncouteau, nid^trangler la bete, Il la relâcha* D'un bond affole, le chien se sauva, la queue entre les jambes, et grondant toujours. A une quarantaine de pas, il s'arreta, les oreilles pointees en avânt, observant ce quî allait se passer. L'homme regarda ses mains inertes. Elles pendaient au bout de ses bras, complctement mortes. Elles n'existaient plus pour lui que par la vue, 11 avait simpletaent, par moments, Fimpression vague de deux poids tres îourds, suspendus â ses poignets. Alors une apprehension de la mort, obscure, opprimante, commença â s'emparer de lui. A mesure qu'il se rendaxt compte qu'il ne s'agîssait plus de perdre son nez, ses mains ou ses pieds, mais que saviememeetaitenjcu,sa

The text on this page is estimated to be only 9.55% accurate

CONSTKWRK UN FKU 179 peur grandissait. Il regagna le lit de la riviere, et, toujours courant; se remit à suivre la piste abandonnée. Sur ses talons, réglant son trot sur l'allure du maître, le chien reprit son escorte. L'homme courait aveuglément, sans but conscient, envahi d'un effroi qu'il n'avait encore jamais connu. Il allait sans rien voir. Puis, peu à peu, tout en labourant la neige de ses mocassins, il recommença à discerner les objets autour de lui : les berges du creek, la piste mal tracée, les peupliers dénudés et les sapins noirs, et le ciel au-dessus de sa tête. Il lui sembla qu'il se sentait mieux, L'effort de la course avait ramené en son corps quelque chaleur. S'il pouvait la continuer assez longtemps, il atteindrait le campement et rejoindrait ceux qui l'attendaient. Là, il serait bien soigné et les camarades sauveraient de lui ce qui n'était pas encore entièrement gelé. Mais une autre pensée surgissait. Non, non, il n'arriverait jamais au campement... Trop de journées Ten s'écoulaient. Trop profondément le gel Payait mordu. Bientôt, il tomberait raide mort.

The text on this page is estimated to be only 10.02% accurate

180 IA PESTE fiCARLATE Cette pcns6c, ii s'evertuait k la chasser, Il rcfusait de s'y arreter, de la considSrer en face* Mais,toujours plus poignante,elle ş'imposait, se vrillait en lui. De toutes ses forces ii la repoussait, s'efforgant de songer â d'autres choses. Il lui semblait extremement bizarre de pouvoir courir, comme ii le faisait, sur des pieds totalement ge!6s. Si geles qu'il ne les sentait meme pas toucher le sol. Son corps ne paraissait point peser sur eux. Il effleurait la ncîge, sans ressentir le contact, L'homme avait vu jadis, quelque p^rt dans une viile, une statue de Mercure Ail6. Il se demandait si ce Mercure n'eprouvait la meme sensation que lui donnait cet effleurement du tapis de neige. Il etait fou? â la verite, de pretendre atteindre le campement en courant ainsi. Comment s'imaginer que ses forces affaiblies ne le trahiraient pas? Plusieurs fois deja ii avait trebuche. Finalement ii chancela, contracta ses muscles pour rřtablir son equilibre, puis tomba. En vain J'homme essaya de se relever, Il etait â bout» Il s'assit donc sur la neige et

The text on this page is estimated to be only 9.57% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 181 décidâ de se reposer quelque temps, avânt de continuer son voyage ; mais, cette fois, sans courir. Tout en reprenant haleine, ii constata que si son nez, ses joues, ses pieds, ses mains demeuraient insensibles, une bonne et confortable chaleur ardaît dans sa poitrine. Pour agreable que fut cette sensation, eîle 6tait surprenante. Ayant reftechi, ii conclut que le gel de son corps devait s'&endre. Des extremi* t6s des membres et des membres eux-memes7 le sang refluaît vers la poitrine et vers le coeur, Pens6e terrible qu'il tenta de refouler et d'oublier. Car ii sentait bien qu'elle arriverait â faire renaître en lui Taffolement. Et, plus que tout, ii redoutait cela. Mais la pensie s'affïrmait, obsedante, et persistait si bien qu'il eut tout a coup la vision de son corps totalement gele. C'en 6tait trop. Gomme mu par un ressort, ii se remit debout et reprit sur la piste sa course eperdue. Un moment, le temps d'un 6câir, ii redevint maître de lui, - Il ralentit son allure et se remit â marcher, pour mieux

The text on this page is estimated to be only 10.42% accurate

182 I, A PESTE I5CABt, ATE m6nager ses forces. Mais la vision de tout son corps geLS s'imposa presque aussitôt à son cerveau et le fit courir à nouveau. Derrière lui, à la même allure, le chien suivait. Lorsque, pour la seconde fois, l'homme tomba, l'animal s'assit, comme il l'avait déjà fait, sa queue repliée sur ses pattes, les yeux ardents et attentifs. Le calme de la bête irrita l'homme, qui se mit à l'insulter. Le chien se contenta de couler tranquillement les oreilles, l'homme grelottait de tous ses membres. Visiblement, il était en train de perdre la bataille ; le froid gagnait partout sur son corps, il eut un dernier sursaut d'énergie et se remit à courir. Mais il n'alla plus bien loin. Deux minutes après, il chancela et, tombant la tête en avant, s'étendit tout de son long sur la neige. Ce fut d'abord une stupeur, puis, dès qu'il eut repris le contrôle de lui-même, il s'assit, et la conception lui vint qu'il devait mourir avec dignité. Il se dit qu'il avait agi en insensé. Il se compara à un poulet qui, la tête cotée, continue à remuer les pattes* Oui/ il fit cette comparaison !

The text on this page is estimated to be only 15.31% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 183 Puisqu'il etait condamni a geler, et que c'etait irrevocable.il pouvaitaussibien accepter decemment l'dpreuve. Une grande paix insulta pour lui de cette resolution, cependant qu'il sentait une somnolence le gagner et sa tete vaciller. Cest, apres tout, songea-t-il, une sensation delicieuse de s'endormir dans la mort. Cest comme si l'on avait absorbi un anesthesique. La mort par congelation n'est pas aussi affreuse qu'on le disait. Il y avait d'autres facons, bien pires, de mourir. Unhallucination s'empara de lui. il voyait les camarades chercher, le lendemain, son cadavre. Il explorait la piste en leur compagnie, et se cherchait lui-meme. Avec eux ii suivait le lit glace de la riviere et, soudain, â un coude de la vallee,il trouvait soncorpsétendu sur la neige. Il songeait alors qu'il avait du faire grand froid. Quand ii serait de retour aux Etats-Unis, ii pourrait raconter aux gens ce qu'etait un vrai froid. Puis cette vision s'effaca, remplacee par une autre. Cette fois, ii se trouvait avec le vieux bonhomme qui avait sa cabane sur le

The text on this page is estimated to be only 7.75% accurate

i \ î 1 } | ' 184 LA PESTE 3BCARLATE {■■■, Sulphur Creek. Il le voyait nettement, au } chaud,et confortable, en train de fumer une | , pipe. £.; ~ Tu avais raison, lui murmurait-il... Tu fcs, avais raison, vieux père... î| L'homme s'assoupit alors, en un s^mmeil qui lui parut être le meilleur qu'il eut jamais connu. îi Assis en face de lui, le chien attendait. ; ■ Le jour bref se mourait, en un long et gris. ! s^tre crépuscule. Aucun indice ne marquait que le r^âtre s'appretât à construire un feu. Il s'en étonnait, dans son cerveau de chien. j: Dans sa fruste m^moire, rien n'évoquait le ?\ souvenir d'un homme assis, sans feu, dans la neige, par semblable température. I Avec la fin du crépuscule et la nuit qui * montait au ciel, la froidure augmenta encore. Le chien se mit à gémir doucement et recommença à faire aller sur place ses pattes de devant, tout en couchant les oreilles, car il craignait une réprimande de l'homme ou un coup. de fouet. Mais l'homme ne bougeait pas, ni ne parlait. Le chien gémit plus fort. Puis il rampa vers [; * ' i'. il ti

The text on this page is estimated to be only 8.84% accurate

CONSTRUIRE UN FEU 185 i le maît^e et flaira Todeur de la mort. Les poils h^érisss⁶s, ii recula. Quelques moments encore, ii resta k cette meme place, hurlant aux 6toiles, qui vacillaient dans Fair glaeS. Puis ii fit volte-face et; remoutant au trot la piste qu'il avait, en venant, suivie avec Fhomme, ii s'en retourna vers quelque autre maître, qui pourvoirait a sa nourriture et lui allumerait un feu.

The text on this page is estimated to be only 10.00% accurate

COMMENT DISPĂRUT MARC O'BRIEN

The text on this page is estimated to be only 10.45% accurate

COMMENT DISPÄRUT MARC O'BRIEN Le Tribunal a rendu sa sentence. Il faut, Monsieur, que vous d6campiez, selon l'usage 6tabli... Oui, selon Pusage etabli,,. Le juge, Mare O'Brien, semblait distrait et Mucluc Charley, un des hommes qui 6taient pr6sents, lui envoya un leger coup dans les cotes. Marc O'Brien s'eclaircit la gorge, en toussant un peu, et reprit : ' — Yu d'une part, Monsieur, la gravite du d6lit, et d'autre part les circonstances atte^ nuantes,le Tribunal est d'avis— et tel est son verdict — qu'on vous pourvoie de trois jours de vivres. Cela vous convient-il ainsi ? Arizona Jack prom^na sur le Yukon un regard sombre. Le fleuve, gonfle par la crue du priatemps, etait coulew d'ocre et roulait? sur un miile de largeur, ses eaux tor

The text on this page is estimated to be only 9.62% accurate

190 LA PKSTE ECA.RLA.TE rentueuses. Sa profondeur, nul ne la pouvait dire* La rive sur laquelle se tenait le conciliabule 6tait, en temps ordinaire, d'une douzaine de pieds au-dessus de l'eau. Mais aujourd'hui le fleuve deborda grondait au ras du sol, devorant, de minute en minute, d'énormes pans de terre, qui s'engloutissaient dans les gueules bSantes et tourbillonnantes des ondes brunes, oii ils semblaient s'ivanouir. Pour peu que le niveau montât encore le câmp de Red Cow l serait inondé. — Non, ça ne me va pas ! rSpondit Arizona Jack, avec un rictus amer. Trois jours de vivres sont insuffisants, — Souviens-toi, cependant, de ton camarade Manchester, retourna gravement Marc O'Brien. Lui, ii n'a pas eu de vivres du tout ! — Et Von retrouva ses restes à l'embouchure du fleuve, à demi dévorés par les huskys... 2 Grand merci ! Il avait tué? d'ail* leurs, sans provocation. Joe Deeves, sa vic• time, n' avait rien fait, rien dit, rien gazouillé 1. La « Vache Rouge ». {Noi& des Traducteurs.) 2. Les huskys &ont wno variété, à demi sauvage, de chiens de traîneaux eixipîoySs dans TAÎaska. {Nole des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 10.68% accurate

COMMENT DISPÄRUT MARC o'bRIEN 191 meme,
Uniquement parce qu'il souffrait do l'estomac, Manchester avait ftf vers lui
et Tavait estourbi, Je ne crains pas de te le d^clarer en face, O'Brien, tu n'es
point juste envers moi, Accorde-moi une semaine de vivres, et j'aurai des
chances de sauver ma peau. Avec trois jours seulement, mon compte est
r£gle. — Mais pourquoi aussi, interrogea O'Brien, as-tu tu6 Ferguson? Je ne
puis tolerer plus longtemps ces criines sans raison. Cela doit cesser, Red
Cow n'est deja pas si peuple. C'etait un c£mp bien note et jamais?autrefois,
on n'y voyait de ces tueries. Jack, j'en suis f£che pour toi ! Mais ii faut que
tu serves d'exemple. Ferguson ne t'avait pas suffisamment provoque pour
meriter d'etre tue. Arizona Jack renifla, puis riposta : — Pas provoque ! Je
t'ai deja dit et je le rfip£te, O'Bmn, tu ignores tout de Taffaire. Pourquoi je
Tai tue? Si tu etais toi-mSme tant soit peu artiste, tu rae comprendrais,..
Pourquoi je Tai tue? Mais pourquoi chantaitil faux? Il chantait : « Je
voudrais etre un IM!: i ii ■ : ■■ , N ■■ : l ..V. i [;.!{ i ; .;i; i ; :i

The text on this page is estimated to be only 11.69% accurate

192 LA PESTE ECARLATE petit z'oiseau... » Sa voix était fausse, que j'en avais mal aux oreilles ! Je ne puis souffrir que la bonne musique. Et toujours il reprenait, avec obstination : « .., un petit z'oiseau,.., un petit z'oiseau,.. » J'en aurais, k la rigueur, supporte un, de ses petits z'oiseaux, Mais deux, non vraiment, c'était trop ! Je ne me suis pas fâché tout d'abord, Je suis allé vers lui, tout à fait poliment, et, sur un ton aimable, je l'ai prié d'en supprimer un, Je Ten ai prié, supplie.., Il y avait là des t&moins qui peuvent l'attester, — Il est certain, affirma une voix qui s'éleva dans le public, que le gosier de Ferguson n'avait rien de celui d'un rossignol. Marc O'Brien parut ébranlé, — Un homme a le droit, insista Ariiïona Jack, d'avoir le sens de Part. J'ai prévenu Ferguson. Un z'oiseau de plus ou de moins, qu'est-ce que ça pouvait bien lui faire ? S'il avait été, comme moi, raisonnable, rien ne serait arrivé. Je ne pouvais pas, pourtant, violer ma propre nature, Je connais des gens, aux oreilles délicates, qui auraient tué pour beaucoup moins... Je ne me refuse pas, au

The text on this page is estimated to be only 9.98% accurate

COMMENT DISPÄRUT MARC O*BRÎEN 193 surplus, â payer pour mes sentiments artistiques, Je suis prêt â accepter la mSdecine et, par surcroît,â l<5cher la euiller, Mais j'estime, Marc O'Brien, quo tu vas un peu fort, lorsque iu ne m'accordes que trois jours de vivres. Voilà, uniquement, pourquoi je reclame. Trois jours de vivres ! Autant m'ouvrir la tombe... Marc O'Brien semblait toujours hésitant, Il jeta vers son ami, Muchie Charley?un elin d'oeil interrogateur. — 31 me semble, en effet, 6 juge, sugg&a rhomme, que trois jours de vivres, c'est un tantinet s6v6re, Mais c'est toi, O'Brien, qui dois dâcider, Lorsque nous t'avons 6lu juge de ce tribunal, ii a 6t6 convenu que nous accepterions toutes tes ddcisions. Il en u ete fait âinsi jusqu'â ce jour et; bon Dieu ! nous continuerons â le faire ! Mare O'Brien penchait vers la cl&nence, — J'adrnets, Jack, que j'ai 6t6 un peu dur envers toi, et je m'en excuse. Mais j'en ai par-dessus la tete, de tous ces crimes. Va pour une semaine de vîvres ! Il toussa â nouveau pour s'eclaircîr Ia 13

The text on this page is estimated to be only 11.54% accurate

194 LA PESTE ECARLATF gorge et, d'une voix magistrale, en jetant autour de lui un coup d'œil circulaire et rapide ; — Voici une affaire terminée, dit-il. Il ne reste plus qu'à exécuter la sentence. L'embarcation est prête. Leclaire, va chercher les vivres. Ce sera chose réglée, Arizona Jack paraît satisfait. Tout en murmurant une protestation intérieure contre ces « damns petits z'oiseaux », il enjamba le bord du bateau, qui heurtait spasmodiquement la rive contre laquelle il était amarré. C'était une grosse et solide embarcation, assez large, construite avec des troncs de sapins sciés à la main et à peine équarris, qui provenaient des futaies riveraines du lac Linderman, située à quelques centaines de milles de Red Gow. Dans le bateau se trouvaient une paire d'avirons et les couvertures d'Arizona Jack, Leclaire apporta les vivres ? qui étaient ficelés dans un grand sac à farine, et les déposa à bord. Ce faisant, il chuchota à Poreille de Jack : — J'ai mis bonne mesure, en considération de ce que tu avais été prouvé...

The text on this page is estimated to be only 10.56% accurate

COMMENT DISPARUT MARC O'BRIEN 195 — Larguez ! oria Jack. La corde qui retenait le bateau à la rive fut détachée et celui-ci, poussé dans le fleuve, fut aussitôt agrippé par le courant, qui l'emporta dans un tournoiement. Le condamné, laissant faire le Yukon, ne s'inquiéta pas des avirons. Il s'assit simplement à l'arrière, à portée du gouvernail, et commença à rouler une cigarette. On l'aperçut, de la rive, qui passait la langue sur le petit papier, puis grattait une allumette et enflammait le tabac. De légères bouffées de fumée s'élevèrent dans l'air. Les spectateurs demeurèrent là jusqu'au moment où ils virent le bateau disparaître au prochain coude du fleuve, un demi-mille plus loin. Justice était faite, telle était la loi qu'imposaient les colons de Red Cow, qui exécutaient eux-mêmes les sentences, sans aucun de ces retards qui caractérisent la douce justice des civilisés. Aucune autre loi n'existait sur le Yukon que celle qu'ils avaient dû se fabriquer, pour leur usage personnel. Les premiers de ces aventuriers étaient

The text on this page is estimated to be only 9.74% accurate

196 LA PESTE ECARLATE arriv6s en 1887,   l'époque de la grande ru e de Toronto vers le Klondike. Ils ne savaient même pas si leur camp était situé sur l'Alaska ou sur le Territoire du Nord-Ouest, et s'ils vivaient sous l'étendard américain ou sous le drapeau britannique. Nul arpenteur, nul géomètre ne s'étaient encore risqués dans cette région d solee, pour leur apprendre sa latitude et sa longitude. Redoubt était située quelque part sur le Yukon. C'était suffisant pour eux. Au point de vue juridique, aucun pavillon ne les couvrait. Ils étaient dans le ce No Man's Land  , le « Pays de Personne » 1. Alors ils avaient établi leur propre loi, fort simple, et dont le Yukon était chargé d'exécuter les décrets. Les hommes de Redoubt ne s'arrêtaient pas aux petits détails. L'ivresse et les injures étaient consid rees comme des d pits naturels et indiscut s. Quant   la débauche, aucune femme ne venait 1, Rappelons qu'une partie du sol canadien, dit Territoire du Nord-Ouest, et qui se trouve en droit territoire britannique, s'étend au nord-ouest du Nouveau Monde, Jusqu'  l'extrémité de la presqu' le de l'Alaska, laquelle appartient aux Etats-Unis. Le Yukon traverse successivement les deux régions» [Note des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 10.41% accurate

COMMENT DISPARUT MARC O'BRIEN 197 compliquer leur vie rudimentaire. Mais deux choses étaient sacrées pour eux ; la propriété et la vie. Des quarante hommes dont se composait la colonie, la plupart vivaient sous des tentes, ou dans de simples huttes, faites de terre et de branchages. Il n'y avait à Red Cow que trois cabanes de bûches, à plus forte raison, avaient-ils jugé bon de ne point gâcher leur temps à construire une prison. C'eût été perdre une journée d'un travail mieux employé à fouiller le sol et à chercher Tor. Il eut, en outre, été nécessaire de pourvoir à la nourriture des condamnés de la prison, et c'était un luxe qu'interdisaient la rareté et la cherté des vivres. Aussi, lorsqu'un homme violait la propriété ou la vie, on le jetait dans un bateau, qu'on abandonnait au fief de Dieu. La quantité de vivres allouée au condamné était en proportion inverse de la gravité du délit. Un voleur pouvait obtenir jusqu'à deux semaines de vivres, pour un vol ordinaire, et, s'il dépassait certaines limites, la ration se réduisait de moitié. Un assassin qui ne pou*

The text on this page is estimated to be only 12.58% accurate

198 - LA PESTE ECARLATE vait invoquer d'excuses, ne recevait rien du tout. Si des circonstances att[^]nuantes plai* daient pour son crime, les vivres s'[^]chelonnaient, suivant le cas, de trois jours à une semaine. Marc O'Brien avait &t& 61u juge et c'était lui qui fixait la quantité de vivres. Le coupable était ensuite livré au hasard. Le Yukon l'emportait et il pouvait, ou ne pouvait pas, gagner la mer de Behring. Pas de vivres correspondait à la peine capitale. Quelques jours de vivres donnaient à l'homme des chances d'échapper. Encore celles-ci variaient-elles avec la saison de l'ann[^]e. Des centaines de milles séparaient Red Cow de la mer et chacun de ces milles était une sauvage désolation. Tout ce qu'on savait, c'est qu'au confluent de Porcupine et du Yukon, sous le cercle Arctique, existait un poste de la Compagnie de la baie d'Hudson *. Encore fallait-il l'atteindre. Au delà, entre le cercle Arctique et l'Océan Glacial, une vague rumeur affirmait que l'on trouvait un 1. Le Porcupine, ou Fleuve du Porc-Epic, est un affluent de droite du Yukon, où il se jette un peu avant le Cercle Arctique. [Note des Traducteurs.)

The text on this page is estimated to be only 10.99% accurate

COMMENT DISPARUT MARC O'BRIEN 1990 certain nombre de Missions. Mais ce n'était qu'un on-dit. Les hommes de Red Cow venaient du sud et étaient arrivés par les sources du Yukon, Ils manquaient de renseignements sur ce qui se passait à son embouchure. Après avoir ainsi expédié Arizona Jack et l'avoir regardé disparaître au loin, les gens de Red Cow, tournant le dos au fleuve, s'en retournèrent à leurs lots et à leur travail. Le lendemain, Jack était complètement oublié. Un mois s'écoula lorsque, ce matin-là, Marc O'Brien, en piochant son lot, trouva un filon. De trois bates successives, il l'obtint pour un dollar, pour un dollar et demi, et pour deux dollars. Le filon s'annonçait bon. Jim le Frise, qui tenait un jeu de pharaon et qui, seul de son espèce, allait et venait par tout le Northland, spéculant en outre, lorsque l'occasion s'en présentait, sur les découvertes des chercheurs d'or, était, à ce moment, aux côtés de Marc O'Brien.

The text on this page is estimated to be only 10.21% accurate

200 LA PESTE ECAnLATE II regarda dans le trou creusé par le prospecteur, y préleva quelques batées? qu'il lava lui-même? et offrit sur-le-champ à Maro O'Brien dix mille dollars, pour totis droits présents et à venir. Cinq mille dollars seraient payés comptant, en poussière d'or. Pour les cinq mille autres, il lui reconnaîtrait une demi-part de gains dans son entreprise de jeu. Marc O'Brien refusa l'offre. 11 &axt la, •; déclara-t-il avec chaleur, pour tirer de Targent du sol et non de ses semblables. Le pharaon ne tintressait pas et7 au surplus, il estimait que son filon valait plus de dix mille dollars. Le second événement important de la journée se produisit dans Taprâs-midi, lorsque Siskiyou Pearly amarra son bateau sur la ; rive du Yukon, devant Red Cow. Il venait I tout droit du sud et du monde civilisé, et ; avait en sa possession un vieux journal, ! datant de quatre mois. 11 amenait en plus, j dans son bateau, une demi-douzaine de ! tonnes de whisky, tous adressés à Jim le i Frise»

The text on this page is estimated to be only 11.93% accurate

COMMENT DISPARUT MARC O'BRIEN 201 Les hommes de Red Cow quittèrent leur travail. Ils dégustèrent le whisky, à un dollar le verre, celui-ci pesé sur les balances de Jim le Frisé, et ils discuterent des nouvelles du journal. Et tout se serait admirablement passé, si Jim le Frisé n'avait conçu le projet diabolique de saouler Marc O'Brien puis de profiter de son ébriété pour lui acheter son filon. Ce plan, au début, inarcha comme sur des roulettes. Il reçut son exécution dès le début de la soirée et; à neuf heures du soir, Marc O'Brien chantait à tue-tête, il s'accrochait à Jim le Frisé, en lui passant son bras autour du cou; et même il n'hésita point à entamer la fatale chanson des petits oiseaux qui, un mois avant, avait coûté la vie au pauvre Ferguson, Peu importait maintenant, puisque l'homme aux oreilles trop délicates, qui avait tué par amour de Fart, était parti sur le Yukon, qui l'avait emporté à la vitesse de cinq milles à l'heure. Il était certainement loin à présent ! Mais la seconde partie de la combinaison ne répondit point au succès de la première»

The text on this page is estimated to be only 11.32% accurate

202 LA PESTE ECAELATE En clipit de Pinvraisemblable
quantité de whisky qu'il lui versa dans le gosier, Jim le Fm6 ne put amener
O'Brien à considérer? comme un devoir d'amî, et une juste reconnaissance
pour tant de bons verres absorbés, de lui vendre son filon. Il y avait des
moments, sans doute, où O'Brien hésitait, et un tremblement s'emparait de
lui, lorsqu'il se sentait sur le point de céder, Mais, quel que fut le trouble
de ses idées, il ne laissait point son cerveau battre la campagne plus qu'il ne
convenait. Il redevenait toujours maître de lui-même et riait intérieurement
de ses défaillances, C'était un rude partenaire que Jim le FrisS avait en face
de lui, et qui se plaisait à embrouiller les cartes. Le whisky était bon. Cela
seul était certain. Et Jim le FrisS affirmait, en effet, qu'il provenait d'un fût
spécial et valait douze fois celui que contenaient les cinq autres tonneaux.
La scène se passait dans l'arrière-pièce d'une sorte de bar où, durant ce
temps, Siskiyou Pearly débitait aux hommes de Red Cow d'autres verres de
whisky, ceux-là

The text on this page is estimated to be only 9.92% accurate

COMMENT DISPÄRUT MARC o'bRIEN 203 contre argent comptant. Marc O'Brien avait naturellement le coeur large, Il songea que lâ; â cîte, ii avait des amis auxquels ii convenait de faire partager son bonheur. Il se leva donc, pour s'en revenir, quelques instants apres, en compagnie de Mucluc Char* ley et de Percy Leclair, — Je te prfise mes'socifs, mes'socies, annonça-t-il au Fris6, avcc un coup d'ceil significatif et un bon gros rire ing6nu. Il convient d'avoir toujours confiance en leur jugement. Tu peux, eomme moi, le Frige, t'en fier â eux.Ce sont de bons types ! Donneleur de l'eau de' feu et reprenons notre affaire ! Jira le Frisd fît â part lui la grimace, devant les deux nouveaux invites que lui imposait O'Brien, Mais ii songea que la derniere batee qu'il avait lavec du filon avait bel et bien produit sept dollars, et ii decida surle-champ qu'une pareille acquisition valait bien les tourn^es supplSmentaires de whisky , qu'il allait verser, alors meme que, de Fautre cote de la cloison, chacun de ces verres se vendait un dollar.

The text on this page is estimated to be only 10.69% accurate

204 LA P^ASTE ECARLATE — Jc n'ai pas dit encore que je marcherai... expliquait Marc O'Brien à ses deux amis, entre deux hoquets, tout en leur exposant Faffaire en litige. Qui? Moi? Vendre mon filon pour dix miile dolî&rs.,. Kon pas ! Je fouillerai le sol et râcolterai tout mon or tnoimeme. Alors je serai riche, 6norm6ment riche, et je partirai pour lg Pays de Dieu — c'est la Californie du Sud qu'on appello ainsi, vous le savez comme moi... Voilâ le pays ou je veux finir mes vieux jours. Et la, pour faire fructifier ma fortune, je m'occuperai,,, A quoi ai-je dit que je m'occuperais? — A £lever des autruches,,, proposa Muclue. — Sftrement, voilà à quoi je m'occuperai ! Marc O'Brien passa sa main sur son front et, se raffermissant sur son siege, regarda Mucluc Charley (Tun air effar6. — Comment as-tu appris cela? Je ne l'avais jamais dit à personne. Je m'en souviens, maintenant, je ne l'avais jamais dit,,» Tu lis donc dans ma pensee, Charley? Cela nie fait peur.., Allons, le Frise, encore^une îasade !

The text on this page is estimated to be only 10.27% accurate

COMMENT DISPARUT MARC O'BRIEN 205 Jim complit h. nouveau les verres et regarda disparaître avec mélancolie les trois dollars qu'ils représentaient. Bien plus, il dut y aller d'un quatrième dollar car O'Brien prétendait qu'il but lui-même autant de fois que ses commensaux, — Tu ferais mieux de prendre immédiatement l'argent, opina Charley Lcclair. Tu en auras pour deux ans & sortiras Tor de ton trou. Durant ce temps, tu trouveras dans ta ferme deux couvées de mignons petits babies d'autruches et, deux fois, tu plumeras les grosses. Marc O'Brien réfléchit à cette idée, quelques moments durant, puis il fit, de la tête, un signe d'acquiescement, Jim le Frise remercia Lcclair du regard et remplit derechef les verres. Mais Mucluc Charley intervint : — Attends un peu avant de te décider, O'Brien ! Attends encore un peu... Halte là ! Sa langue commençait à s'empâter et à fourcher. — Je te parle, O'Brien, continua-t-il ? comme ferait ton père confesseur., Attends un peu.- Que voulais-je dire?.., Oui, je te

The text on this page is estimated to be only 9.84% accurate

206 IA PESTE ECAItLATE parle comme ton pere... comrae ton frere aussi... comrae ton ami... Diable ! Je n*y suis plus.., Il reprit haleine et expectora : — Je te parle en cette affaire comme un conseiller tout devoué... Aussi je me permets de te sugg[^]rer... de te suggerer qu'il y a peutâtre dans ton filon... plus d'autruches que tu ne crois. Diable... Diable... Il engloutit un autre yerre, qui pārut remettre de Taplomb dans ses idees, et ii reprit, avec gravité : — Oui, c'est la, c'est la que je veux en venir... Six fois de suite, ii se frappa violemment le coté de la tete, de la paume de sa main, comme pour en faire sortir ses idées. — Ah ! cette fois, j'y suis ! Suppose, O'Brien, qu'il y ait dans ton trou pour plus de dix miile dollars ! O'Brien, qui semblait prêt â conclure îe marche, changea aussitât d'opinion. — Superbe ! s'ecria-t-ih Tu as, Muchie, une idee de genie ! Cest curieux, mais je Ji'avais pas songe â ce que tu dis la...

The text on this page is estimated to be only 11.51% accurate

COMMENT DISPARUT MARC O'BRIEN 207 Il prit les mains de Mucluc Charley et les lui serra avec émotion. — Bon ami ! Oui, bon 'socio ! Merci... Merci.. Il se retourna vers Jim et prit un ton agressif. — Il peut y avoir cent mille dollars dans mon trou ! Sûrement, le Frise, que tu ne voudrais pas dépouiller un honnête homme.. Je te connais assez pour en être certain... Oui, oui, je te connais... Mieux que toi-même* Encore une tournée ! Nous sommes ici entre bons amis.., Il n'y a ici que des amis ! Le whisky continuait à disparaître et la discussion reprenait son train, Les espoirs de Jim et Frise montaient et descendaient alternativement, comme le whisky dans les verres, . Tantôt Leclaire plaidait en faveur d'une) vente immédiate et arrivait presque à gagner?; à sa thèse Hésitant O'Brien, pour voir, T instant d'après, son succès contre-battu par d'autres arguments, plus brillants, que devait l'opposer Mt-cluc Charley, Tantôt, au contraire* traître, c'était Charley qui plaidait pour la vente et Percy Leclaire qui le contredisait

The text on this page is estimated to be only 9.51% accurate

208 X.A PESTE ECARLATE obstinement* Il y eut un moment où ce fut O'Brien en personne qui proclama son intention de vendre, tandis que ses deux amis, les larmes aux yeux, unissaient tous leurs efforts pour l'en dissuader. Plus le trio absorbait de whisky, plus son imagination devenait fertile, l'insouciance des trois hommes était telle qu'ils se persuadaient mutuellement de la justesse de la thèse adverse et sans cesse retournaient leurs rôles. Finalement, Mucluc Charley et Leclair tombèrent d'accord, simultanément, qu'il fallait vendre et tous deux, réunis, se firent un plaisir scelerat de réduire à néant les ultimes objections de Mare O'Brien. Eu désespoir de cause, O'Brien finit par demeurer la bouche bée. Vainement, en face de Jim le Frisé triomphant, il jeta des regards suppliants vers ceux qui paraissaient abandonner. En vain il lança sous la table, un coup de pied bien senti dans les tibias de Mucluc Charley. Cet ami mal embouché, loin de vouloir comprendre, développa aussitôt un nouvel argument, un imbattable raisonnement en faveur de la vente.

The text on this page is estimated to be only 11.52% accurate

COMMENT DISPARUT MARC O'BRIEN* 209 Jim le Frisé avait
<5te chercher de Tencre, une plume et du papier, et rédigea l'acte de
cession. Puis il tendit la plume à O'Brien, pour qu'il signât, — Encore une
tournée... implora le malheureux. Encore une,.. Je signerai après... Les
verres furent remplis par Jim le Frisé. Après avoir vidé le sien, O'Brien le
reposa sur la table, il prit la plume et se courba en avant. Sa main tremblait.
Il sema sur le papier de nombreux pâtés, puis se redressa soudain, comme si
une idée imprevue l'avait frappé en pleine poitrine. Il se dressa de toute sa
hauteur, les yeux frémissants, et se balança, en avant et en arrière, tandis
que Tidée prenait forme et se précisait, Lorsqu'elle fut à point, son visage
tourmenté se détendit et s'irradia tout entier d'une bienfaisante sérénité. Se
tournant alors vers le croupier, il lui prit la main et paria avec solennité : —
Tu es mon ami, Le Frisé... Voici ma main.*. Pince-la bien... Il n'y a rien de
fait ! Je ne vends pas J Je ne veux pas fourrer dedans un vieux poteau... Non
! non ! Ja14

The text on this page is estimated to be only 9.53% accurate

210 LA PESTE à CAKLATE mais je ne fournirai à un quelconque gredin l'occasion de déclarer que Marc O'Brien a profité de ce qu'un copain était saoul pour le voler. Je viens seulement d'y songer*.. Oui, je n'y avais pas songé encore... C'est bizarre, mais c'est ainsi... Car tu es saoul, le Frisâ ! Saoul perdu ! Voyons, Frisô, mon bon, mon petit Fris£, suppose un instant qu'il n'y ait pas d'or pour dix mille dollars, dans mon sacra filon.., Je t'aurais vu ! Non, Monsieur ! Non, je ne ferai pas cela ! Marc O'Brien est là pour soutirer de Tor au sol, et non à ses amis ! Percy Leclair et Mucluc Charley étouffèrent les objections du croupier sous leurs applaudissements frénétiques d'un sentiment si noble. Tous deux se jetèrent tendrement au cou de Marc O'Brien et débitèrent à son adresse un tel déluge de compliments qu'il n'entendaient même pas Jim le Frisô, qui proposait d'insérer dans le contrat une clause supplémentaire, prévoyant qu'au cas où le filon ne produirait pas les dix mille dollars escomptés, le surplus du prix d'achat lui serait remboursé,

The text on this page is estimated to be only 9.05% accurate

COMMENT DISPÄRUT MARC o'bRIEN 211 Il fut impossible au Fris6 d'arreter Țintarrîssable flot. Les trois hommes, rdunis contre lui, Tinondaient de leurs discours philanthropiques, de leurs nobles et larmoyantes d^clarations. Nul motif d'un gain sordide ne pouvait avoir place en leurs âmes. Leur devoir 6tait de le sauver, lui, le Fris6? de luimame et de son excessive bonte. La vertu doit seule r<5gner sur le monde, Tous les hommes sont frfires en elle. Et le trio s'envolait 6perdument jusqu'â FEmpyr6e? sur les ailes mystiques de l'idâal. Le croupier, cependant, suait k grosses gouttes, s'emportait, criait, protestait, et continuait â verser de larges rasades. Et la discussion recommençait sans aucune chance d'aboutir d'ßormais, A deux heures du matin, Jim le Frise s'avoua vaincu. Il prit successivement par les epaules les trois hommes titubants et les poussa dehors, Une dernière fois, le trio qui? bras dessus, bras dessous, maintenait â grand peine son équilibre, se retourna vers lui. — Le Fris6, emit Mare O'Brien, tu e\$ un

The text on this page is estimated to be only 9.95% accurate

212 LA PESTE à CARLATE honnête homme ! Voilà comme j'aime traiter les affaires... Bon et généreux... Et hospitalier... hospitalier... Rien de vil et de cupide en toi, Je... je... je... Mais Jim, exaspéré, leur ferma brusquement la porte au nez, Alors un rire inextinguible secoua les trois compagnons, Longtemps ils demeurèrent là, à rire dans la nuit, d'un rire hébété, sans savoir au juste pourquoi ils s'esclaffaient. Puis ils reprirent la discussion interrompue. — Combien, dis-tu, qu'il y avait d'or à la battée? demanda Mucluc Charley, — • Je ne te parle pas de battée... riposta Leelaire, Je te parle de raon chien... Un chien épatant pour le lapin... Il s'appelait... Cornraent donc s'appelait-il?.., Allons, bon! Voilà, le Diable m'emporte, que je perds la mémoire.,' Quant à O'Brien, il avait glissé des bras de ses deux compagnons et, assis sur le seuil de la cabane, il ronflait bruyamment. Le Frise rouvrit la porte et reparut. — Goniment? hurla-t-il* vous êtes encore là? Rentrez chez vous ! — • J'avais cette même idée, dit Mucluc

The text on this page is estimated to be only 9.90% accurate

COMMENT DISPARUT MARC O'BRIEN 213 Charley à Leclaire. Exactement la même idée... Comme c'est bizarre ! Rentrons... Leclaire approuvait. Tous deux, ayant remis sur pied O'Brien, s'éloignèrent. Au bout d'un instant, ils s'aperçurent qu'il ne les suivait pas. O'Brien semblait avoir perdu toute notion des choses. Il ne voyait ni n'entendait rien. Il avait l'air d'un automate, et se dandinait sur place, comme un canard. Affectueusement, ses deux associés le soutinrent sous les bras et, tant bien que mal, l'entraînèrent avec eux. Le trio prit un sentier qui descendait vers la rive du Yukon. Leur gîte ne se trouvait point de ce côté, mais les idées de Mucluc et de Leclaire n'étaient pas beaucoup plus nettes que celles d'O'Brien. Mucluc continuait à ricarder. Tous trois arrivèrent ainsi à l'endroit où le bateau de Siskiyou Pearly, qui avait apporté les fameux tonneaux, était amarré à la berge. La corde qui le retenait sur les eaux bondissantes traversait le sentier pour aller s'attacher à une souche de sapin. Les trois hommes ne virent point cette corde, qui les

The text on this page is estimated to be only 8.61% accurate

214 LA PESTE ECARLATE fit culbuter, et ils s'stalerent sur lo sol, les uns sur les autres. Marc O'Brien, qui était dessous, commenga par se ddbattre rageusement et par jouer des poings, pour se dégager. Puis, quand ii fut déchargé du poids de ses deux compagnons, qui s'étaient releves, le sommeil le reprit et, se trouvant bien lk ou ii gisait, ii recommença h ronfler. _ Mucluc Charley s'etait remis   plaisanter, —  a, pour une idée, marmotta-t-il, c'en est une... Je viens de Pattraper au voi... Pschut ! Comme on prend un papillon... Leclair, ^coute-moi... O'Brien est ivre... Abominablement ivre... Cest une veritable honte..* Il a merite une leçon,, O n va la lui donner... Vois-tu, Charley, le bâteau de Pearly, qui est la,   danser sur Teau... Nous allons y mettre O'Brien... Puis nous larguerons la corde et le bâteau, avec lui dedans, s'en ira sur le Yukon... Il se reveillera seulement avec le matin... Le cou^ant est rapide et ii sera deja loin... Jamais ii ne pourra remonter le fleuve avec les rames... Il faud a qu'il revienne a pied... Il sera furieux... Toi et

The text on this page is estimated to be only 9.72% accurate

COMMUNTEMENT DISPARUT MARC O'BRIEN 215 moi, nous nous tirons des pattes, jusqu'à ce qu'il soit calme... Se mettre dans un pareil état, c'est honteux ! Il a mérité une bonne leçon... Il l'aura ! Percy Leclair ne dit pas non et tous deux roulerent O'Brien jusqu'au bateau, qui était vide et ne contenait qu'une paire de rames* Puis ils firent passer leur camarade par dessus bord. L'amarre déliée, on poussa l'embarcation dans le courant. Alors, épuisés par tant d'efforts, les deux hommes s'étendirent sur le sol et s'y endormirent à leur tour, Tout Red Cow connu, au matin, la farce qui avait été jouée à Marc O'Brien. Des paris s'engagerent sur la vengeance qu'il tirerait à son retour, des deux auteurs de la plaisanterie. On s'attendait à le voir réparaître vers la fin de la journée et, durant l'après-midi, un homme se posta en vigie, sur un tertre élevé, afin d'annoncer aux autres qu'il arrivait. Tout le monde voulait être présent. Mais Marc O'Brien ne revint, ni le soir, ni la nuit suivante» Vainement, à l'avenir, on l'attendait encore. Et il ne reparut pas

The text on this page is estimated to be only 8.75% accurate

* . 216 LA PESTE à CARLATE davantage, ni le lendemain, ni le jour suivant. Chacun se perdait en conjectures sur ce qui pouvait bien lui être advenu-. Sa disparition. demeura à jamais mystérieuse, et lui seul aurait pu en fournir la clef. Il s'était réveillé avec le plein jour, en proie à de violentes tortures de son estomac, calciné par l'excessive quantité de whisky qu'il avait bu, et qui ressemblait à un four chauffé à blanc. Sa tête, en outre, lui faisait horriblement mal, tant à l'intérieur qu'extérieurement*. Tout son visage le démangeait de fièvre. Durant les six heures qu'il avait dormi des milliers et des milliers de moustiques s'étaient abattus sur sa face, s'y étaient engraisés de son sang et, en remerciement, avaient déversé dans ses veines leur venin. Sa figure était si prodigieusement enflée qu'il lui fallut un violent effort de volonté pour réussir à ouvrir les yeux et à voir clair, à travers les fentes étroites laissées par sa chair tuméfiée.

The text on this page is estimated to be only 10.59% accurate

COMMENT DISPÄRUT MARC o'bRIEN 217 Il se trouva ensuite qu'ilvoulaitremuersedes mains. Elles «taient nou moins douloureuses. Il loucha vers elles. Mais c'est â peine s'il leur reconnut une forme, tellement elles étaient gonflées, elles aussi, par le virus des moustiques. Marc O'Brien avait perdu le sentiment de sa propre identité. Un vide se creusait dans son existence, vide qu'il était incapable de remplir. Il lui semblait avoir complètement divorcé d*avec son passé, dont aucun jalon ne demeurait en son esprit. Il se sentait malade, par surcroît, si malade et si misérable que toute Energie lui manquait pour fouiller dans son cerveau, à la recherche de ce passé disparu. Puis il reconnut, dans son petit doigt, une certaine et anormale courbure, causée par une brisure de Tos, mal remis. Alors seulement il reprit conscience qu'il était Marc O'Brien. Et, soudain, tout le passé se rua en lui. Il retrouva, peu après, sous l'ongle d'un de ses pouces, une tache injectée de sang, causée par un coup qu'il s'était donné, la semaine précédente. L'identification se corn

The text on this page is estimated to be only 9.93% accurate

218 I*A PESTE &CARLATE pl6tait et devenait doublement certaine. Ccs mains, si etrangement d6figur6c\$, appartenaient bien à Marc O'Brion. Ou, plus exactement, O'Bricn appartenait k ces mains. Sa premiere pensie fut qu'il sortavt do quelque grave maladie. Sans doute avait-il eu un accfes de fièvre palud6enne. Ouvrir ses yeux 6tait pour lui à ce point p6nible qu'il se resolut à les maintenir fermfis. Un bout de branchc, qui flottait sur le fleuve, vint heurter contre le b6teau et fit un coup sec. Marc O'Brien pensa que quelqu'un frappait à la porte de sa cabane et ii repondit ; — Entrez ! Il attendit un instant, Puis, comme personne n'entrait, il ajouta : — Reste donc dehors ! Et que le diable t*emporte ! Il n'aurait, au fond, point ete f âche que le quidam fut entre, et d*apprendre de lui quelque chose d*un peu precis sur sa maladie. Peu à peu, cependant, tandis qu'il demeurait toujours immobiê, à la meme place, le souvenir de la nuit precedente commengait à

The text on this page is estimated to be only 10.42% accurate

COMMENT DISPARVT MARC o'bUIEN 219 se reconstruire dans sa cervelle. Il songea qu'il n'avait millement 6t& malade. Il s*<\$tait seulement enivr6, et ii 6tait l'heure pour lui de se lever et de se rendre â son travail. L'idSe de travail engendra celle de son fdon et ii se souvint que de celui-ci ii avait refusâ dix miile dollars, Soudain ii se mit debout, et, du mieux qu'il put, âcarquilla ses yeux. Il s'aperçut qu'il 6tait dans un bâteau, qui flottait sur les eaux brunes et gonflees du Yukon. Les rives, ni les îles couvertes de saphis, qui defilaient devant lui, ne lui etaient familiares. Il en fut abasourdi. Il n'arrivait pas â comprendre. Il se rem<hnorait bien son orgie de la veille au soir. Mais aucun lien n'existait entre elle et sa situation. Il referma les yeux et appuya sur sa mam sa tete douloureuse, Que s'etait-il donc pass6? Une id6e terrible surgit dans son cerveau. Il se debattit contre elle et s'eff orga de la chasser. Mais eile persistait. ' Il avait tu6 quelqu'un ! Cela seul pouvaifc expliquer pourquoi ii se trouvait, de la sorte, dans un bâteau qui descendait le Yukon â la derive. La loi de Red

The text on this page is estimated to be only 10.94% accurate

220 LA PESTE ^CABLATE Cow, qu'il avait si souvent appliqu^e, lui avait 6t^é appliqu^{ée} à lui-meme. C'6tait bien cela. Il avait assassiné et on Pavait abandonul sur le Yukon. Mais qui avait-il assassiné? Il martela k nouveau sa pauvre tete, pour en tirer une rSponse à cette question, Il ne put se souvenr de quoique ce soit, sinon de vagues coups de poing* donnés par lui et d'urie chute d'un ou de plusieurs corps sur le sien. Peut-etre n'&tait-ce pas un seul homme qu'il avait supprimé. Il porta ses mains à sa ceinture. Son couteau y manquait dans sa gâine. Il s'en etait servi ! Cela non plus ne pouvait faire Tombre d'un doute, Pourquoi avait-il tué? Pour quellesraisons? Mystâre, Il rouvrit un ceil, peniblement, et, avec effroi s'en servit pour explorer le bâteau. Il n'y avait pas de vivres à bord. Rien. Pas une once de vivres. Il se rassit, en poussant un rugissement* Il avait tue sans provocation ! 1/ extreme rigueur de la loi lui avait ete appliquee ! Une demi-heure durant, ii resta comme p[^]trifié, tenant entre ses nxains sa tete gon

The text on this page is estimated to be only 12.02% accurate

COMMENT DISPÄRUT MARC o'bRIEN 221 fl6e et tftchant de rassembler ses pens6es* Puis, s'Stant rafraîchi Testomac avec une gorgfe d'eau, qu'il lampa k meme le fleuve, ii se sentit inieux. Alors, ii se redressa et, sflul sur le Yukon desert qui s'âtendait k perte de vue autour de lui, parmi Pimmense silence d6^ol6, trouble seulement par quelques rumeurs sauvages, ii maudit longuement, et k Yoix haute, le whisky et les boissons fortes. Apres quoi, ii amarra sa barque k un Enorme sapin flottant, sur lequel le courant avait plus de prise, et qui l'entraîna plus rapidement â sa suite, H termina en se lavant la figure et les mains dans Feau du Yukon, s'assit k Tarriere du bâteau et se replongea dans ses pensees. Le mois de juin finissait. H n'y avait, en cette saison, point d'obscurite nocturne sur la terre arctique et, vingt-quatre heures durant, O'Brien pouvait naviguer, â la vitesse de cinq milles â l'heure. Seul, le temps necessaire au sommeil devait interrompre cette course felie, qui se faisait sans depense d'energie de îa part de Thomme. Il calcula qu'en moins de vingt jours ii aurait atteint la mer.

The text on this page is estimated to be only 9.02% accurate

222 LA PESTE ECARLATE Couché tranquillement au fond du bateau et méditant prudemment ses forces, Maro O'Brien demeura quarante-huit heures sans manger. Au terme du second jour, il poussa l'embarcation vers des îles basses, à demi submergées, et y ramassa des œufs d'oies et de canards sauvages. Comme il n'avait point d'allumettes, il les frotta crus. Les œufs étaient fortement avancés, mais ils le soutinrent tout de même. Au croisement du fleuve et du cercle Arctique, O'Brien trouva le poste de la Compagnie de la baie d'Hudson. La brigade de relève n'était pas arrivée et le poste manquait complètement de vivres. Les hommes lui offrirent des œufs de canards sauvages. Il répondit qu'il en avait un boisseau à bord. On lui proposa également un verre de whisky, qu'il repoussa, en témoignant ostensiblement toute la violence de sa répugnance. Mais il obtint des allumettes, qui lui permirent de faire, désormais, cuire ses œufs. Il continua sa course, Quand il passa devant les deux postes des Missions de Saint-Paul et de la Sainte-Croix, il somnolait et ne

The text on this page is estimated to be only 10.24% accurate

GOMMENT DISPĀRUT MARC o'BRIEN 223 Ies vit point. Ce qui lui fit dāclarer par la suite, en toute slnc6rit6, qu'il n'existait pas plus^doMissions sur le Yukon que sur le dos de sa main. Non, ii n'y en avait pas, affirmait-Il k ses contradicteurs, et ii 6tait pay& pour le savoir ! Vers Pembouchure du fleuve, des vents contraires, qui prenaient ā revers le courant, le retardārent et son voyage en fut sensiblement prolong6. Une fois arrive sur la c6te de la mer de Behring, ii mua son r6gime d'ceufs de canards en un regime de viande de pho* que, et jamais ii ne put dire quel etait celui des deux qu'il aimait le moins. A l'automne, ii fut d&ivre par un cotre garde-^āte de la douane, qui le recueillit, et Thiver le retrouva ā San Francisco, oii ii fit sensation. Marc O'Brien, au cours de ses epreuves, a trouvS, en effet, se vocation : conferencier abstentionniste. Et ii preche en faveur de la iemperance, <c Evitez la bouteille ! » est son cri de guerre et Fetendard de son ralliement. Il excelle ā f aire passer un frisson paraii se& auditeurs, quand ii leur expose que dans sa

The text on this page is estimated to be only 20.24% accurate

224 LA PESTE ECARLATE vie un grand desastre est survenu, à cause de cette maudite bouteille. Il ajoute, à mots couverts, que, par l'opération infernale du Diable, ii a pcrdu une grosse fortune. Et, parmi les auditeurs, ii n'en est pas un qui ne comprenne que l'auteur de cette calamite etait cach6 dans une bouteille de whisky. Marc O'Brien a reussi, dans cette vocation nouvelle, au delâ de ses esperances. Cest aujourd'hui un homme grisonnant et qui fait autorit6 dans la croisade contre les boissons fortes. Mais, sur le Yukon, l'histoire de sa disparition est passee à l'etat de legende. Cest un mystere qui va de pair avec celui de la perte, dans les mers pqlaires, du celebre explorateur anglais, sir John Franklin, FIN

The text on this page is estimated to be only 7.28% accurate

TAB_tE/-DES MATIERES : /'./■■■ ': Preface ...!' 1 La Peste
Ecarlate 1 Sur l'antique voie ferrée 3 Au temps où San Francisco comptait
quatre millions d'hommes 29 La peste écarlate 47 Dans les tourbillons de
flamme 65 Quand le monde fut vide 89 Vesta Yan Warden et le chauffeur
103 Pour repeupler la terre • 121 CONSTRUIRE UN FEU. * .., 1**
COMME IL EST DISPARU MARC O'BRIEN 189 15

The text on this page is estimated to be only 2.90% accurate

ACHEVE D'IMPRIMER LE ÎS JUIN MIL NEUPCENT VINGT-
£UATRE PAR l/IMPRIMERIE FLOCH, A MAYENNE, POUR tES
EDITIONS G, CRES ET C1*